

Octave Mirbeau

L’ABBÉ JULES

1888

À

PAUL HERVIEU

En témoignage de mon affection profonde

Ce livre est dédié

O. M.

PREMIÈRE PARTIE

I

Hormis les jours où mon père avait pratiqué une opération difficile, un accouchement important, et qu'il en expliquait, à table, par des termes techniques, souvent latins, les plus émouvantes phases, mes parents ne se parlaient presque jamais. Non qu'ils se boudassent ; ils s'aimaient beaucoup au contraire, s'entendaient, en toutes choses, le mieux du monde, et l'on ne pouvait rencontrer un ménage plus uni ; mais, habitués à penser la même pensée, à vivre les mêmes impressions, et n'étant point romanesques de leur nature, ils n'avaient rien à se dire. Ils n'avaient rien à me dire non plus, me trouvant ou trop grand pour m'amuser à des chansons, ou trop petit pour m'ennuyer à des questions sérieuses. Et puis, ils étaient très imprégnés de cette idée qu'un enfant bien élevé ne doit ouvrir la bouche que pour manger, réciter ses leçons, faire sa prière. S'il m'arrivait quelquefois de m'insurger contre ce système de pédagogie familiale, mon père, sévèrement, m'imposait silence par cet argument définitif :

– Eh bien ! qu'est-ce que c'est ?… Et les trappistes, est-ce qu'ils parlent, eux ?

À part cela, s'ils n'étaient pas toujours gais et affectueux comme je l'eusse souhaité, ils me chérissaient du mieux qu'ils pouvaient.

Pour qu'ils se crussent autorisés à desserrer les lèvres, il fallait, en dehors des aventures professionnelles et du train-train de la vie, des occasions considérables, telles qu'un déplacement de fonctionnaire, un chevreuil tué à l'affût, dans les bois de M. de Blandé, la mort d'un voisin, la nouvelle imprévue d'un mariage. Les grossesses probables des clientes riches servaient aussi de thèmes à de brefs entretiens qui se résumaient de la sorte :

– Pourvu que je ne me trompe pas ! disait mon père… pourvu qu'elle soit vraiment enceinte !

– Ah ! ce sera un bel accouchement !… affirmait ma mère… quatre par mois, comme celui-là, je n'en demande pas plus… nous pourrions nous acheter un piano.

Et mon père faisait claquer sa langue.

– Quatre par mois !… Fichtre !… Tu es trop gourmande, aussi, mignonne !… Et puis, je suis toujours inquiet avec cette sacrée femme-là… Elle a le bassin si étroit !

Sans savoir d'une façon précise quelle partie mystérieuse du corps désignait ce mot : *bassin,* j'avais fini, dès l'âge de neuf ans, par connaître exactement le jaugeage et les facultés puerpérales des bassins de toutes les femmes de Viantais. Ce qui n'empêchait nullement mon père, après ces constatations scientifiques, après des énumérations d'utérus, de placentas, de cordons ombilicaux, de m'assurer que les enfants naissaient sous des choux. Je n'ignorais rien non plus de ce qui constitue un cancer, une tumeur, un phlegmon ; mon esprit délaissé s'était peu à peu empli de l'horrible image des plaies qu'on cache comme un déshonneur ; une lamentation d'hôpital avait passé sur lui, glaçant le sourire confiant de la toute petite enfance. Et à voir mon père sortir, chaque soir, sa trousse de sa poche, étaler, sur la table, les menus et redoutables instruments d'acier brillant, souffler dans les sondes, essuyer les bistouris, faire miroiter, à la lampe, les minces lames des lancettes, mes si beaux rêves d'oiseaux bleus et de fées merveilleuses se transformaient en un cauchemar chirurgical, où le pus ruisselait, où s'entassaient les membres coupés, où se déroulaient les bandages et les charpies hideusement ensanglantés. Parfois aussi, il employait une soirée à nettoyer son forceps, qu'il oubliait, très souvent, dans la capote de son cabriolet. Il en astiquait les branches rouillées, avec de la poudre jaune, en fourbissait les cuillers, en huilait le pivot. Et quand l'instrument reluisait, il prenait plaisir à le manœuvrer, faisait mine de l'introduire, en des hiatus chimériques, avec délicatesse. Le recouvrant ensuite de son enveloppe de serge verte, il disait :

– C'est égal !… Je n'aime pas me servir de cela… J'ai toujours peur d'un accident !… C'est si fragile, ces sacrés organes !

– Sans doute ! répondait ma mère… Mais tu oublies que, dans ces cas-là, tu prends le double d'honoraires !…

Si ces choses m'instruisaient de ce que les enfants ignorent habituellement, elles ne m'amusaient pas. En mon existence chétive, rien ne m'était plus pénible que ces heures de repas, si lentes à s'écouler. J'aurais voulu m'échapper, gambader quelque part, dans l'escalier, dans le corridor, à la cuisine, près de la vieille Victoire qui, au risque d'encourir les reproches de ma mère, me laissait barboter dans ses chaudrons, jouer avec les robinets du

fourneau, remonter le tourne-broche, et, parfois, me contait d'extraordinaires histoires de brigands qui me terrifiaient, délicieusement. Mais l'obéissance m'obligeait à me morfondre, sans bouger, sur ma chaise, dont le siège trop bas était exhaussé par deux in-folio, deux tomes dépareillés et très vieux de la *Vie des Saints,* et je ne devais quitter la table que lorsque ma mère donnait, en se levant, le signal du départ. L'été, je m'arrangeais pour ne pas trop souffrir de l'ennui. Le vol grenu des mouches, le ronflement des guêpes, au-dessus des assiettes de fruits, les papillons et les insectes qui, avec la fraîche odeur des fleurs arrosées, venaient s'abattre sur la nappe, suffisaient à distraire mon esprit. Et puis, par la fenêtre ouverte, j'aimais à regarder le jardin, la vallée, là-bas, et, plus loin, les coteaux de Saint-Jacques, violets et brumeux, derrière lesquels se couchait le soleil. Hélas ! l'hiver, il n'y avait plus de mouches, plus de guêpes, plus de papillons, plus de ciel, plus rien… plus rien que cette salle morne, et que mes parents, absorbés, chacun de son côté, en des combinaisons inconnues, d'où je me sentais si absent, toujours.

Il avait plu toute la journée, je me souviens, et ce soir-là, un soir d'hiver particulièrement triste, mes parents n'avaient pas prononcé une parole. Ils semblaient plus moroses que jamais. Mon père plia sa serviette, soigneusement, en forme de cœur, comme il avait coutume de faire, chaque soir, le repas terminé, et, tout à coup, il se demanda :

– Mais qu'a-t-il pu fabriquer à Paris ?… C'est inconcevable.

Par menues chiquenaudes, il chassa les miettes de pain tombées dans les plis de son gilet et de son pantalon, rapprocha sa chaise de la cheminée, où des tisons achevaient de se consumer, et, le corps légèrement penché vers le feu, les coudes aux genoux, il se chauffa les mains qu'il frottait, de temps en temps, l'une contre l'autre, en faisant craquer les jointures. Victoire vint desservir, tournant autour de la table, les manches de sa robe retroussées jusqu'au coude ; quand elle fut partie, mon père répéta, accentuant son interrogation :

– Mais, qu'a-t-il pu fabriquer à Paris ?… pendant six ans… sans donner de ses nouvelles, jamais ?… Un prêtre !… C'est bien curieux !… Ça me chiffonne de le savoir.

Je compris qu'il s'agissait de mon oncle, l'abbé Jules. Le matin, mon père avait reçu une lettre de lui, annonçant son très prochain

retour. La lettre était brève, ne contenait aucune explication. On y eût vainement cherché une émotion, une tendresse, une excuse de ses longs oublis. Il revenait à Viantais, et se bornait à en informer son frère, par une lettre semblable aux lettres d'avis que les fournisseurs envoient à leurs clients. Mon père avait même remarqué que l'écriture en était plus hargneuse que jamais.

Pour la troisième fois, il s'écria :

– Mais qu'a-t-il pu fabriquer à Paris ?…

Ma mère, le buste droit devant la table, raide, les bras croisés, l'œil vague, hochait la tête. Elle avait une expression de dureté conventuelle, qu'exagérait encore sa robe de sergé noir, plate, sans un ornement, sans une blancheur de lingerie au col et aux poignets.

– Un original de son espèce ! fit-elle… Sûr que ça n'est pas très édifiant !

Et, après un silence, d'une voix sèche, elle ajouta :

– Il aurait bien dû y rester, à Paris… Moi, je n'attends rien de bon de son retour.

Mon père approuva.

– Sans doute !… sans doute !… dit-il ; avec un caractère comme le sien, la vie ne sera pas heureuse, tous les jours !… Oh ! non, par exemple !… Pourtant…

Il réfléchit pendant quelques secondes et reprit :

– Pourtant, il y a un avantage, mignonne, à ce que l'abbé reste près de nous… un avantage considérable… considérable !

Ma mère riposta vivement, en haussant les épaules :

– Un avantage !… Tu crois cela, toi !… D'abord, la famille, il s'en moque, autant que de dire sa messe… A-t-il seulement une pauvre fois envoyé des étrennes au petit, son filleul ?… Quand tu l'as soigné dans sa grande maladie, passant les nuits, négligeant pour lui tes affaires, t'a-t-il seulement remercié ? Tu disais : « Il nous fera un beau cadeau. » Où est-il, son beau cadeau ?… Et les lapins, et les bécasses, et les grosses truites, et tout ce dont on le gavait !… Ce que nous nous sommes privés de bonnes choses pour lui !… Il semblait, en vérité, que cela lui était dû…

– Dame ! voyons, interrompit mon père… on faisait pour le mieux…

– Non, vois-tu, nous avons été des imbéciles, avec lui… C'est

un mauvais parent, un mauvais prêtre, un être indécrottable !… S'il revient à Viantais, c'est qu'il ne possède plus rien, qu'il a tout mangé, qu'il est *a quia*… Et nous l'aurons à notre charge !… Eh bien vrai ! il ne nous manquait plus que ça !

– Allons, allons, mignonne, voilà encore que tu exagères !… S'il revient, mon Dieu, c'est qu'il n'a jamais pu rester en place… C'est un diable !… Il quitte Paris, comme il a quitté l'évêché, où il serait arrivé à tout, comme il a quitté sa cure de Randonnai, où il était si tranquille, où il y avait tant de casuel… Il lui faut du changement, du nouveau… Il ne se trouve à son aise nulle part !… Quant à sa fortune, hé, hé, je ne suis pas du tout de ton avis… Il était joliment avare, l'abbé, joliment pingre, souviens-toi ?

– D'être pingre, mon ami, cela n'empêche point de gaspiller son bien en de sottes manigances… Sait-on quelles lubies traversent des cervelles pareilles ?… Enfin, tu oublies qu'avant de partir pour Paris, l'abbé a vendu sa ferme, vendu ses deux prés, vendu le bois de la Faudière ?… Pourquoi ? Et tout cet argent, où est-il maintenant ?

– Ça, c'est vrai ! dit mon père, devenu subitement rêveur.

– Sans compter qu'il n'est pas aimé dans le pays… qu'il te nuira dans tes élections, peut-être même dans ta clientèle… Ainsi les Bernard, que tu as tant de peine à maintenir, je ne serais pas étonnée qu'ils te lâchent… Dame ! ça se peut !… Et puis, va donc chercher des gens qui soient aussi souvent malades, et qui paient aussi bien !

Mon père se renversa sur le dossier de sa chaise, eut une grimace aux lèvres, se gratta la nuque.

– Oui, oui ! murmura-t-il, à plusieurs reprises… Tu as raison… Ça se peut !

La voix de ma mère prit un ton confidentiel.

– Écoute, je n'ai jamais voulu te le dire, pour ne pas te tourmenter… Mais je tremblais toujours d'apprendre un malheur… Tiens ! Verger, qui a tué l'archevêque, Verger était un prêtre aussi, un fou, un exalté, comme l'abbé Jules…

Mon père se retourna d'un mouvement brusque. Une épouvante était dans ses yeux. Il semblait que, tout d'un coup, son regard eût plongé dans un abîme plein d'horreur. Frissonnant, il balbutia :

– Verger !… qu'est-ce que tu dis là ?… Verger !… sacristi !

– Eh bien ! oui, j'ai souvent pensé à cela… Jamais je n'ouvrais ton journal sans une angoisse au cœur… Est-ce qu'on sait ?… D'abord, dans ta famille, ils sont si originaux, tous !

La conversation cessa, et un grand silence de nouveau s'établit.

Au dehors, le vent sifflait, secouait les arbres, et la pluie s'était remise à tambouriner sur les vitres. Mon père, le visage bouleversé, regardait le feu mourir ; ma mère, songeuse, plus pâle d'avoir tant parlé, avait les yeux perdus dans le vide familier. Et moi, dans cette salle à manger, à moitié baignée d'ombre, dans cette salle, sans meubles, aux murs nus, aux fenêtres pleines de nuit, je me sentais bien seul, bien abandonné, bien triste. Du plafond, des murs, des yeux même de mes parents, un froid tombait sur moi, qui m'enveloppait comme d'un manteau de glace, me pénétrait, me serrait le cœur. J'avais envie de pleurer. Je comparais notre intérieur claustral, renfrogné, avec celui des Servière, des amis chez qui, toutes les semaines, le jeudi, nous allions dîner. Comme j'enviais l'intime et douce chaleur de cette maison, ses tapis caressants, ses murs ornés de tentures consolatrices, ses portraits de famille dans des cadres ovales, ses souvenirs anciens pieusement gardés, tous ces jolis riens épars, qui étaient, chacun, un sourire, la joie constante du regard, la révélation d'une habitude chère ! Pourquoi ma mère n'était-elle pas, comme Mme Servière, gaie, vive, aimante, vêtue de belles étoffes, avec des dentelles et des fleurs à son corsage, et des parfums dans ses cheveux roulés en torsades blondes ? Elle était si charmante, Mme Servière, tout en elle m'attendrissait tellement, que j'aimais à m'asseoir sur les sièges qu'elle venait de quitter, à respirer, à embrasser la place où son corps avait reposé. Pourquoi ne faisais-je pas ainsi avec ma mère ?… Pourquoi n'étais-je pas comme Maxime et comme Jeanne, des enfants de mon âge, qui pouvaient causer, courir, jouer dans les coins, être heureux, et qui avaient de grands livres dorés, dont le père *expliquait* les images, au milieu des admirations et des rires ?…

Retenant des bâillements, je me tournais, me retournais sur cette exécrable *Vie des Saints*, qui me servait de siège, sans parvenir à trouver une position qui me contentât. Afin d'intéresser mes oreilles à quelque bruit, mes yeux à quelque spectacle, j'écoutais Victoire qui, derrière la porte, traînait ses sabots sur les dalles de la cuisine, remuait de la vaisselle, et je considérais le rond de lumière jaune qui tremblotait, au plafond, au-dessus de la lampe.

Ce soir-là, mon père oublia d'inscrire sur son agenda les visites et les courses qu'il avait faites, dans la journée, chez des malades ; je remarquai aussi qu'il ne lut point son journal, deux choses que, dans l'ordinaire de la vie, il accomplissait avec une impitoyable régularité.

Pour me distraire un peu, je voulus penser à mon oncle l'abbé, dont le retour avait amené entre mes parents une conversation d'une longueur, d'une vivacité inaccoutumées. J'étais bien petit quand il avait quitté le pays : trois ans à peine, et pourtant je m'étonnais de ne le revoir dans mes souvenirs que comme une chose très incertaine ; car, depuis cette époque, il ne se passait pas de jours qu'on me menaçât de mon oncle, ainsi que d'une sorte de diable noir, d'ogre terrible qui emporte les enfants méchants. Ne m'avait-on pas raconté qu'une fois, jouant dans son jardin de Randonnai, j'étais tombé au beau milieu d'une corbeille de tulipes et que mon oncle, furieux, m'avait cruellement fouetté, avec le martinet qui lui servait à battre ses soutanes. Et lorsqu'il s'agissait de dépeindre vigoureusement la laideur physique ou la laideur morale de quelqu'un, mes parents ne manquaient jamais d'employer cette comparaison : « Il est laid comme l'abbé Jules… sale comme l'abbé Jules… gourmand comme l'abbé Jules… violent comme l'abbé Jules… menteur comme l'abbé Jules. » Si je pleurais, ma mère, pour me faire honte, s'écriait : « Oh ! qu'il est vilain !… Il ressemble à l'abbé Jules ! » Si je commettais un acte de désobéissance : « Continue, continue, mon garçon, tu finiras comme l'abbé Jules. » L'abbé Jules ! c'est-à-dire tous les défauts, tous les vices, tous les crimes, toutes les hideurs, tout le mystère. Très souvent, le curé Sortais venait nous voir, et, chaque fois, il demandait :

– Eh bien ? toujours pas de nouvelles de l'abbé Jules ?

– Hélas ! non, monsieur le curé.

Le curé croisait alors ses mains courtes et potelées sur son gros ventre, dodelinait de la tête d'un air navré.

– Si c'est possible, des choses comme ça !… Pourtant, hier, j'ai encore dit une messe pour lui.

– Il est peut-être mort, monsieur le curé.

– Oh ! s'il était mort, ma petite dame, ça se saurait !…

– Ça vaudrait peut-être mieux, monsieur le curé.

– Peut-être bien, ma petite dame ! La miséricorde de Dieu est si

grande !… On ne sait pas ! Mais c'est bien triste pour le clergé, bien triste… bien, bien triste !

– Et pour sa famille aussi, allez, monsieur le curé.

– Et pour le pays ! Et pour tout, pour tout… bien triste, pour tout !

Et le curé humait sa prise en reniflant fortement.

Je me souvenais aussi des histoires de jeunesse de l'abbé que, dans ses jours de bonne humeur, mon père m'avait dites, moitié scandalisé, moitié réjoui. Il les commençait sur un ton sévère, promettait d'en tirer des morales *bien senties,* puis il se laissait gagner, peu à peu, par la gaîté sinistre de ces farces, et il achevait son récit, dans une quinte de rires, en se tapant la cuisse. Une, entre autres, avait produit sur moi une vive impression. Quelquefois, lorsque je voyais le visage de mon père se dérider un peu, je demandais :

– Petit père, raconte mon oncle Jules et ma tante Athalie.

– As-tu été bien sage, au moins ? As-tu bien appris tes leçons ?

– Oui, oui, petit père. Oh ! t'en prie, raconte.

Et mon père contait :

– Toute petite, ta pauvre tante Athalie, que nous avons perdue, hélas ! était très gourmande ; si gourmande qu'on ne pouvait laisser, à portée de sa main, aucune friandise, qu'elle ne la dévorât. À l'office, elle chipait les restes des fricots ; dans les placards, elle découvrait les pots de confitures, et sauçait ses doigts dedans ; au jardin, elle mordait à même les pommes sur les espaliers, et le jardinier se désespérait, pensant que c'étaient les loirs et les autres bêtes malfaisantes qui causaient ces ravages. Il multipliait les pièges, passait les nuits à l'affût, et ta tante se moquait de lui : « Eh bien, père François, et les loirs ? – Ah ! ne m'en parlez point, mam'zelle, c'est des sorciers, ben sûr… Mais j'les pincerai, tout d'même. » Ce fut ta tante qu'il pinça. On la punit sévèrement, parce que ce sont de vilains péchés que la gourmandise et la désobéissance. Quoiqu'elle fût espiègle – un vrai, petit diable – Athalie ne se portait pas bien. Elle toussait beaucoup, et l'on craignait pour sa poitrine… Afin de la guérir, ta grand'mère lui faisait boire, tous les matins, une cuillerée d'huile de foie de morue. Ça n'est pas bon, l'huile de foie de morue, et, je te l'ai dit, ta tante était gourmande. Pour la décider, il fallait la croix et la bannière. Cependant, au bout de quelques mois, elle se

trouva bien de ce régime ; les couleurs lui étaient revenues, sa toux diminuait. Ce qui ne l'a pas empêchée, plus tard, de mourir d'une phtisie pulmonaire. Elle avait des cavernes… Quand on a des cavernes, vois-tu, il n'y a rien à faire : il faut mourir un jour ou l'autre. Et les enfants qui ne sont pas sages, ont toujours des cavernes…

Pour donner sans doute à mon imagination le temps de peser ces paroles prophétiques, mon père avait l'habitude de s'arrêter un instant, à cet endroit de son récit. Il me regardait d'un air affirmatif, se mouchait longuement, et, tandis qu'un petit frisson me secouait le corps, à la pensée que moi aussi, comme ma tante Athalie, je pourrais bien avoir des cavernes, il poursuivait d'une voix joviale :

– Un matin, ton oncle Jules – il avait dix ans, alors – entra, en chemise, chez sa sœur. D'une main, il tenait la bouteille d'huile de foie de morue, de l'autre, un sac de papier rempli de pastilles de chocolat, qu'il avait découvertes, je ne sais où, au fond d'un tiroir. La pauvre petite dormait ; brutalement, il la réveilla. « Allons, bois ta cuillerée ! » lui dit-il. Ta tante, d'abord, refusa : « Bois ta cuillerée, répéta Jules, et je te donnerai une pastille de chocolat. » Il avait ouvert le sac, remuait les pastilles, en prenait des poignées qu'il lui montrait, en claquant de la langue : « C'est bon, lui disait-il, c'est fameusement bon… et il y a de la crème à la vanille… Allons, bois. » Athalie but, en faisant d'horribles grimaces. « Prends-en une autre, maintenant, dit Jules, et je te donnerai deux pastilles, tu entends bien, deux belles pastilles. » Elle but une seconde cuillerée. « Tiens, encore celle-ci, et tu auras trois pastilles. » Elle but une troisième cuillerée… Elle en but quatre, puis six, puis dix, puis quinze, elle but toute la bouteille… Alors ton oncle ne se tint plus de joie. Il dansa dans la chambre, agitant la bouteille vide, criant : « C'est une bonne farce… Ha ! ha ! ha !… quelle bonne farce !… Et tu seras malade, et pendant deux jours, tu vomiras… Ah ! que je m'amuse ! » Ta tante Athalie pleurait, se sentait le cœur tout brouillé. Elle fut malade, en effet, très malade, faillit mourir. Pendant huit jours, elle eut la fièvre et des vomissements, et, deux semaines, elle garda le lit. Ton oncle, lui, fut fouetté ; on le mit au cachot noir, mais il fut impossible de lui arracher un mot de repentir. Au contraire, il ne cessait de répéter : « Elle a vomi, elle a vomi !… Ah ! que je m'amuse ! »

Et mon père, éclatant de rire, concluait :

– Sacré Jules, va !

Ces particularités, incessamment renouvelées, auraient dû graver, pour toujours, les traits d'un tel oncle dans mon esprit d'enfant craintif. Mais non !… Il ne me restait de lui qu'une vision confuse et changeante, à laquelle mon imagination, surexcitée par les récits de ma famille, prêtait mille formes différentes et pénibles. Mon oncle l'abbé ! En me répétant ces mots, tout bas, je voyais se dresser devant moi une figure de fantôme, hérissée, sabrée de grimaces, grotesque et terrible, tout ensemble, et je ne savais pas si je devais m'en effrayer, ou bien en rire. Mon oncle l'abbé ! Je m'efforçai d'évoquer sa véritable physionomie, j'appelai à mon aide toutes les circonstances graves de ma vie, desquelles elle pouvait surgir, éclatante et réelle. Ce fut en vain !… De toute la personne de mon oncle, vague ainsi qu'un vieux pastel effacé, je ne retrouvais qu'un long corps osseux, affaissé dans un fauteuil à oreillettes, avec des jambes croisées sous la soutane, des jambes maigres et sèches, aux chevilles pointues, qui se terminaient par des pieds énormes, carrés du bout, et chaussés de chaussons verts. Autour de lui, des livres ; sur un mur gris, dans une chambre claire, un tableau représentant des personnages à barbes rousses, penchés au-dessus d'une tête de mort. Puis, une voix, dont j'avais encore dans l'oreille le timbre désagréable, une voix sifflante de pneumonique, toujours pleine de gronderies et de reproches irrités. « Polisson ! » par-ci, « polisson ! » par-là. Et c'était tout !

Je n'éprouvais pas un bien vif désir de le revoir, comprenant, instinctivement, qu'il ne m'apporterait pas un élément nouveau d'affection ou d'amusement, certain aussi que je n'avais rien à attendre d'un mauvais parrain qui, lors de mon baptême, avait refusé de payer les dragées, d'offrir un cadeau à ma mère, et ne me donnait jamais d'étrennes, à la nouvelle année, pas même des oranges ! J'avais entendu dire également qu'il ne m'aimait pas, qu'il n'aimait personne, qu'il ne respectait pas le bon Dieu, qu'il était toujours en colère ; et j'eus une serrée au cœur à l'idée qu'il me battrait peut-être, comme autrefois, avec son martinet. Cependant, je ne pouvais me défendre d'une certaine curiosité, qu'avivaient les exclamations de mon père : « Mais qu'a-t-il pu fabriquer à Paris, pendant six ans ? » Ce point d'interrogation me semblait renfermer un impénétrable mystère ; il me faisait voir l'abbé Jules, dans un lointain obscur et grouillant, entouré de formes vagues, et se livrant à des pratiques défendues, dont je souffrais de ne pas connaître le but… En effet, pourquoi était-il parti ?… Pourquoi ne savait-on rien de sa vie, là-bas ?… Pourquoi revenait-il ?… Quelle impression me causerait-il ? Son corps

osseux, ses jambes sèches, ses chaussons verts, la bouteille d'huile de foie de morue, les tulipes, le martinet, tout cela dansait, dans ma tête, une éperdue sarabande. À la veille de retrouver cet oncle inquiétant, je ressentais la même peur attractive, qui me prenait les jours de foire, sur le seuil des ménageries et des boutiques de saltimbanques. N'allais-je pas être, tout à coup, en présence d'un personnage prodigieux, incompréhensible, doué de facultés diaboliques, plus hallucinant mille fois que ce paillasse à perruque rouge, qui avalait des sabres et de l'étoupe enflammée, plus dangereux que ce nègre, mangeur d'enfants, qui montrait ses dents blanches dans un rire d'ogre affamé ?… Tout le surnaturel que mon cerveau exalté était capable d'imaginer, je l'associai à la personne de l'abbé Jules, qui, tour à tour, minuscule et géante, se dissimulait comme un insecte, entre les brins d'herbe, et soudain emplissait le ciel, plus massive, plus haute qu'une montagne… Je ne voulus pas réfléchir plus longtemps aux conséquences possibles de l'installation, à Viantais, de l'abbé Jules, car la terreur s'emparait de moi, peu à peu, et mon oncle m'apparaissait, maintenant, avec un nez crochu, des yeux de braise ardente et deux cornes effilées que son front dardait contre moi, férocement.

La lampe filait. Une âcre odeur d'huile brûlée se répandait dans la salle. Mais, chose extraordinaire, personne n'y prenait garde. Mes parents étaient restés silencieux. Ma mère, immobile, les yeux vagues, le front sévère, continuait de rêver ; mon père tisonnait avec rage, écrasait des charbons du bout de la pincette, fouillait la cendre, qui voletait, dans le foyer, en flocons blanchâtres. Et le vent s'apaisait. Les arbres ronflaient doucement, la pluie s'égouttait sur la terre, avec un bruit monotone. Tout à coup, dans le silence, la sonnette de la grille sonna.

– Ce sont les Robin, dit ma mère… Montons dans la chambre.

Elle se leva, prit la lampe, dont elle baissa la mèche, et nous la suivîmes, moi heureux de me dégourdir les jambes, mon père répétant à voix basse :

– Mais qu'a-t-il pu fabriquer à Paris ?

II

Les maisons de Viantais sont bâties, au versant d'un petit coteau, de chaque côté de la route de Mortagne, qui débouche de la forêt, à un kilomètre de là, par une belle trouée dans la futaie, maisons propres et riantes, la plupart de briques, avec des toits hauts et des fenêtres gaiement ornées, l'été, de pots de fleurs et de plantes grimpantes. Quelques-unes attiennent à des jardins symétriquement disposés en plates-bandes et dont le mur qui les enclôt se couvre d'espaliers et s'encadre de vignes. Des venelles, ouvrant de brusques horizons sur les champs, aboutissent à l'unique rue, qui, vers le milieu du bourg, s'élargit en une vaste place, au centre de laquelle une fontaine se dresse ; puis la rue continue de descendre jusqu'à la vallée et la grand'route, franchissant la rivière sur un pont de granit rose, reprend son cours paisible à travers les prés, les cultures et les boqueteaux. Dans le haut du pays, et reliée à lui par une vaste allée d'ormes – rendez-vous des gamins qui jouent à la marelle – l'église apparaît, vieille, tassée, coiffée d'un clocher pointu, en forme de bonnet de coton. À droite, sont les écoles et notre habitation ; à gauche, le presbytère, séparé du cimetière par un mur démoli, creusé en brèches, de-ci, de-là, au-dessus desquelles l'on voit les croix qui se démantibulent et les tombes qui verdissent. Au milieu de l'allée d'ormes, un calvaire s'élève, dont le christ de bois peint, pourri par l'humidité, n'a plus qu'une jambe et qu'un bras, ce qui n'empêche pas les dévotes de venir s'agenouiller au pied de la croix, et de marmotter des oraisons, en égrenant leur chapelet.

À cette époque Viantais comptait deux mille cinq cents habitants, et ne renfermait pas plus de vingt familles bourgeoises et ménages de fonctionnaires. On s'y voyait très peu, même entre parents qui, presque tous, se trouvaient divisés pour de féroces et mesquines considérations de vanité, ou brouillés par des affaires de succession. Nos relations, à nous, se bornaient aux Servière, dont le luxe gênait mes parents, les inquiétait, les mettait en méfiance ; au curé Sortais, vieillard excellent, charitable et compromettant, à cause de l'excessive candeur de son âme, qui l'incitait à commettre sans cesse les plus lourdes bévues ; enfin,

aux Robin, devenus tout de suite les intimes de la maison. Nous recevions bien, de loin en loin, la visite du cousin Debray, ancien capitaine d'infanterie, original fieffé, qui passait son temps, mangeait l'argent de sa retraite à empailler des belettes et des putois dans des attitudes comiques et prétentieuses, mais on lui faisait mauvais accueil, parce qu'il ne pouvait prononcer deux mots sans jurer, et qu'il « sentait la bête morte », disait ma mère. Les Robin, dès leur arrivée – ils n'habitaient le pays que depuis quatre ans – s'étaient étroitement liés avec nous. À la première entrevue, nous nous étions reconnus pour des êtres de même race. Comme il n'existait, entre les Robin et ma famille, aucune rivalité d'intérêt ou d'ambition, qu'ils avaient les mêmes instincts, les mêmes goûts, une compréhension pareille de la vie, l'amitié s'établit durable ; amitié d'ailleurs restreinte à la facile observance d'un égoïsme cordial, qui n'eût point résisté aux plus légères secousses du sacrifice et du dévouement.

M. Robin, ancien avoué de Bayeux, avait été, sa charge vendue, nommé juge de paix, à Viantais, grâce à la protection d'un sénateur, dont il parlait sans cesse et à propos de tout, avec enthousiasme. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, vaniteux, solennel et stupide, irréparablement. Au physique, il ressemblait à un singe, à cause de sa lèvre supérieure, un large morceau de peau, bombante et mal rasée, qui mettait une distance anormale entre le nez aplati et la bouche fendue jusqu'aux oreilles. Pour le reste, petit, gras, la face jaune, dans un collier de barbe grisonnante, le ventre rond, les mains poilues. Par une habitude de citadin, qui a beaucoup traîné, des dossiers sous le bras, dans les greffes et les tribunaux, il ne se montrait qu'en chapeau de forme haute, en redingote de casimir noir, en cravate blanche, et aussi en galoches, – la seule concession qu'il eût faite aux mœurs locales. Sans qu'on en connût les raisons historiques, on le disait d'une incorruptibilité presque farouche, – un vieux Romain – et cependant, à la veille des audiences, on voyait entrer chez lui des paysans avec des paniers bondés de volaille et de gibier, qu'ils remportaient vides, à la suite de quelque discussion juridique, sans doute. Ses adversaires politiques eux-mêmes rendaient justice à son indépendance et à sa dignité, bien qu'il les condamnât toujours et de parti pris, au maximum de la peine, quand ils avaient le malheur de paraître à sa barre. Enfin, aucun professeur de droit n'était plus ferré que lui sur le code civil, qu'il pouvait réciter de mémoire, tout entier, dans l'ordre inflexible des articles. Du moins, il aimait à se vanter de ce tour de force, et,

quoique très prudent, proposait à qui voulait d'extravagants paris que personne, jusqu'ici, n'avait osé relever, ce qui lui valait une réputation de jurisconsulte phénomène dans tout le canton et au delà. Il savait aussi, de la même manière, les arrêts de la Cour de cassation ; il savait tout. Mais il avait un curieux défaut d'articulation dans la langue. Il prononçait les B comme les D, et les P comme les T. Aussi, c'étaient souvent des combinaisons de mots fort comiques, dont on s'étonnait à l'audience. Un jour, au père Provost, qui s'embarrassait dans une explication, il dit :

– Mon tère Trovost, vous vous endrouillez, vous vous endrouillez.

À quoi le bonhomme avait répondu, tout rougissant :

– Quoi qu'm'chantez là, mossieu l'juge ?… C'est-y des saloperies ?

Cela ne nuisait du reste en rien à son prestige établi de magistrat considérable et d'homme du monde accompli. Il avait même, parmi les plaideurs mécontents, l'honneur d'un sobriquet : on l'appelait le juge Lendrouille.

Quelquefois, M. Robin venait me chercher pour l'accompagner en ses promenades. Et nous allions par les routes. Brusquement, il s'arrêtait, soufflait un instant, et, le buste renversé en arrière, la figure de trois quarts, le geste dominateur, il s'essayait à des éloquences futures.

– Et, Messieurs, clamait-il, que dire de ce jeune homme, élevé chrétiennement tar une famille tieuse, et que les tassions dasses du tlaisir et de l'amdition, ont conduit, jusque sur ce danc d'infamie ?… Oui, Messieurs.

Il s'animait, invoquait la justice, adjurait la loi, prenait Dieu à témoin. Ses bras tournaient sur le ciel, incohérents et rapides, comme des ailes de moulin à vent…

– Oui, Messieurs, la société moderne, dont les dases fondamentales…

Et tandis qu'il parlait, enflant la voix, les oiseaux s'enfuyaient en poussant de petits cris ; les pies effarées gagnaient les branches hautes des arbres. Au loin, les chiens aboyaient.

– Mais tleure donc, mâtin, tleure donc ! me criait M. Robin qui, à bout de souffle, s'affaissait sur la berge de la route et restait là, pendant dix minutes, à s'éponger le front, dans une extase tribunitienne, où il voyait Berryer lui sourire.

En rentrant, il me faisait des recommandations.

– Tu travailleras ton droit, ou ta médecine ; tlus tard, tu iras à Taris… Eh dien !… rattelle-toi, mon ami, qu'il faut être économe… L'économie, vois-tu, tout est là… quand on a l'économie, on a toutes les autres vertus…

Pour la centième fois, il me citait l'exemple d'un jeune homme de Bayeux, à qui son père, très riche industriel, allouait deux mille francs par mois pour vivre à Paris. Le jeune homme se privait de tout, s'habillait et mangeait comme un pauvre, ne sortait jamais, dépensait à peine cent francs par mois, et avec ses économies entassées dans un bas de laine, achetait des actions de chemins de fer et des rentes sur l'État.

– C'est sudlime, ajoutait-il, en me tapotant la joue… C'est sudlime une conduite comme ça… Sois économe, mon garçon. Avec de l'économie, non seulement un sou c'est un sou, mais c'est deux sous, comme dit ma femme qui connaît toutes choses… Et tuis…

Mettant son chapeau sur l'oreille, en casseur d'assiettes, et traçant dans l'air, avec sa canne, de fantastiques moulinets, il concluait gaillardement :

– Et tuis… ça n'emtêche toint qu'on s'amuse, mâtin !… Il faut dien que jeunesse se tasse…

Il appelait cela m'apprendre la vie, et me préparer aux luttes de l'avenir.

Un corps sec, anguleux, très long, un visage rouge où l'épiderme, par endroits, s'exfoliait, un nez en l'air, court, aux narines écartées ; les cheveux d'un blond verdâtre, plaqués en bandeaux minces sur les tempes meurtries, telle était Mme Eustoquie Robin, qui « connaissait toutes choses ». Il était impossible de voir une femme plus disgracieuse. Sa laideur naturelle se compliquait de toutes les manies ridicules dont on eût dit qu'elle prenait plaisir à la souligner. Elle avait, en parlant, une façon aigre et sifflante de détacher chaque syllabe, entre deux aspirations, qui agaçait les nerfs autant que le frottement d'un doigt sur du verre mouillé. Et c'étaient, à chaque mot, des sourires pincés, des trémoussements, des révérences, toute une série de gesticulations gauches et de poses prétentieuses, qui donnaient à son corps l'aspect d'un mannequin désajusté. Obsédée du désir qu'on s'occupât d'elle sans cesse, sans cesse elle se plaignait d'une indisposition à la tête, au ventre, à la poitrine, soupirait, soufflait,

et demandait finalement la permission de délacer son corset.

– Ouf ! faisait-elle… Ce n’est pas qu’il me serre trop… Au contraire… Mais tous les soirs, à cette heure-ci, je gonfle, je gonfle du double… C’est très inquiétant… Qu’en pensez-vous, monsieur Dervelle ?

– Un peu de dyspepsie, sans doute, professait mon père… Les fonctions sont bonnes… régulières ?

Et Mme Robin, baissant les yeux, minaudait :

– Mon Dieu, oui… à peu de choses près… C’est-à-dire… Enfin… Ah ! que les médecins ont donc des questions qui dépoétisent, n’est-ce pas, chère madame ?… Vraiment, je n’aimerais pas être médecin… On doit en voir de toutes les couleurs… Et puis, j’ai horreur des malades… Ça me fait l’effet de bêtes !

Je la détestais, ayant eu à pâtir de ses méchancetés. Mme Robin avait deux fils : l’un, Robert, garçon de vingt-trois ans, soldat en Afrique, dont on évitait de parler, et qui jamais ne venait à Viantais ; l’autre, Georges, de deux ans moins âgé que moi, un pauvre être souffreteux et difforme, que sa mère montrait rarement, honteuse de son visage fripé, de ses petites jambes torses, de la faiblesse de ce corps d’enfant tardif et mal venu… Ma figure, qui passait pour jolie, ma santé robuste me donnaient, sur le pitoyable avorton, une supériorité qui m’eût fait l’aimer tendrement. Il était, d’ailleurs, doux et bon, et si résigné ! J’eusse souhaité qu’il devînt le compagnon habituel de mes jeux, heureux de le protéger, de me servir de ma force en faveur de sa débilité. Lui aussi le désirait, je le devinais à son regard implorant, d’où partaient vers moi les élans de son âme, comprimée et plaintive, son regard de prisonnier, avide de soleil et de liberté, son regard nostalgique qui, au travers des fenêtres closes, s’accrochait désespérément au vol des oiseaux, pour monter, porté sur leurs ailes, dans la lumière et dans l’infini… Mais Mme Robin mettait sans cesse entre nous son ombre jalouse, son ombre haute et rêche, comme un mur de pierre. Elle nous séparait, ne permettant pas qu’on pût nous voir l’un à côté de l’autre, car je faisais ressortir davantage la laideur de son fils. Frappée, à la fois, dans son orgueil de mère et dans son amour-propre de femme, elle en voulait à tout ce qui était jeune, beau et vivant ; elle m’en voulait surtout, à moi, de mes joues roses, de mes membres solides, du sang pur et chaud qui coulait sous ma peau. Il semblait que j’avais volé cela à son fils et c’était à moi qu’elle demandait compte de

ses déceptions et de ses souffrances. Parfois, elle me marchait sur les pieds, si fort que la douleur m'arrachait des larmes et elle s'excusait, ensuite, de sa maladresse, avec mille tendresses hypocrites. Lorsqu'elle me trouvait seul, elle me souffletait, me bourrait de coups de pied et de coups de poing ; souvent, dans un coin, traîtreusement, elle me pinçait le bras jusqu'au sang, disant d'une voix mielleuse : « Oh ! le chéri ! Oh ! comme il est joli ! », tandis que sur ses lèvres, amincies et desséchées par la haine, un horrible sourire grimaçait. Un dimanche, à la promenade, comme nous longions un remblai très élevé, d'une poussée légère du coude, elle me fit rouler en bas du talus, et l'on me releva, le poignet foulé, la figure déchirée par les ronces, le corps couvert de contusions. Je ne me plaignais pas à mes parents, retenu par la crainte de persécutions plus cruelles et puis, comme Mme Robin ne parlait de moi qu'en termes affectueux et admiratifs, ma mère l'aimait davantage de me tant aimer.

– Allons, mon petit Albert, sois gentil avec Mme Robin… Elle est si bonne pour toi.

Cette recommandation, qui revenait à chaque instant, m'exaspérait, me révoltait dans tous mes sentiments de justice. Mais que faire à cela ? On ne m'eût pas cru ; si j'avais parlé, on m'eût peut-être puni.

Tous les jours, sauf le jeudi, les Robin venaient passer la soirée chez nous. Ma mère et Mme Robin se livraient à des travaux d'aiguille, causaient de leurs affaires de ménage, se lamentaient sur la cherté croissante de la viande.

– Et le pain, qu'on ne taxe plus !… N'est-ce pas une indignité ?… Aussi est-ce étonnant de voir sur le dos de Mme Chaumier, la boulangère, des châles comme nous n'en portons pas, nous autres ?… Dame ! avec notre argent !

Ce mot : l'argent, tintait sur leurs lèvres avec une persistance qui m'agaçait, qui me gênait, autant qu'un mot obscène.

Quant à M. Robin et à mon père, ils jouaient au piquet, très graves, méditatifs, préparant, dans un silence hostile, des *capotes* formidables et de prodigieux *quatre-vingt-dix*. Parfois, ils s'entretenaient de politique, tremblaient aux souvenirs sanglants de 1848, s'extasiaient sur les mérites de M. de la Guéronnière, comparaient Jules Favre à Marat.

– Il est venu tlaider une fois, à Dayeux, disait M. Robin… Je l'ai vu… Ah ! mon ami ! quelle effrayante figure il a ! Il fait teur,

tositivement… Mais, tar exemtle, soyons justes, il tarle dien… Ce qu'il dit, tout de même, vous savez, c'est envoyé !…

Le dimanche, on organisait une partie de bog, avec le curé Sortais ; et, bien que les enjeux fussent représentés par de modestes haricots, Mme Robin se montrait d'une âpreté farouche, dans le gain, exigeait, au moindre coup douteux, qu'on se référât à la règle écrite. En sa qualité d'homme habitué aux obscurités des exégèses juridiques, M. Robin était chargé d'expliquer, de commenter, de discuter, de juger.

– Le dog, affirmait-il, en prenant la pose auguste d'un président de cour d'assises, le dog n'est toint comme le code… Cetendant, il est dien évident que les rattorts, les rattrochements, et je dirai même, les analogies…

Finalement, il tranchait toujours les difficultés, en faveur de sa femme.

Sous prétexte qu'ils n'avaient rien trouvé de convenable, pour s'installer avec leurs meubles, restés à Bayeux, sous la garde d'une tante, les Robin occupaient provisoirement le premier étage d'une maison que leur louaient les demoiselles Lejars, deux vieilles filles, riches et dévotes, grosses et roulantes, toutes deux vêtues de même façon, toutes deux pourvues d'un goître monstrueux – une des curiosités de Viantais. L'appartement était triste, petit, réduit aux meubles indispensables. Les Robin n'avaient pas de domestiques et ne recevaient point.

– Comment voulez-vous, s'excusait Mme Robin, que nous forcions nos amis à venir dans un taudis pareil ?… Mais quand nous aurons une maison, quand nous aurons nos meubles !… Alors !

Ses réticences, et le regard et le balancement de tête qui les accompagnaient, cachaient des promesses de fêtes inouïes, de dîners extraordinaires, insoupçonnés dans le pays. Il y avait, dans ce « quand nous aurons nos meubles », prononcé sur un ton de voix mystérieux et revendicatif, tout un jaillissement de lumières versicolores, tout un éblouissement d'argenterie, de cristaux, de porcelaines ; on y voyait s'allumer la flamme rouge des vins rares, défiler des pièces parées, s'ériger des architectures odorantes de biscuits et de nougats, se balancer des grappes de fruits dorés, ce qui faisait dire à des gens de Viantais :

– Oh ! les Robin !… Il paraît que personne ne sait recevoir comme eux… Vous verrez ça quand ils auront leurs meubles.

On les consultait sur des questions d'étiquette, sur « ce qui se fait » et sur « ce qui ne se fait pas », sur l'ordonnance symbolique du dessert, étude grave et passionnante. Chaque fois qu'ils acceptaient à dîner chez nous, M. Robin s'écriait :

– Oh ! nous vous en devons, des dîners !… nous vous en devons plus de cent !… C'est honteux !… Mais quand nous aurons nos meudles…

On parlait alors de ces meubles fameux, pour qui les maisons de Viantais étaient ou trop grandes ou trop petites, ou trop sombres, ou trop claires, ou trop au soleil, ou trop humides. Mme Robin racontait les splendeurs de sa chambre à coucher, en reps bleu ; du salon, en damas jaune. Elle disait sa lingerie, brodée de rouge ; sa verrerie relevée de filets dorés ; son service à café, tout en chine, dont on ne se servait jamais, étant trop fragile, et qui ornait la vitrine de son buffet-bibliothèque en acajou. M. Robin, lui, s'étendait sur la magnificence de sa cave à liqueurs, qui contenait « un comtartiment tour les cigares » et de son bureau, « un dureau en chêne sculpté et à secret ».

– Enfin, répétait-il, vous verrez tout ça, quand nous aurons nos meudles !

La vérité, c'est que les Robin, confiants dans les promesses du sénateur, attendaient un avancement prochain, et ne voulaient pas payer les frais de deux déménagements. Ils attendirent douze ans, dans la maison des demoiselles Lejars et, durant ces douze années, ils ne cessèrent de s'excuser, à chaque invitation nouvelle.

– Oh ! nous vous en devons, des dîners !… C'est honteux vraiment !… Mais quand nous aurons nos meubles !…

Ma mère ne s'était pas trompée. C'étaient bien les Robin qui avaient sonné à la grille. Ils arrivèrent, lui, soufflant, sa figure enfouie dans le triple tour d'un cache-nez à carreaux noirs et blancs ; elle, minaudant sous une capeline de laine rouge, qu'ornait un large ruban de velours noir.

– Quel temps ! mes amis, s'exclama M. Robin, qui s'ébrouait ainsi qu'un vieux cheval, quel temps !… Et le daromètre daisse toujours.

Mme Robin arrondit la bouche, prit un air affectueux et navré.

– Nous nous disions, tout à l'heure, mon mari et moi, en dînant : « Pourvu que ce pauvre monsieur Dervelle n'ait pas été

obligé d'aller voir des malades, par un temps pareil !… » Pauvre monsieur !… Quel dur métier… la nuit… Il fait si noir !…

– Le fait est, déclara mon père, que ça n'encourage pas, des temps comme ça !… Mais qu'est-ce que vous voulez ?… Quand il faut, il faut !… Et pas toujours sûr d'être payé, voilà le triste ! D'abord, les pauvres… ce sont les plus exigeants !

– Tardleu ! lança M. Robin… ils ne regardent toint à la détense des autres… hé ! hé ! hé !

Ma mère aidait Mme Robin à se débarrasser de sa capeline et de son manteau.

– Et votre petit Georges ? demanda-t-elle… vous ne l'avez pas encore amené ?

– D'un temps pareil, chère madame !… Et puis, il est un peu souffrant… il tousse beaucoup… Figurez-vous que je n'ai pas apporté mon ouvrage, non plus… ce vilain temps me rend d'une paresse, d'une paresse !… J'ai les membres brisés, et la tête toute chose…

M'apercevant, elle s'avança vers moi, les mains tendues.

– Le cher mignon, que je n'avais pas vu !… Toujours joli, donc… et toujours sage !… Embrassez-moi, mignon.

Et elle m'offrait à baiser ses lèvres, ses horribles lèvres pâles, qui m'étaient plus répugnantes que la gueule d'une bête féroce.

Tout le monde s'installa autour du guéridon, près de la cheminée, et mon père dit gravement :

– Mes amis, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer.

Les Robin levèrent la tête, très intéressés et recueillis.

– Eh bien ! voilà !… L'abbé Jules revient à Viantais.

Le juge de paix tressauta sur sa chaise ; sa bouche s'ouvrit, démesurément élargie et resta, quelques secondes, béante d'étonnement. Il s'écria :

– L'addé Jules !… qu'est-ce que vous me dites là ?

– Il nous a écrit ce matin, poursuivit mon père… Oh ! deux mots seulement !… Et nous l'attendons d'un jour à l'autre !… Quant à ses intentions, il ne nous en dit rien.

– Mais enfin, revient-il tour tout à fait ?… Ou dien n'est-ce qu'un tetit voyage, en tassant, tour vous voir ?

– Pour tout à fait !… Du moins nous avons compris cela, d'après sa lettre… Naturellement, de ce qu'il a pu fabriquer à Paris, pas un mot… Est-il encore prêtre, seulement ?

Et mon père semblait chercher dans les yeux du juge de paix, une opinion, un conseil, car toutes ses perplexités le reprenaient et je suis sûr qu'à ce moment, la vision lui vint de l'abbé Jules, avec une longue barbe laïque, sur une longue redingote de défroqué.

– Tiens, tiens, tiens ! fit M. Robin… nous allons donc le connaître, ce fameux addé !

– Nous aurons donc une messe de plus, le dimanche, déclara Mme Robin, avec satisfaction… Ah ! ce n'est pas malheureux !… Depuis que M. Desroches, le vicaire, est nommé chapelain de Blandé, le service, vraiment, est bien insuffisant !…

S'adressant ensuite à ma mère, elle demanda :

– Monsieur le curé est-il averti ?… que dit-il ?… que pense-t-il ?

– Ah ! soupira ma mère, monsieur le curé est enchanté… Mais il est enchanté de tout, vous le savez… Il ne voit le mal nulle part… pourtant, il devrait bien connaître l'abbé, lui !… Sans compter toutes les difficultés qu'ils auront ensemble… Ça sera du joli !…

– Mais à quel titre M. l'abbé s'établira-t-il ici ?

– Nous ne savons pas… Comme prêtre habitué, sans doute !

Elle ajouta, d'une voix où l'on sentait s'aigrir toutes ses rancunes :

– Prêtre habitué !… Un homme qui aurait pu devenir évêque, s'il avait voulu, et faire tant de bien à sa famille… nous aurions poussé Albert dans la carrière ecclésiastique… Au lieu de cela, que va-t-il nous arriver ?

Mme Robin se tortillait sur sa chaise, balançait son buste maigre. Une moue surette pinçait ses lèvres.

– Que voulez-vous, chère madame ? consola-t-elle… ce qui est fait est fait !… L'important, pour vous, c'est qu'il revienne… vous devez vous réjouir de son retour…

Ma mère haussa légèrement les épaules.

– Dans un sens, oui ; dans un sens, non… Vous ne le connaissez pas.

– Je ne connais qu'une chose, riposta Mme Robin gravement…

C'est un prêtre !… Ensuite, il est toujours préférable d'avoir un parent près de soi… On le soigne, on le surveille, on sait ce qu'il fait… et l'on est toujours à temps de prendre un parti, si les choses ne vont point comme il faut…

– Je sais bien, fit ma mère… c'est un avantage…

– Tandis que, de loin, dame ! on peut s'attendre à tout, c'est-à-dire qu'on peut s'attendre à rien… Ce ne sont pas les intrigants qui manquent aujourd'hui… Et puis, écoutez donc, il ne faut rien préjuger à l'avance… Il est peut-être très changé, M. l'abbé !… Et s'il revenait avec une fortune ?

Un éclair passa dans les yeux de ma mère, mais il s'éteignit vite. Secouant tristement la tête, elle soupira :

– Ce serait bien à désirer pour lui ! Mais l'abbé Jules n'est pas un homme à ça !… S'il est changé, il est changé en pire, voilà mon sentiment… Et, peut-être faudra-t-il que nous le nourrissions, par-dessus le marché !… Paris, c'est si grand, si tentant !… Il s'y passe tant de drôles de choses, et il y a de si vilaines gens !

– Le luxe !… le luxe ! s'exclama M. Robin… À Taris c'est le luxe qui terd le monde !… On ne sait tlus quoi inventer tour faire détenser de l'argent… Ainsi, chez le sénateur, dans le vestidule, figurez-vous qu'il y a deux nègres en dronze trois fois grands comme moi, et qui tortent des flamdeaux dorés !… C'est incroyadle !… Le soir, ça s'allume !… J'ai vu cela, moi !

– Moi, risqua mon père, un soir, au théâtre, on m'a montré George Sand… Eh bien ! elle était habillée en homme !… Je crois que Jules devait, lui aussi, s'habiller en homme !… Il n'a pas dû user beaucoup de soutanes, allez !… Mais, pour ce qui est de George Sand, on voyait très bien que c'était une femme… On le voyait même trop.

– L'horreur ! fit avec dégoût Mme Robin, qui détourna la tête et balança la main, comme si elle eût chassé loin d'elle une mouche importune.

Mon père allait entrer dans des détails descriptifs et gaillards ; ma mère l'arrêta, en me désignant d'un coup d'œil bref, car, dès qu'il ne s'agissait plus de médecine, on était très sévère, devant moi, sur le choix des mots.

La conversation continua sur l'abbé Jules, et mon père dut raconter sa vie, depuis son enfance jusqu'à son départ pour Paris. Ayant eu très fort sommeil ce soir-là, malgré l'excitation où me

mettaient ces événements si considérables, et l'insupportable présence de Mme Robin, je n'ai pas retenu grand'chose de ce récit. Je n'ai guère retenu que les exclamations scandalisées de nos amis, qui accompagnaient chaque épisode un peu vif.

– Est-il Dieu possible ?… Un prêtre !…

Je me souviens aussi qu'il fut fort question d'une dame Boulmère, morte en couches, quelques jours auparavant, et je revois encore mon père expliquant la maladie…

– Vous comprenez… Tenez… l'utérus, ou la matrice, si vous aimez mieux, c'est comme un ballon… La partie renflée est en haut, n'est-ce pas ?… Alors, ça pèse…

Puis l'on revint à l'abbé Jules. Il était dix heures et demie, lorsque les Robin partirent.

– Réfléchissez bien, chère madame, disait l'horrible Mme Robin en remettant sa capeline… Ne brusquez rien… On ne sait jamais ce qui peut arriver… Et puis si vous avez besoin de nous, ne vous gênez pas… Je vous aime tant… J'aime tant votre petit Albert !…

Mon père et M. Robin causaient ensemble.

– Teut-être les femmes ?… disait celui-ci.

– Non… non !… répondait mon père… Il doit y avoir autre chose !… Qu'a-t-il pu fabriquer à Paris ?

III

Avant de poursuivre mon récit, on me permettra de faire un retour dans le passé de l'abbé Jules, et d'évoquer cette étrange figure, d'après les souvenirs personnels que j'en ai, d'après les recherches passionnées auxquelles je me livrai chez les personnes qui le connurent et dans les divers milieux qu'il habita.

Ma grand'mère était certainement la femme la plus aimée, la plus respectée de toutes les femmes de Viantais. Je puis dire, sans exagération, qu'on la vénérait comme une sainte. Elle se montrait d'une infinie douceur envers tout le monde ; sa charité pour les pauvres était inépuisable. Fille de paysans, elle avait fidèlement conservé la tenue des paysannes, bien que son mariage lui donnât un rang dans la bourgeoisie du pays. Mais c'était une nature modeste, d'une rare délicatesse de sentiments et d'un rare bon sens – un peu trop dévote, peut-être. Je la vois encore, assise dans son immense fauteuil à coussins de toile écrue, toute petite et tassée, et ridée sous son large bonnet de linge blanc qui donnait, à son visage de vieille, des tons de cire délicate. Elle tricotait, tricotait sans cesse des bas, des gilets, des jupons pour les malheureux. Comme elle était active et preste, malgré l'âge qui la courbait, et la maladie qui lui nouait les doigts ! Tous les matins, j'allais la voir – ou plutôt, ma bonne me conduisait près d'elle – et, avant que de l'embrasser, je regardais, sur la cheminée, un petit chien de bois, sous la queue duquel je trouvais, chaque fois, une pièce de cinquante centimes. Elle faisait l'étonnée, riait, s'écriait en brandissant son aiguille :

– Comment ! il a encore crotté sa pièce de dix sous, ce petit chien-là !… quel drôle de petit chien !

Quoiqu'elle fût triste dans le fond de son cœur, ayant toujours souffert, elle avait toujours sur les lèvres un sourire charmant qui attirait la confiance, l'adoration. Mais ce sourire-là cachait bien des larmes, larmes d'enfant, larmes de femme, larmes de mère. Tendre naturellement et plus affinée de sensibilité que ne le sont les filles de campagne, elle avait passé une enfance presque

douloureuse, incessamment blessée par la rudesse des êtres et la grossièreté des habitudes. Non qu'elle méprisât le milieu dans lequel elle était née, et qu'elle rêvât de vivre en un monde plus relevé ; elle aurait voulu autour d'elle plus de bonté, plus de retenue, plus de douceur. Et puis elle s'était mariée. Mon grand-père, que je n'ai pas connu, était, paraît-il, un homme très violent, despote, coureur de filles et grandement ivrogne. Il la maltraitait, comme il maltraitait tout le monde, sans raison et sans pitié. Éleveur de chevaux, obligé, par métier, de suivre les foires lointaines, vivant la plupart du temps dans les auberges, avec les maquignons, c'était là, sans doute, qu'il avait acquis ces déplorables façons. Il mourut d'un coup de pied de cheval dans le ventre à la foire de Chassans, et ma grand'mère, encore jeune, resta veuve avec trois enfants, mon père, ma tante Athalie, enlevée à dix-huit ans, d'un mal de poitrine, et mon oncle Jules.

Jamais on n'avait vu un enfant comme était Jules ; sournois, tracassier, cruel, il ne se plaisait que dans les méchants tours. Son frère et sa sœur avaient beaucoup souffert de lui, et sa mère se désespérait, car elle avait beau supplier ou punir, réprimandes et prières ne faisaient que surexciter son indomptable nature.

– C'est tout le portrait de son père, se disait en pleurant la pauvre femme.

Et de fait, elle remarquait avec effroi, chez son fils, les mêmes gestes, les mêmes regards qu'avait son mari, quand celui-ci, après de longues absences, rentrait à la maison, braillant, sacrant, puant le vin de l'auberge et le crottin d'écurie.

Au collège, où on le mit de très bonne heure, Jules battait ses camarades, les dénonçait, se révoltait contre ses professeurs. Mais il était très intelligent, travailleur même et toujours le premier de la classe. C'est à cela qu'il dut de n'avoir pas été renvoyé plus de vingt fois. De retour à la maison, ses déplorables instincts, nourris par une vie plus libre et oisive, se développèrent encore. Il donna le scandale dans le pays par sa conduite libertine, fréquenta les cabarets, se rendit coupable de nombreux vols domestiques. On ne pouvait lui adresser la moindre observation qu'il ne s'emportât, menaçât de tout casser. Il avait des colères si terribles que tout le monde tremblait devant lui, et que lui-même, la crise passée, restait, pendant des heures, malade, le cerveau brisé, et tout pâle, semblable à un épileptique terrassé par son mal. Quand sa mère lui demandait à quelle carrière il comptait se préparer, il ne répondait rien, sifflotait un air et lui tournait le dos. Elle essaya de

le mettre chez un avoué, à Mortagne ; mais, au bout de trois jours, il s'échappa, après avoir sali de dessins obscènes une quantité considérable de papier timbré. En même temps, il s'était pris d'une véritable passion pour la lecture ; il lisait de tout : des romans, des vers, des livres de science, de philosophie, des journaux révolutionnaires que lui prêtait le pharmacien, vieux républicain exalté et dément, qui ne rêvait que de guillotine et de bonheur universel. Tous les deux, ils travaillaient à de vagues cataclysmes, à des renversements prodigieux de l'ordre social. Et Jules s'amusait, devant sa mère, à exprimer des opinions effroyables qui arrachaient à l'infortunée veuve cette douloureuse exclamation :

– Mon Dieu ! Est-il possible que ce soit là mon fils ?

Un jour que, sérieusement, elle songeait à l'embarquer, ou à l'envoyer dans une maison de correction, Jules lui déclara qu'il voulait se faire prêtre. Elle poussa un cri, leva les yeux au ciel, se couvrit le visage de ses mains, comme si elle venait d'entendre un odieux blasphème.

– Sainte Vierge !… Prêtre, toi !… Un garnement comme toi !… Mais c'est offenser le bon Dieu que de dire des choses pareilles !…

– Je veux me faire prêtre, répéta Jules résolument… Et puis voilà tout !

Il s'entêta, tempêta, s'encoléra, menaça.

– Je veux me faire prêtre, nom de Dieu !… Prêtre, sacré nom de Dieu !

Et la mère s'évanouit, en disant :

– Ah ! j'ai donné le jour à l'Antechrist !… Pardonnez-moi, Seigneur.

On consulta le curé, et le curé ne vit, dans cette vocation extraordinaire et si extraordinairement exprimée, qu'une grâce soudaine du ciel, un miracle… Il en eut une joie débordante.

– C'est un miracle !… un grand miracle. Dimanche, au prône, je le ferai savoir à toute la paroisse !… Ah ! quel miracle !

Mme Dervelle sanglotait.

– Mais il sacrait, monsieur le curé, il sacrait comme un païen.

– Ta, ta, ta, ta !… il sacrait, il sacrait !… C'est bien évident, qu'il sacrait… Mais c'est l'esprit du mal qui s'en allait, ma bonne petite dame… Jules veut se faire prêtre !… ah ! remerciez bien le

bon Dieu !… Pour moi, voyez-vous, c'est un des plus éclatants triomphes de la foi. Cela rappelle saint Augustin… Oui, votre fils sera un second saint Augustin… Quel honneur pour vous, pour la paroisse, pour l'Église !… Ah ! c'est un grand miracle !…

– Monsieur le curé, monsieur le curé, gémissait la mère infortunée et tout en larmes, monsieur le curé, ne vous trompez-vous point ?

– Na !… na !… remettez-vous, ma bonne dame… na ! non, je ne me trompe pas, allez !… c'est un immense miracle !… Je dirai demain une messe d'actions de grâce… na !… voyons… ne pleurez plus, remettez-vous, na !

Deux mois après, Jules entrait au grand séminaire de S…

À quel sentiment avait-il obéi, en prenant cette détermination si imprévue ? S'était-il tracé, dans ce métier du prêtre, un plan d'existence à venir, en somme indépendante et facile, au regard des autres métiers ?… Ne s'était-il laissé guider que par son goût des mystifications excessives et des sacrilèges bravades ?… Peut-être n'était-il pas aussi perverti qu'il aimait à le paraître ?… Les idées condamnables, affichées avec fanfaronnade, peut-être n'existaient-elles qu'à la surface de sa nature, comme un masque, et peut-être gardait-il, au fond de son cœur, l'impérissable germe des éducations chrétiennes ?

On ne le sut pas, car Jules demeura, toute sa vie, une indéchiffrable énigme.

Cependant, les années qu'il passa au séminaire marquèrent, dans son existence, une phase nouvelle d'énergiques efforts vers le bien, et d'ardente lutte contre soi-même. Soit ambition de parvenir à quelque haute dignité ecclésiastique, soit repentance ou réflexion, il s'acharna à dompter sa nature révoltée, tenta de l'assouplir aux écœurements de la discipline, aux effacements de l'humilité, non point par la prière, et la passive observance des pratiques pieuses, comme font les faibles, mais par un raidissement en quelque sorte musculaire de sa volonté, par une tension pour ainsi dire physique de toutes ses facultés intellectuelles. Hélas ! en dépit de son courage, il avait de violents retours au mal, une poussée de ses instincts mauvais, si soudaine et si formidable, qu'elle culbutait, en une minute, tous les travaux de défense, lentement, durement édifiés par lui contre lui. Et c'était à recommencer. Ce combat persistant de l'esprit et du corps, cette contraction nerveuse et morale qu'il s'imposait,

empêchèrent Jules de se façonner aux manières ambiantes, d'acquérir ce qu'on appelle l'air de la maison. Bien au contraire, sa grande carcasse dégingandée accusa davantage ses angles brusques, ses saillies grimacières, et jamais elle ne connut l'onction des gestes lubrifiés, cette douceur aigre, ces caresses venimeuses, cette tortueuse souplesse, ce silence plein de chuchotements des sacristies et des confessionnaux.

Servi par une mémoire prodigieuse, et par une très vive compréhension des choses, il ne tarda pas à se faire remarquer de ses professeurs, et même à les inquiéter. L'audace de ses idées, son penchant à la discussion hargneuse des dogmes, ses tendances à mêler des ressouvenirs de vague science et de philosophie condamnée, aux inflexibilités barbares des doctrines théologiques, la flamme d'éloquence passionnelle dont il incendiait ses compositions les plus abstraites et surtout sa répugnance invincible dans l'accomplissement des rites sacrés, qu'on faisait *répéter* aux élèves, ainsi qu'une comédie aux comédiens, tout cela, plus encore que les involontaires écarts de sa conduite, émut le supérieur qui crut devoir en signaler le danger à l'évêque. L'évêque, indulgent et doux vieillard, pensa, après réflexion, que c'était là exubérance de jeunesse, que les austérités de la règle, les endormements de la routine en auraient bien vite raison et, chose singulière chez un homme timoré, il se prit d'affection pour Jules, s'intéressa à son avenir, parce qu'il ne ressemblait pas aux autres séminaristes. Plusieurs fois, il le fit sortir, l'admit à sa table ; loin de s'effrayer des allures hardies de son préféré, il se sentit attiré davantage vers cette intelligence curieuse, cette volonté bourrue, « qui le changeaient un peu » de ce qu'il avait l'habitude de voir et d'entendre, autour de lui. Comme le grand vicaire exprimait, un jour, des doutes sur le sérieux de la vocation de Jules, et disait, en penchant la tête sur ses mains jointes : « Son âme bouillonne, Monseigneur… elle bouillonne horriblement… J'ai bien peur qu'elle ne reste conquise à l'infidélité et au péché », l'évêque répondit :

– Nous la calmerons, monsieur l'abbé, nous la calmerons… Et vous verrez que ce gamin-là ira loin, très loin… Il honorera l'Église.

Puis, après un silence, d'une voix pleine de regrets, il ajouta :

– Quel dommage qu'il soit si laid, si mal bâti !

Jules n'aimait point ses condisciples, fuyait autant qu'il pouvait leurs entretiens et leurs jeux. Dans les cours, à la promenade, il

restait à l'écart des groupes, en sauvage, marchant avec acharnement, poussant du pied de grosses pierres, secouant les arbres, paraissant toujours emporté vers des buts de destruction. Parmi les plus fervents et les plus intolérants de ses camarades, il avait flairé l'ordure des amitiés suspectes, surpris d'étranges correspondances, et souvent il s'amusait à les poursuivre de plaisanteries cyniques et de sales propos, à les tenir sous l'incessante terreur d'une dénonciation, d'une honte publique, étalée devant les maîtres. Il dédaignait ces jeunes gens, joufflus et roses, à l'esprit esclave, à l'âme ignorante, qui apprenaient la foi, comme on apprend la cordonnerie, et cachaient, sous des dehors soumis et dévots, les appétits grossiers du cuistre, les viles convoitises du paysan réfractaire. Eux, renforçant leurs méfiances originelles de la haine toute neuve du demi-bourgeois, contre quelqu'un qui n'était ni de leur race psychique, ni de leur classe sociale, le détestaient. Ils le redoutaient aussi beaucoup, à cause de la protection « scandaleuse » dont l'évêque le couvrait, à cause de ses colères terribles et de ses cruelles moqueries, et voyaient en lui, avec épouvante, l'apôtre de l'hérésie future, un iconoclaste, un assermenté, « un Lamennais ». Car Lamennais, dans les rares instants où ils se permettaient de penser librement, représentait pour eux la dernière incarnation du diable. Jules termina, sans trop d'encombres, ses études religieuses, et, quand il sortit du séminaire, ce fut pour entrer à l'évêché, en qualité de secrétaire de Monseigneur.

Ce jour-là, Mme Dervelle oublia les angoisses passées et goûta tout le délice de l'orgueil maternel. Elle se rendit chez le curé, l'âme remuée par un bonheur si doux, qu'il lui semblait que des anges l'emportaient, en chantant des hymnes, vers des paradis de lumière.

– Eh bien ! ma petite dame, s'écria le bon curé, qui serra avec effusion les mains de sa chère paroissienne. Eh bien ! que vous avais-je dit ?… Est-ce un miracle, oui ou non ?… Est-ce un miracle, nom d'un petit bonhomme ?…

Elle ne trouva pas de mots assez grands, assez nobles pour exprimer sa reconnaissance. La gorge serrée par l'émotion, défaillante et ravie, elle ne pouvait que balbutier :

– Oh ! monsieur le curé !… monsieur le curé !

– Na ! na !… Me croirez-vous une autre fois, dites, me croirez-vous, madame saint Thomas ? Et ça n'est pas fini, allez !… Votre fils deviendra évêque, le cher enfant !… Évêque, vous entendez

bien, aussi vrai que deux et deux font quatre.

Évêque ! Il s'agissait bien de cela, maintenant ! Elle le voyait sous des coupoles vertigineuses, resplendissant d'or, portant la tiare aux trois couronnes, commander aux âmes des rois de la terre, prosternés à ses pieds.

Suivant un usage touchant, ce fut dans l'église de Viantais que l'abbé Jules célébra sa première messe, au milieu d'une pompe inaccoutumée, entouré de toute la population qui l'avait connu enfant. Et il arriva, à cette occasion, une chose mémorable dont on parle encore, dans le pays, et dont on parlera longtemps. Le jeune prêtre monta en chaire, et là, devant tous, il fit la confession générale de ses erreurs et de ses péchés. Dès les premières paroles, tombées de ses lèvres, une stupeur envahit la foule des fidèles.

– Mes très chers frères, s'écria-il, d'une voix sourde et tremblante, je suis un grand pécheur. À peine si la vie commence pour moi, et, déjà, mon âme est plus lourde de crimes, plus chargée d'iniquités que celles des vieillards impurs et des conquérants. C'est au milieu de vous que j'ai vécu cette vie mauvaise, que j'ai grandi, dans le doute, dans la révolte et dans la luxure. C'est au milieu de vous, qui fûtes les témoins attristés de mes déplorables années, que je veux me frapper la poitrine. Au scandale public, il faut la publique humiliation. Cela est bon, cela est juste, cela est chrétien. Ce n'est point assez que le repentir habite les solitudes muettes de la conscience. Écoutez-moi : J'ai renié Dieu, et j'ai blasphémé son saint nom ; j'ai insulté aux douleurs du Christ, et j'ai outragé le ventre radieux, neuf fois immaculé, de la vierge Marie. J'ai méprisé ma mère, la créature sacrée dont je suis né, et j'ai haï les hommes, mes frères douloureux. J'ai menti, j'ai volé, j'ai repoussé du pied les infirmes et les pauvres, ces mélancoliques élus du ciel. Rêvant de criminels attentats, et la chair brûlée de concupiscences monstrueuses, sans remords, sans hésitation, je me suis approché de la Sainte Table, et j'ai donné au doux corps du Sauveur le lit fangeux d'une âme sacrilège… Enfin, j'ai désiré la femme de mon prochain, j'ai soufflé la débauche au cœur des jeunes filles, et, dans les champs, sous l'infini regard de Dieu, comme un bouc immonde, j'ai forniqué…

Il prononça ce dernier mot d'une voix forte et vibrante, et il se fit dans l'église un long chuchotement que dominèrent bientôt des bruits de chaises pudiquement remuées, des « hum ! hum ! » de toux effarées, se répondant d'un bout de la nef à l'autre. Le curé

fut secoué au fond de sa stalle, comme par la commotion d'une décharge électrique ; et chose inexplicable, miraculeuse, l'orgue poussa un cri de détresse, qui parcourut la voûte, et vint mourir dans le chœur, au-dessus des diacres et des chantres consternés.

– J'ai forniqué ! répéta l'abbé Jules, de toutes ses forces.

Et sa voix tonnait. Et il se frappait la poitrine avec rage ; et les manches de son surplis battaient autour de lui, ainsi que de grandes ailes affolées.

Alors, il reprit, une par une, ses fautes passées, les étala avec une impitoyable dureté, vida le fond de son cœur de toutes les pensées perverses, de toutes les secrètes hontes dont il s'était sali. Devant le spectacle de cet homme, qui, pareil aux anciens chercheurs de martyre, se flagellait, se déchirait, écartait, avec ses doigts, les plaies ruisselantes, éparpillait, sous la terreur des coups volontaires, les lambeaux de sa chair et les gouttes de son sang, les fidèles, d'abord étonnés, gênés par la violence des mots et la crudité biblique des aveux, éprouvèrent ensuite un singulier malaise qui les bouleversa. Une angoisse leur serrait la gorge, une souffrance inconnue leur brisait l'estomac ; ils avaient une sensation, atroce et nouvelle, la sensation qui vous saisit à regarder un gymnaste, évoluant, dans le vide, sur un trapèze, au-dessus d'un abîme… Quelque chose comme le choc en retour du vertige de la mort. Deux femmes, très pâles, se soutenant péniblement aux barreaux des chaises, sortirent presque défaillantes ; une autre cria en se bouchant les oreilles :

– Assez !… Assez !

Et, de toutes les poitrines haletantes, un même cri monta vers la chaire, formidable et douloureux :

– Oui !… Oui !… Assez !… Assez !

Il s'arrêta ; le souffle lui manquait. Et, tandis qu'il essuyait son front, d'où la sueur coulait abondamment, tandis qu'il ramenait sur ses bras les manches trop lâches de son surplis, ô prodige !… un rayon de soleil, pénétrant par la rosace du vitrail, en face de la chaire, traversa la nef et vint illuminer le visage du prédicateur d'une étrange lueur d'arc-en-ciel. Tous levèrent la tête simultanément, vers la lumière annonciatrice, et crurent voir un saint resplendir. Mais un nuage passa, voilant le soleil, et l'auréole disparut.

Maintenant, l'abbé était apaisé. Il poursuivit son sermon, scandant les mots avec lenteur. D'âpre et vengeresse, sa voix était

devenue douce et suppliante. Des larmes intérieures la faisaient trembler légèrement, et lui donnaient des accents de tendresse ineffable. Les mains jointes, le regard projeté sur la voûte, où flottaient encore de mourantes fumées d'encens, il demandait pardon aux hommes, aux saints, à la Vierge, à Dieu, avec ivresse, avec délire. Il invoquait même la pitié des choses.

– Et toi, aussi, Nature virginale et féconde, dont les ruts sont aimés de Dieu, et qui recouvres de vie splendide le corps délivré des justes ; toi que, tant de fois, j'ai souillée, toi que j'ai profanée, pardonne-moi. Pardonne-moi, et donne-moi la souffrance, car la souffrance est bonne à celui qui pécha. Quand j'aurai faim, sois-moi avare de ton pain et de tes fruits ; quand j'aurai soif, refuse à mes lèvres l'eau pure de tes sources ; quand j'aurai froid, éloigne de mes membres glacés, ton soleil, tes abris et tes refuges. Fais que mes pieds se déchirent aux épines de tes routes, que mes genoux saignent au flanc de tes rocs. Ô Nature, sois l'implacable et maternelle tourmenteuse de ce corps chétif, impudique et révolté, et taille, dans le bois le plus dur et le plus lourd de tes forêts, la croix de rédemption, sous le fardeau de laquelle, ployé, je marcherai vers la clarté éternelle…

Une indicible émotion bridait les yeux des fidèles, contractait leurs visages, oppressait leurs poitrines. Pour ne point éclater, le curé faisait de violents efforts et d'affreuses grimaces. Les joues gonflées, la tonsure violette, il se tournait, se retournait dans sa stalle avec agitation. Au banc d'œuvre, les marguilliers, trop graves, se tenaient le menton, à pleines mains. Et des sanglots encore étouffés fusaient, de-ci, de-là, répercutés d'une nef à l'autre… L'abbé Jules termina ainsi, sur un ton d'ardente prière :

– Mes très chers frères, et vous aussi, mes sœurs bien-aimées, si vous avez pitié de celui qui s'accuse et qui se repent, quand l'angélus, tintant au clocher, vous prosterne, le soir, sur la terre bénie, ou au pied des crucifix familiers, oh ! je vous en prie, mêlez mon nom au nom des chers morts que vous pleurez, au nom des pauvres égarés que vous voulez ramener à Dieu ; et que le chant triste et consolateur de vos prières unies porte, à celui qui juge et qui pardonne, l'amour reconquis d'un fils indigne, qui jure d'adorer son saint nom, et de glorifier, jusqu'à la mort, son indestructible Église…

Lorsqu'il redescendit, les sanglots, jusque-là contenus, éclatèrent, emplissant l'église d'une extraordinaire confusion de bruits humains, les uns sourds, les autres aigus, d'autres encore

semblables à des gloussements, à des braiements, à des hennissements de bêtes débandées. Sur le passage de l'abbé, les têtes s'inclinaient, mouillées de larmes, comme sur le passage d'un saint. L'enthousiasme débordait, exaltait les cervelles. Une mère se précipita au-devant du jeune prêtre, le suppliant de bénir son enfant, qu'elle lui tendait, paquet grimaçant, au bout des bras. Il la repoussa doucement.

– Je suis indigne, ma sœur, dit-il.

Quelques-unes se bousculèrent pour toucher les pans sacrés de son surplis ; et le bedeau, et le suisse qui le précédaient, effarés, oscillant sur leurs jambes, ainsi que des ivrognes, criaient sans respect pour le saint lieu :

– Place donc !… Place, vous autres, sacrées femelles !

Tout à coup, l'orgue enfla sa voix sonore, et couvrit le bruit de la foule, sous un chant de triomphale allégresse… La messe continua…

Il y eut, au presbytère, un grand dîner, auquel avaient été conviés tous les prêtres et les personnages marquants du canton. Avant de passer dans la salle à manger, le bon curé Sortais, encore tout ému, s'approcha de l'abbé.

– Mon enfant, mon cher enfant ! s'exclama-t-il… que c'était beau !… quel grand, quel magnifique, quel sublime exemple vous avez donné !… Que c'était beau !… vous voyez, j'ai pleuré… je pleure encore, tenez !… Ah ! que c'était beau !

Il voulut lui prendre les mains, l'attirer sur son cœur.

– Je suis bien content, bien content, répéta-t-il.

Mais Jules se dégagea. Il avait retrouvé son air méchant, son air de dure ironie qui glaça soudain la chaleureuse effusion du vieillard.

– C'est bon, c'est bon ! fit-il… Il n'y a pas de quoi, allez, mon bonhomme !… Ha ! ha ! ha !… Hi ! hi ! hi !

Et il lui tourna le dos, en continuant de ricaner.

Ma grand'mère a, plus tard, raconté que, durant la cérémonie qui eût dû cependant la réjouir plus qu'une autre, il lui fut impossible de partager l'émotion générale. À mesure que Jules s'élevait plus haut dans l'éloquence et dans le repentir, par une de ces affinités mystérieuses que subissent les âmes sans les comprendre, elle sentait un froid descendre en elle, lui serrer le

cœur douloureusement. Et si elle pleura, ce fut de peur et sous le coup d'une indéfinissable tristesse. Chose singulière, en dépit de ses efforts à chasser les harcelantes images d'autrefois, elle revoyait son fils, non tel qu'il était en ce moment avec son visage embrasé par la foi, mais tel qu'il s'était présenté, avec son rire effrayant de démon, le jour où il lui avait annoncé son désir d'entrer au grand séminaire. Et, par delà les paroles, humiliées et contrites, qui faisaient couler tant de larmes heureuses autour d'elle, elle entendait toujours son fils éructer, comme un vomissement, ces mots impies :

– Je veux me faire prêtre, nom de Dieu !... Prêtre, sacré nom de Dieu !

Ça n'était pas fini, ainsi que l'avait prédit le curé.

À l'évêché, l'abbé Jules conquit très vite une sorte d'omnipotence bizarre. Comme il fallait passer par lui pour arriver jusqu'à l'évêque, que l'évêque, de son côté, n'arrivait à ses subordonnés que par l'entremise de son secrétaire intime, Jules profita de cette situation pour terroriser les petits vicaires et les petits desservants, principalement ses anciens camarades du séminaire. Il s'amusa à bouleverser tous leurs plans, à anéantir leurs pauvres ambitions, à les entourer de persécutions si ingénieuses et si raffinées que plusieurs d'entre eux, à bout de patience, quittèrent le diocèse, ou se défroquèrent.

– Tant mieux, tant mieux, disait l'abbé... c'est de la vermine de moins.

Il parvint à exercer, autour de lui, une tyrannie implacable qui n'allait pas sans une gaîté sinistre, et qui, souvent même, n'épargna point le vieux prélat, son protecteur. Sans y déployer la moindre ruse de diplomatie ecclésiastique, du fait seul de son effronterie, il avait, sinon tout à fait brouillé le grand vicaire avec l'évêque, du moins détruit complètement son influence et bridé son autorité. Non seulement, le grand vicaire ne comptait plus, n'était plus consulté en rien, mais encore Monseigneur lui avait retiré, au profit de Jules, quelques-unes de ses plus précieuses attributions. Il en résulta des événements graves, inattendus, qui, durant plusieurs mois, comme on le verra plus loin, ébranlèrent le monde catholique et mirent en mouvement toutes les chancelleries de l'Europe.

L'évêque était un homme très tolérant, très accommodant en

toutes choses, d'un libéralisme prudent et discret qui le faisait vivre en paix, avec le pouvoir civil et avec Rome. Il aimait les fleurs et les poètes latins, et quand il n'était pas dans son jardin, à écussonner ses rosiers, ou dépoter ses géraniums, il travaillait dans sa bibliothèque, où il traduisait Virgile, en vers démodés. Craignant le bruit, ayant horreur de tout ce qui ressemble à une lutte, à un conflit, il savait, avec une rare adresse, ménager les partis et les coteries, se gardait d'une initiative quelle qu'elle fût, autant que d'une mauvaise action. Dans ses allocutions, ses lettres pastorales, ses mandements, il esquivait soigneusement les questions irritantes, se bornait aux banalités ambiguës, aux recommandations courantes du catéchisme. On y eût vainement cherché quelque chose qui pût être considéré comme une opinion ; toute son intelligence, il l'appliquait à n'en exprimer aucune. Aussi la rédaction des mandements à laquelle d'habitude collaborait le grand vicaire, qui possédait un intarissable dictionnaire de mots insignifiants et fleuris, était-elle une grosse affaire. On s'y prenait trois mois à l'avance. Tous les jours, l'évêque les copiait, les recopiait sans cesse, il supprimait des paragraphes, raturait des phrases, s'arrêtait sur chaque mot, qu'il discutait, qu'il adoucissait, où il croyait toujours découvrir un sens caché, susceptible d'interprétations malicieuses. À chaque minute, il disait :

– Relisons, relisons, monsieur l'abbé… Et, je vous en prie, tâchons de ne pas nous compromettre… nous sommes les missionnaires de la paix des âmes… Notre devoir est de concilier, d'apaiser… ne l'oublions pas, monsieur l'abbé…

– Parfaitement, Monseigneur… Cependant, cette année, nous devons peut-être…

– Non ! non ! monsieur l'abbé… cette année, ni jamais !… nous ne devons rien… Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : « Ne jugez point »… Relisons…

La nuit, dans ses rêves, il voyait les phrases de son mandement, casquées de fer, hérissées d'armes terribles, rangées en bataille, se précipiter contre lui avec des hurlements sauvages. Alors, brusquement, il se réveillait, la sueur au front, et il demeurait de longues heures, très malheureux, tourmenté par la crainte qu'une virgule mal placée n'amenât des gloses, des querelles, d'incalculables désastres. Peu à peu, son cerveau s'exaltait, la nuit glissait, dans son âme exacerbée, les effrois de l'ombre, les terreurs du silence. Tremblant, il rallumait sa lampe, descendait

en chemise à sa bibliothèque, et remontait avec les épreuves du mandement qu'il relisait jusqu'à l'aube, ne s'interrompant que pour adresser à Dieu de ferventes prières.

Il apportait les mêmes incertitudes, les mêmes exagérées faiblesses, dans l'administration du diocèse qu'il avait fini par abandonner au caprice de tout le monde…

– Cela va mal, gémissait-il… Je le sais… Mais que faire ?… Je ne suis rien… je ne puis rien… je suis désarmé…

S'il eût osé, voici l'intime et presque douloureuse excuse qu'il eût donnée de sa conduite.

Il avait hérité une petite fortune, d'une dame pieuse, amie de sa mère. Cela remontait au début de sa carrière ecclésiastique. Les héritiers naturels, furieux d'être dépossédés, parlèrent de captation, de manœuvres honteuses, prodiguèrent le scandale dans les journaux locaux. Finalement, ils attaquèrent le testament. Au procès, l'avocat de la famille frustrée lança contre l'honorabilité du jeune prêtre les plus fausses accusations et les plus dramatiques calomnies. Il fit frissonner l'auditoire, en représentant son adversaire comme « un de ces hommes noirs qui se glissent dans la couche des vieilles femmes, pour leur voler leur fortune, l'amour sur la gorge ». Malgré la beauté de ces métaphores, la famille perdit son procès et par un jugement qui le vengeait des outrages, le légataire fut mis en possession de la fortune contestée.

De cette aventure, il lui était resté une sorte d'effarement que les années, les succès, son élévation rapide à l'épiscopat, aggravèrent encore. De la timidité, son caractère tomba dans la faiblesse la plus condamnable. Pour se faire pardonner des torts qu'il n'avait point, il crut devoir être bon jusqu'à la duperie, indulgent jusqu'à la complicité, modeste jusqu'à l'oubli total du *moi*. Il s'imaginait surprendre dans tous les regards un reproche, dans tous les gestes un mépris, dans toutes les paroles une allusion pénible à ses amertumes anciennes. Afin d'amadouer des accusateurs chimériques, il forçait sa vie à ne paraître plus qu'une longue humilité, une constante supplication. Plus il vieillissait, et plus il se repentait de n'avoir pas repoussé du pied, dédaigneusement, ce maudit argent dont il ne profitait pas d'ailleurs et qui ne lui servait qu'à des bonnes œuvres d'une utilité souvent contestable. Et des remords le hantaient, comme si, véritablement, il avait accompli quelque action déshonorante et basse. Aussi, quand il disait, en poussant un soupir de

découragement : « Je ne suis rien… Je ne puis rien… je suis désarmé, » répondait-il aux secrètes révoltes de sa conscience, plutôt qu'il ne se plaignait d'un manque d'autorité réelle. Cette étrange manie devint si forte qu'il ne voulut plus prononcer ni écrire certains mots, tels que « fortune… héritage… avocat… vieille femme », dans la crainte de raviver des souvenirs cruels et de faire naître des commentaires désobligeants.

La chambre de l'abbé Jules s'ouvrait sur une étroite terrasse dominant la rue de la hauteur de deux étages. De la terrasse, l'œil embrassait une partie de la ville qui descendait vers la vallée et, par delà la ville, un large espace de campagne, où les cultures et les prairies alternaient avec des bouquets de bois. Quelquefois, le soir, l'abbé venait s'accouder à la rampe de fer qui entourait la terrasse, et, longtemps, il restait là, à regarder l'horizon s'effacer sous les brumes, à suivre les métamorphoses pâlissantes du firmament. Son grand corps maigre et pointu, tout noir dans le crépuscule, faisait rêver les habitants de fantômes et d'apparitions infernales. Penché au-dessus d'eux, ils s'attendaient à le voir, tout à coup, déployer d'immenses ailes membraneuses et planer sur la ville, ainsi qu'une gigantesque chauve-souris. Cette chambre, dont l'unique fenêtre flamboyait très tard dans la nuit, cette terrasse plus haute qu'un rempart de citadelle, étaient devenues, pour les promeneurs inquiets, des lieux de mystère et de terreur. C'est que, depuis que cette ombre y rôdait, l'évêché, ordinairement si calme, si muré de silence, était en complète révolution ; une agitation inusitée grondait derrière les épaisses murailles de pierre grise qui donnaient à l'épiscopale demeure l'aspect sombre et mort d'un vieux château abandonné ; un vent soufflait de là qui passait, chargé d'aigres colères, sur le diocèse tout entier, et secouait furieusement les pauvres presbytères de village que la paix n'habitait plus. Partout, la dénonciation régnait en souveraine ; chacun se sentait menacé, espionné, trahi ; et si, tout le jour, par les portes grinçantes de l'évêché, se croisaient des vols effarés de soutanes, l'on rencontrait aussi, dans les chemins, au long des haies, des dos tremblants et furtifs d'ecclésiastiques, de noires silhouettes soupçonneuses, qui avaient l'air de bêtes traquées. Comble de la stupéfaction, le portier lui-même, le portier connu pour ses manières patelines et sa mielleuse obséquiosité, le portier qui renseignait les visiteurs, aussi pieusement qu'il eût servi la messe, le portier avait pris des allures hargneuses de chien de garde, et montrait les dents.

– Fut !… Fut !… disait-il, grognant et revêche… Vous

demandez M. l'abbé ?… Il est occupé… Adressez-vous, fut ! fut !… adressez-vous au valet de chambre… Suis-je portier, oui ou non, suis-je portier !… Hein ?… quoi ?… Eh bien, alors !… Fut ! fut !

On avait même remarqué que sa calotte de velours noir qu'il se campait maintenant sur l'oreille était singulièrement tirebouchonnée et menaçante, et qu'en marchant, sa longue redingote crasseuse s'enflait d'une façon hostile.

Entre gens d'église, depuis le sacristain le plus humble jusqu'au plus glorieux suisse, depuis le plus insignifiant vicaire jusqu'au doyen le plus inamovible, on ne s'abordait qu'avec une circonspection extrême ; et le trouble était tel qu'on se croyait revenu aux temps de la Terreur. Les enfants de chœur ne buvaient plus le vin des burettes et, au retour des enterrements, les charitons, ivres, ne s'abattaient plus dans les fossés de la route, la croix entre les jambes. Il y eut des déplacements de très vieux curés, qui déterminèrent une véritable émotion publique, des exécutions sommaires injustifiées, des atteintes portées à d'antiques coutumes, qui furent considérées comme des sacrilèges. Le curé de Viantais que son âge, ses vertus, les liens d'amitié qui l'unissaient à la famille Dervelle semblaient devoir protéger plus qu'aucun autre, ne fut pas épargné. Dans une lettre pleine d'impertinences et de duretés, il reçut l'ordre de renvoyer sa nièce, orpheline de dix-huit ans, bossue, à moitié idiote, qu'il avait charitablement recueillie, et dont « la présence sous son toit, à sa table, était un continuel outrage aux bonnes mœurs, un sujet de démoralisation pour les jeunes vicaires ». Il dut, aussi, après injonction formelle, cesser les visites qu'il faisait aux sœurs de l'Éducation chrétienne, et borner ses relations avec le couvent aux brèves nécessités de son ministère. Ce fut un coup terrible pour l'excellent homme. De pareils soupçons, à son âge ! Qui donc aurait pu jamais imaginer cela ! Pendant plusieurs semaines, il en demeura abasourdi, et, pour ainsi dire, idiotisé. Il ne pouvait se résoudre à croire que cela fût vrai, il se persuadait qu'il avait mal lu, qu'il avait rêvé ; il reprenait la lettre, en étudiait chaque mot, et, à chaque mot, sa figure vénérable et candide s'empourprait de honte, et il s'écriait, en levant au ciel, ses petits bras courts :

– À mon âge !… à mon âge !… Oh ! oh ! oh !

Puis il faisait le signe de la croix, et d'une voix fervente, il ajoutait :

– Seigneur, mon Dieu ! je vous offre ce calice d'amertume, à vous qui savez combien mon âme est chaste !

Il ne pensa pas, un instant, à accuser l'abbé Jules. Au contraire. Dans la naïveté infinie de son cœur, il ne trouva rien de mieux que de lui écrire une longue lettre, absurde et touchante, où il le suppliait d'intercéder pour lui, auprès de Sa Grandeur. Naturellement, la lettre resta sans réponse.

La puissance de l'abbé s'affirma de jour en jour plus redoutée. Il eut bien à subir quelques tentatives de résistance ; des conciliabules secrets s'organisèrent contre lui, sous l'inspiration de l'archiprêtre de Mortagne, gros homme voluptueux et rancunier, qui voyait avec rage son influence sur l'évêque lui échapper. On fit circuler des bruits fâcheux sur la moralité du secrétaire intime, on discuta son orthodoxie, on rappela son sermon de Viantais, les mots inconvenants dont il s'était servi, l'invocation à la Nature, qui était l'œuvre abominable d'un panthéiste, d'un païen, d'un sauvage, adorateur de légumes et de lapins blancs. À son tour, il fut espionné, environné d'embûches. Mais son audace, qui ne reculait devant aucune extravagance, eut bien vite raison des intrigues et des intrigants. Les ruses de l'esprit ecclésiastique, les haines subtiles et retorses du prêtre, échouèrent piteusement devant les fantaisies énormes et brutales du mystificateur. Un soir de grande réunion à l'évêché, il aborda l'archiprêtre, qui avait affecté de ne pas lui adresser la parole, et l'entraîna dans une embrasure de fenêtre.

– Pourquoi me regardez-vous ainsi ? lui demanda-t-il… Comment se peut-il que vous me regardiez ainsi ?

– Mais je ne vous regarde pas ainsi, mon cher abbé, répondit le gros curé, qui prit un air railleur… Je… je… je ne vous regarde pas du tout.

– Eh bien ! vous avez tort, affirma Jules… vous avez tort, je vous assure… parce que… parce que… je pourrais… je devrais… vous en conviendrez vous-même… je devrais, pour l'honneur de l'Église, pour ma conscience, pour mon plaisir… Ha ! ha ! ha !… Cela vous surprend, n'est-ce pas ?… Vous ne me regardez plus *ainsi*… vous me regardez, si je puis dire, vous me regardez tout à fait ?…

L'archiprêtre haussa les épaules et dit d'une voix traînante :

– Je vous regarde, je ne vous regarde pas… Après ?… Quel est ce galimatias ?

– Ce galimatias ?… vous allez voir, reprit Jules… J'ai les preuves, mon cher monsieur le curé, les preuves… Elles sont dans

un tiroir, cachées, à l'abri, et tous les jours, je les étudie… Votre conduite est odieuse, amusante, et même incroyable, quoiqu'elle ne soit pas rare… Ha ! ha !…

– Allons, trêve de plaisanterie, fit le curé dignement.

Pourtant, son visage exprimait la gêne ; il était devenu très pâle. Jules planta son regard bien droit dans celui du curé.

– Plaisanterie ! répéta-t-il… vous êtes étonnant, mon cher curé… Non, en vérité, vous me renversez… Voler la fabrique, débaucher les petits garçons, pouvez-vous dire que ce soit là, logiquement, ce qu'on doive appeler, en propres termes, une plaisanterie ? Hé ! qu'en pensez-vous, curé ?

Celui-ci s'était troublé au point qu'il parut, un moment, défaillir. Tremblant, livide, une sueur froide au front, il se retint, pour ne point tomber, à l'espagnolette de la fenêtre. Il haletait, il suffoquait… Par un violent et trop visible effort de sa volonté, il tenta de reprendre possession de lui-même, et il bégaya, en rajustant, à petits coups saccadés, son rabat que, dans un geste inconscient, il avait défait :

– Je… vous… Monseigneur saura… Je dirai… Et même dussé-je… oui, dussé-je… Je vous ferai chasser, comme, comme, comme… C'est une indignité, une indignité… une indigni…

Il ne put achever : les mots s'arrêtaient dans sa gorge… Et il y avait dans ses yeux, agrandis et bouleversés, un mélange de colère, d'égarement, de haine, de terreur, si irrésistiblement comique, que Jules éclata de rire. Alors, il lui tapa familièrement sur l'épaule.

– Remettez-vous, lui dit-il, toujours riant, calmez-vous, curé… vos saletés ne me regardent pas, quoique en bonne justice, j'aie les preuves… Hein ! vous comprenez ?… Elles ne me regardent pas ; elles m'intéressent, voilà tout !… Seulement – calmez-vous donc, curé – seulement…

D'un coup de doigt, preste et sec ainsi qu'une chiquenaude, il fit rentrer un coin du rabat qui dépassait le collet de la soutane.

– Seulement, poursuivit-il, j'espère que vous allez me laisser tranquille, vous et votre séquelle, me *fiche la paix*, en un mot, saisissez-vous ?…

Et il pirouetta sur ses talons, en continuant de rire, tandis que l'archiprêtre, ahuri et muet, s'épongeait le front et s'efforçait de faire disparaître les traces de son trouble.

L'abbé célébra son triomphe, par d'impudentes joies et un redoublement de persécution. Lorsqu'il avait pris une mesure vexatoire, il affectait de se montrer en public, et, la bouche insolente, les yeux emplis de défis, il arpentait les rues, à grandes enjambées, avec des hâtes mauvaises. La tournée de confirmation où il accompagna l'évêque, son attitude provocante, l'humble soumission du prélat, causèrent, dans toutes les paroisses, une émotion considérable.

– Avez-vous vu comme il mettait l'évêque dans sa poche ? se disaient entre eux les curés perplexes… Il a le dessus, l'effrontée canaille.

– Et l'évêque ! si vous croyez qu'il vaut plus cher de se laisser mener par un païen, un hérétique !

– Tout de même… il vaudrait mieux être de son bord, tout à fait… le grand vicaire, le curé de Mortagne, qu'est-ce que ça nous rapporte ?… et puis, il paraît qu'il les a *cogés*, ce mâtin-là…

– C'est vrai !… avec ces histoires, on n'a même plus le cœur de mettre son vin en bouteille.

Comme tous les craintifs qu'éblouit l'apparence de la force et qui, par l'attraction éternelle des contrastes, vont, fatalement, vers les caractères violents et les tempéraments hardis, le pauvre évêque s'était laissé séduire aux allures volontaires et conquérantes de Jules, sans y démêler ce qu'elles cachaient de cynique effronterie. Et, tout de suite, Jules l'avait dominé par la peur. Lorsqu'il comprit à quelles luttes inévitables, à quelles dangereuses responsabilités il serait entraîné par ce casse-cou, il était trop tard, déjà, pour réagir contre le premier mouvement irraisonné de cette sympathie. Jules le tenait dans son autorité, dans sa conscience, dans son esprit, dans son repos, et il ne devait point songer à s'échapper de ces rudes mains qui lui faisaient sentir, à chaque instant, la lourdeur de leur pesée. En se soumettant à cette tyrannie nouvelle, il ne lui resta plus qu'à s'étonner de la facilité avec laquelle il se l'était imposée, malgré le supérieur du séminaire, malgré le grand vicaire, et peut-être aussi, en réfléchissant bien, malgré lui-même, – ce qui lui parut inexplicable, mais surtout regrettable.

– Pour une fois, se répétait-il souvent, que j'ai fait acte de libre volonté, – je ne sais encore ni pourquoi ni comment – il faut avouer que j'ai été mal, très mal inspiré… Décidément, je ne suis point né pour diriger quoi que ce soit, ni personne, ni moi-

même… Hélas ! vit-on jamais homme plus malheureux ?

Dès le premier jour de son entrée en fonctions, l'abbé Jules avait tranché du maître. Choses, bêtes et gens, il bouleversa tout, bouscula tout. À peine si l'évêque, timidement, osa lui adresser une observation, et il s'en repentit vite : le regard de Jules l'avait glacé ; sa bouche, prête à toutes les imprécations, l'avait terrifié ; et il résolut de se laisser conduire désormais par un seul, aussi docilement que jadis par tout le monde ; à la longue, il en était arrivé à trouver sa situation meilleure ainsi, car il ne redoutait plus personne, sinon l'abbé, et il espérait que celui-ci consentirait à le défendre, en se défendant lui-même. Et puis, il comptait bénéficier de la crainte que le nouveau secrétaire inspirait à son entourage. Du reste, il eût préféré braver le diocèse, l'Église, Dieu, plutôt que de mécontenter Jules. Il lui parlait comme un petit enfant respectueux et fautif ; il semblait lui dire avec de désarmantes implorations dans les yeux : « Je ne puis t'empêcher de faire les choses qui me désolent, fais-les ; mais, du moins, épargne-moi, défends-moi, sois fort pour nous deux. » Tous les matins, il remettait à son secrétaire le courrier non encore décacheté – ainsi le voulait Jules – et le soir, il signait la correspondance, les pièces administratives, sans avoir l'indiscrétion de les parcourir.

– Faut-il que j'aie confiance en vous, mon cher enfant ! soupirait-il en les lui rendant.

– Eh bien ! quoi ? répondait Jules durement… Croyez-vous par hasard que je vous ferais signer des lettres d'amour ?… ou bien des traites ?

– Voyons, voyons ! calmait le prélat qui, détournant la conversation, et avec un air de s'apitoyer, murmurait :

– Que de paperasses ! mon Dieu, que de paperasses !… Comme vous devez être accablé !… Rien de grave, du reste ?… Rien de nouveau ?

– Rien, répondait Jules… le courant.

– Bon, bon !… Et cette affaire… comment donc ?… cette affaire du curé Legay, je crois, où en est-elle ?

– Qui vous a parlé de cela ?… Le grand vicaire, sans doute ?… Il est venu encore se plaindre à vous, vous débiter ses mensonges habituels ? Vous conspirez avec mes ennemis, avec les vôtres, contre moi ?… Il est propre, votre diocèse, il est joli !… Ah ! vous pouvez vous vanter d'avoir un joli diocèse !

– Mon cher abbé, je vous en prie, ne vous fâchez pas… Je vous demandais cela, mon Dieu !… sans y attacher la moindre importance, la plus légère idée de blâme… Un simple renseignement, je vous assure… une curiosité… voyons, bien naturelle.

Et Jules grommelait, en se retirant :

– Bien naturelle !… vous appelez cela : « bien naturelle ! » Heu ! heu !… l'affaire en est où elle doit en être, voilà tout.

Alors, l'évêque considérait d'un œil de martyr son Christ d'ivoire, dont le corps douloureux pendait sur une croix de peluche écarlate, et il gémissait :

– Un chien !… Un chien !… Je ne suis même pas un pauvre chien ! Comme il me parle, mon Dieu !

Étrange et déroutante nature que celle de Jules !… Qu'était-il donc ?… Que cherchait-il ?… Que voulait-il ?… Ses débuts avaient révélé un homme d'action, un politique ambitieux et adroit, malgré ses bravades, ses taquineries excessives, ses inutiles persécutions. Il ne lui avait fallu qu'un coup d'œil pour se rendre compte de l'état moral du diocèse, du relâchement de la discipline, des vanités, des calculs, des appétits débridés par la faiblesse d'un chef qui, volontairement, avait abdiqué son autorité ; brusquement, sans donner à ce petit monde le temps de se reconnaître, il s'était rué sur lui, avait forcé les uns à la soumission, remis les autres à leur place, pris, pour lui seul, le pouvoir anarchiquement disséminé aux mains d'une multitude d'intrigants. Il avait même, par des procédés bizarres, il est vrai, rappelé les prêtres indolents et paresseux à une dignité plus consciente de leur caractère. Mais ce qui le poussait à agir, ce n'était point l'ardeur d'une foi intolérante, la grandeur d'un but entrevu, le calcul d'un intérêt particulier, c'était un besoin grossier et pervers de se divertir en terrorisant les autres. Même, en accomplissant des choses qu'il savait utiles et bonnes, il trouvait toujours le moyen de régaler ses instincts mauvais d'un piquant ragoût de scélératesse. Entre ses conceptions, souvent fortes et justes, et leur réalisation, il y avait un trou, qu'il franchissait d'une grotesque culbute, comme un clown. Ses projets les plus sérieux tournaient en farces amères, ses idées les plus rares avaient une cruelle mystification pour aboutissement. Ses émotions elles-mêmes, ses enthousiasmes, fleurs généreuses et spontanées de son âme, ne tardaient pas à se tordre dans l'insulte d'une grimace, à se flétrir sous la bave d'une colère. Aussi, avec de très brillantes

qualités intellectuelles, il n'était rien ; avec une activité incessante, il ne cherchait rien ; avec une énergie qui allait jusqu'à la férocité, il ne voulait rien. Son éloquence, ses passions, ses facultés créatrices, ses sensibilités, ce qui remuait en lui de rêves grandioses et d'aspirations hautaines, autant de forces perdues ; tout cela se consumait dans la fièvre stérile du caprice, dans le délire de ses fantaisies de déclassé. Être à rebours de lui-même, parodiste de sa propre personnalité, il vivait en un perpétuel déséquilibrement de l'esprit et du cœur.

Quelquefois, devant le pauvre évêque, si triste et si bon, qui le regardait de ses doux yeux d'enfant – d'enfant qui a peur d'être battu – il se sentait pour lui une immense pitié. Des remords lui venaient de ne pas le traiter plus doucement, de ne pas l'aimer, de profiter lâchement de cette touchante faiblesse de vieillard. Dans l'éclair d'une seconde, il passait d'une mauvaise parole à un acte de contrition exaltée, de la haine à la tendresse ; il entrevoyait mille possibilités de sacrifice et de dévouement ; il aurait voulu, tant il l'aimait en ces courts instants, que son cher évêque devînt aveugle, paralytique, lépreux, qu'il n'eût plus d'abri, plus rien, afin de le guider, de le soutenir, de lécher ses plaies, de le consoler. Et, tout à coup, il se jetait aux pieds du prélat, lui embrassait les mains.

– Je suis une vermine, répétait-il.

– Mais non ! mais non ! ne dites pas cela, mon cher enfant.

– Si ! si… je suis une vermine… une sale vermine… une vermine de pourriture !… Moins que cela encore !… Je suis… Oh ! je suis ce qu'il y a de plus dégoûtant dans la création… Je ne mérite même pas d'habiter la place d'un mendiant !… Pourquoi ne me chassez-vous pas ?… Ne m'écrasez-vous pas ?… Chassez-moi, je vous en prie… chassez-moi, comme un rat, honteusement… car demain, Monseigneur, ce soir, peut-être, je recommencerai à vous haïr, à vous faire souffrir !… L'esprit du mal est en moi ; il me pousse à des choses détestables… Chassez-moi… je suis une vermine !

C'étaient pour l'évêque de délicieux moments que ceux où Jules avait ces accès de repentir. Il s'attendrissait, oubliait tout, s'imaginait, chaque fois, qu'une vie nouvelle, une vie de tranquillité, de concorde, d'amour, allait enfin renaître.

– Vous chasser, mon enfant ?… Eh ! mon Dieu ! pour quelques vivacités, pour quelques ardeurs de caractère, bien pardonnables,

à votre âge !… Vous êtes vif, c'est-à-dire que vous êtes jeune… Allons, allons, ne voilà-t-il pas un grand crime ?… Moi, je suis un vieillard, j'ai des manies, des lubies, et ce n'est pas toujours commode de vivre avec les vieilles gens, je m'en rends compte !… Mais j'ai eu autrefois de grands chagrins, de grandes tristesses… Dieu seul connaît ces chagrins et ces tristesses !… Je serais si heureux qu'on m'aimât un peu !

Il s'abandonnait ; sa voix se faisait plus confiante.

– Vous me voyez souvent inquiet, distrait, un peu drôle, n'est-ce pas ?… Oui… C'est que je crains de ne pas être aimé, aimé de personne, de vous, surtout, mon cher enfant !… Et cela me fait souffrir… D'ailleurs, pourquoi m'aimerait-on ?… Je suis vieux, triste… Je ne sais pas dire une bonne parole à ceux qui m'entourent… Je sens que je gêne, que je glace tout le monde, moi qui voudrais tant que tout le monde eût de la joie autour de moi !

– Vous êtes un saint ! clamait Jules, dont l'exaltation se manifestait par une suite de gestes incohérents et d'affreuses grimaces.

– Non, non ! se défendait l'évêque, un peu effrayé… Non, je ne suis pas un saint… Ne dites jamais que je suis un saint… Je ne suis rien… Pions, mon enfant, prions pour vous, pour moi, pour tous les pécheurs… Allons ; un petit *pater*…

Faisant le signe de la croix, joignant ensuite les mains, ils marmottaient d'une voix plus basse, tous les deux :

– *Pater noster, qui es in cœlis*…

Rentré dans sa chambre, l'abbé ne tardait pas à se reprocher cette émotion ; il s'irritait de s'être laissé entraîner à un mouvement d'attendrissement, inexplicable et très ridicule… Heurtant les chaises, éparpillant avec colère les papiers, sur son bureau, il bougonnait :

– Suis-je fou !… Et qu'est-ce qui m'a pris de lui raconter toutes ces bêtises-là, au vieux ? que m'importe qu'on l'aime, qu'on ne l'aime pas, qu'il pleure ou qu'il chante ?… Ses chagrins, je les connais ses chagrins… Ha ! ha ! ha !… C'est d'avoir chipé le testament !…

Il ne se calmait un peu que lorsqu'il avait fini de se persuader que tout ça « c'était de la plaisanterie », et il songeait alors à inventer de nouvelles farces.

Un soir, ayant été, toute la journée, plus agacé, plus nerveux que jamais, il sortit. Cela lui arrivait quelquefois, de faire de longues marches, après le dîner, seul. Il gagnait les hauteurs, où l’air est plus vif, et plus lointain l’horizon, s’enfonçait dans la campagne, rentrait tard, sa soutane crottée, les membres brisés de fatigues délicieuses… Et encore tout embaumé de nuit, il s’étendait sur son lit, à demi déshabillé, jouissant immensément à se sentir plus calme, apaisé, meilleur. Ces nocturnes escapades avaient d’abord été jugées imprudentes, puis inconvenantes pour un prêtre qui doit être retiré chez lui, aux derniers coups de l’*Angelus*. On en parlait, avec des airs entendus et des mines peu bienveillantes ; on ne pouvait admettre que ce fût pour le plaisir seul de contempler les champs, sous la lune, que l’abbé vagabondait ainsi, aux heures tranquilles où tout le monde se repose. Cela ressemblait fort à une criminelle aventure, à un rendez-vous défendu ; il y avait certainement, quelque part, une femme qui l’attendait, sous la protection obscène de l’ombre, et si cette femme pouvait être la femme d’un impie, d’un républicain, quelle joie de le surprendre avec elle et d’ajouter au péché d’impureté, étalé et flagrant, le caractère d’une trahison, d’un pacte conclu avec les ennemis de l’Église ! Dans l’espérance d’un scandale, qui eût débarrassé le diocèse de son tyran, on l’avait suivi, observé, espionné. Mais on n’avait rien découvert. Aucune trace de femme et, nulle part, la moindre indication d’une intrigue. L’abbé marchait, se hâtant, il est vrai, comme s’il avait un but, il marchait fiévreusement, furieusement, et c’était tout ! Si l’herbe était foulée, là où il avait passé, ce n’était que de la largeur de ses semelles ferrées, qui résonnaient sur la terre, et tiraient des étincelles à la pointe heurtée des cailloux. On fut fort dépité de cette nouvelle déconvenue, et il fallut bien s’habituer à considérer les sorties de l’abbé comme une des mille inexplicables fantaisies de son existence.

Ce soir-là donc, il prit comme de coutume, par le haut de la ville, et, à deux kilomètres de là, il laissa la grande route, s’engagea dans une sente qui monte, à travers champs et friches, et conduit à la forêt de Blanche-Lande qui, au loin, devant lui, tassait ses sombres massifs, dans le soleil couchant. La nuit venait, odoriférante et superbe, encore tout illuminée de jour rose, sur les coteaux, sur les chemins, sur les écorchures de la terre, tandis que l’ombre vêtue de brumes roses aussi et lentement déployées, s’allongeait au creux des vallons. Ébloui, charmé, il marchait vite,

aspirait avec délices la fraîcheur qui s'épandait dans l'air, et il regardait le ciel, labouré d'or, éclaboussé de feu à l'horizon, et au-dessus de sa tête le ciel, encore, uni et tranquille, d'un bleu d'acier, d'un bleu profond, où les étoiles allaient tout à l'heure paraître. Soudain, il se heurta à un obstacle qui barrait la sente dans toute sa largeur ; les yeux et l'esprit perdus dans l'espace, il ne l'avait pas aperçu. C'était une brouette chargée de trèfle fraîchement coupé ; une paysanne était assise sur l'un des bras de la brouette et s'essuyait le front où la sueur coulait ; au sommet du tas d'herbes, une faucille luisait comme un croissant de lune, tombé du firmament. La paysanne, d'abord, sembla s'effrayer à la subite vision de ce fantôme, si noir, si grand, qu'assombrissait et que grandissait encore le crépuscule. Mais ayant ensuite reconnu un prêtre, elle se rassura. D'ailleurs, l'abbé doucement lui dit :

– N'ayez peur, petite… Je ne suis point le diable.

Et s'appuyant contre le tas d'herbe, il examina la paysanne.

C'était une belle fille jeune et saine, aux membres solides, aux vigoureuses hanches. L'indécise lumière qui l'enveloppait toute donnait du mystère à ses yeux voilés, à son visage bruni, au milieu duquel des dents très blanches éclataient. Un petit bonnet d'indienne bleue d'où s'échappaient des mèches de cheveux noirs collées sur son front, lui serrait la tête. Une partie de ses jambes et ses pieds sortaient nus d'un court jupon de bure, dont les plis lourds accentuaient la cambrure puissante des flancs. Sa poitrine n'était protégée que par une chemise de grossière toile, flottante, mal coulissée, qui laissait voir, par un large bâillement, la rose nudité d'un buste souple et fort et deux seins énormes, plus splendides que ceux des déesses de marbre. Et de cette fille une odeur montait, âcre et grisante, une odeur de fauve, une odeur de musc et d'étable, de fleur sauvage et de chair battue par le travail et par le soleil.

L'abbé en fut, en quelque sorte, étourdi.

À respirer ce brutal parfum, il sentit un désir lui mordre le cœur violemment. Du feu s'alluma dans ses veines. Il frissonna. Et, les narines écartées, comme font les étalons qui flairent, dans le vent, des odeurs de femelles, il poussa un soupir qui ressemblait à un hennissement. La prendre, la renverser dans la sente, la coucher sur l'herbe qu'elle venait de cueillir, il y pensa. Pétrir avidement cette chair nue, et, vautré sur elle, l'obliger à se débattre sous l'étreinte de ses bras, à crier sous la morsure de sa bouche, il l'aurait voulu. Mais si ardente, si impérieuse que fût la

tentation, il n'osa point. Une inquiétude vague, mêlée à une inconsciente pudeur, le retenait. Et puis, il ne savait que dire à cette fille, il ne savait comment l'aborder, il cherchait une parole, un geste, un moyen, et il ne les trouvait pas. Ses doigts impatients se crispaient dans l'herbe ; il en arrachait des poignées que, par un mouvement machinal, il portait à sa bouche et qu'il mordillait ensuite bestialement. Enfin pour rompre un trop long silence qui le gênait, pour s'enhardir un peu, il demanda d'une voix tremblante, angoissée :

– Comment t'appelles-tu ?

– Je m'appelle Mathurine, répondit la paysanne, après un moment d'hésitation.

D'un regard farouche, l'abbé fouilla la campagne autour de lui ; l'ombre s'épaississait, les champs étaient déserts, aucune silhouette d'hommes ou de bêtes, sur le ciel, n'apparaissait. Cela le rassura.

– Et où demeures-tu ? reprit-il d'un ton plus ferme.

La paysanne désigna, à trois cents mètres de là, sur la gauche, une masse d'ombre, au milieu de laquelle des maisons se devinaient, vaguement, parmi des arbres.

– Là-bas ! fit-elle.

L'abbé tendit l'oreille ; pas un bruit n'arrivait jusqu'à eux ; pas un, sinon le frémissement lent et continu de la nuit tombante.

Par la pensée, il dévêtit Mathurine, se la représenta impudique et toute nue, et déjà il vit, soulevant ses voiles grossiers, l'ardente fleur de sa beauté sexuelle, s'offrir, lascive, effrénée, aux curiosités, aux emportements de sa luxure. Son cerveau s'exalta.

– Et tes amoureux ?... Tu as des amoureux, dis ?... Qu'est-ce qu'ils te font ?... Tu couches avec ton père, avec ton frère, dis ?... Qu'est-ce qu'ils te font ?... As-tu jamais rêvé aux caresses d'un bouc, d'un taureau ?... Je serai ce bouc, je serai ce taureau... Veux-tu que je m'asseye près de toi, et que je te confesse ?... Nous insulterons le bon Dieu... Veux-tu ?... Réponds-moi...

La fille ne répondit pas. Elle ne comprenait rien à ce langage de fou, à ces mots qui désolaient le silence. Mais, effrayée par la mimique désordonnée du prêtre, elle voulut se lever.

– Non ! commanda-t-il... non !... ne te lève pas... ne t'en va pas... Reste... Tu es belle... l'odeur de ta peau me grise... Et il fait nuit... Personne ne peut nous entendre... Pourquoi as-tu peur ?...

Réponds-moi.

La fille ne répondit pas.

Il pensa :

– Elle va résister, appeler peut-être… Je lui donnerai vingt sous et elle se taira… Mais se taira-t-elle ?

Il tâta la poche de sa soutane, s'assura qu'il n'avait pas oublié son porte-monnaie.

– Et s'il le faut, se promit-il encore, je lui donnerai davantage… je lui donnerai tout… Ou bien, je lui enfoncerai du foin dans la bouche…

– Viens ici ! dit-il.

La fille ne bougea pas.

– Viens donc ici ! répéta l'abbé.

Sa voix haletait, devenait rauque ; une étrange fureur de passion lui poussait les bras en avant, tordait ses mains, précipitait toute sa chair vers il ne savait quel crime absurde et fatal. La faucille luisait sur l'herbe, près de lui ; il eut l'idée de s'en saisir, de frapper. Ce qui lui restait de raison s'en allait dans le vertige. Il n'eût pu dire à quelle incœrcible folie il obéissait, lequel était en lui, du meurtre ou de l'amour. Quelques nuées, de formes bizarres et changeantes, flottaient au ciel, rouges des suprêmes lueurs du couchant, et il lui sembla que c'étaient des sexes monstrueux qui se cherchaient, s'accouplaient, se déchiraient dans du sang. Pour la troisième fois, il répéta, les lèvres sifflantes de menace :

– Viens donc ici !

La fille ne bougea pas. Stupide, les yeux hébétés, elle considérait cet homme grand, ce prêtre hideux, ce diable tout noir devant elle.

Et, brusquement, comme une bête qui fonce sur une proie, il se rua sur elle. Au risque de l'étrangler, d'un tour de bras, il lui serra le col et, de la main restée libre, il lui empoigna les seins, qu'il labourait, qu'il tenaillait, qu'il écrasait avec rage dans une atroce et sauvage étreinte. Un moment, il sentit remuer sous ses doigts un scapulaire, des croix, des médailles bénites que la malheureuse portait sur la peau, pendus au bout d'une chaînette d'acier, et il éprouva une joie horrible, une joie sacrilège, à les tordre, à les briser, à les enfoncer sur cette chair de femme, à les mêler aux caresses profanatrices dont il la meurtrissait. En même temps, il

éructait des mots orduriers, épouvantables, des mots sans suite, des blasphèmes, coupés de hoquets et de halètements.

– Ne dis rien… Viens ici, plus près, plus nue… Je te paierai… Oui, je te… Écoute… Tais-toi… Sur l'herbe, là… te tuer sur l'herbe… t'étouffer… Tais-toi…

Mais la fille avait pu se relever. D'un coup de reins, elle se dégagea ; d'un coup de poing, elle repoussa l'abbé qui fit plusieurs pas en arrière et, chancelant, faillit tomber à la renverse.

– Espèce de grand brutal ! fit-elle simplement, en rajustant sa chemise entièrement découlissée, et en renouant sur ses hanches ses jupons arrachés… Quoi qu'y vous prend donc ?… Ah ben !… En v'là un salaud d'curé !

Elle se réattela à la brouette, et, lentement, reprit sa route, se retournant de temps en temps pour voir si le prêtre la suivait. Celui-ci demeurait immobile et comme pétrifié. La soutane déboutonnée, la tête nue, les bras pendant au long du corps, il n'avait même pas pensé à ramasser son chapeau qui, lors de la courte lutte, avait roulé à terre. Il regardait, sans la voir, la silhouette de la paysanne qui s'abaissa, se noya, se confondit toute avec le sombre du terrain, et il écoutait, sans l'entendre, la brouette qui dansa sur les ressauts de la sente, et fit, en s'éloignant, un bruit lointain de tambour. Et ce fut le silence, tout autour de lui, et ce fut la nuit, une inquiétante nuit, profonde et sans lune, une nuit qui entrait dans son âme et qui renvoyait, sur la pâle lumière du ciel occidental, avec le mystère grandissant de ses ténèbres, à elle, les grimaçantes et vengeresses images de ses remords à lui et de ses terreurs. En proie à une immense horreur de soi-même, l'abbé joignit les mains comme pour une prière, se laissa tomber sur le sol, dans un grand geste d'accablement, et, longtemps, longtemps, il pleura.

Pendant plus d'une heure il resta là, sans bouger, sans penser, la tête lourde, les membres rompus, les idées en déroute, si complètement anéanti qu'il ne se rappelait pas, avec netteté, ce qui s'était passé. De ce moment de folie, de cette minute de crime, il ne gardait que la sensation d'un vague et pénible dégoût, d'un écrasement de tout son être physique et moral. Il était ainsi que dans un rêve de fièvre, où les choses se succèdent, incohérentes, ironiques et douloureuses. Malgré lui, l'impure obsession de la femme revenait, s'associait à sa honte, et, avec un involontaire tressaillement de ses muscles, avec une vibration suprême de ses moelles, il la retrouvait en lui, autour du lui, jusque dans l'opacité

de l'ombre, jusque dans le symbolisme errant du ciel, où les nuages évoquaient d'impossibles nudités, d'impossibles enlacements, une multitude de figures onaniques et tordues, semblables aux gravures démesurément agrandies d'un livre obscène, qu'il avait eu jadis, au collège. Et, au-dessous de ce ciel pollué, la forêt dressant ses masses confuses, énormes et lointaines, amplifiant ses terrasses, ses colonnades, ses escaliers, ses temples, lui faisait l'effet de quelque architecture formidable, de quelque noire Sodome, bâtie en l'honneur de la Débauche éternelle et triomphale. Une torpeur l'envahissait ; il se sentait un besoin irrésistible de sommeil, éprouvait une sorte de narcotique volupté à se laisser glisser dans le vague, dans l'oubli, dans le néant. Il ne tenta pas de s'arracher à cet engourdissement qu'il préférait au réveil brutal de sa raison. Ah ! s'il avait pu descendre toujours au fond de ce noir, ne jamais remonter ! Et, s'allongeant, sur la terre humide de rosée, comme un vagabond, il s'endormit profondément.

Quand l'abbé rentra dans la ville, il devait être très tard. Tout dormait ; aucune lumière ne luisait entre les volets clos des maisons, et les réverbères, au haut de leur morne potence, étaient depuis longtemps éteints. Près d'une auberge, sous une voiture de marchand forain, un chien grogna. Quoiqu'il eût les membres raidis par l'humidité, il pressa le pas, gagna la petite porte dérobée du jardin, dont il gardait toujours la clé sur lui, et, vite, il monta à sa chambre. Il avait hâte de se trouver entre des murs protecteurs, environné d'objets familiers, loin de cet effrayant ciel et de ces horizons maudits. Et puis ses jambes tremblaient, la force abandonnait son corps. Il s'assit sur le lit en poussant un soupir de délivrance. Mais l'obscurité, bientôt, lui parut terrible, peuplée des mêmes images et des mêmes fantômes que là-bas. Ayant allumé la lampe, il eut l'idée de se considérer dans une glace, et il fut épouvanté de ce qu'elle lui renvoya : un visage bouleversé, des brins d'herbe dans les cheveux, une soutane boueuse, poissée de saletés puantes. En vain il chercha son rabat, qu'il avait sans doute perdu dans la sente en se colletant avec la paysanne.

– Abjection de la chair ! s'écria-t-il. Indomptable pourriture ! Cochon ! Cochon ! Cochon !

Il eût voulu se battre, se supplicier, rêva de cilices, de tourments, de lanières qui font voler, au sifflement de leurs pointes d'acier, le sang des saints et la chair des martyrs. Il parlait

tout haut :

– Mais quelle ordure est en moi ? Ma mère m'a-t-elle donc allaité avec des excréments ?

Se prenant à la gorge, il hurlait :

– Je n'aurai donc jamais raison de toi, carcasse ignoble !

Ensuite il se frappait la poitrine à grands coups de poing.

– Je ne te crèverai donc point, cœur de boue, outre d'immondices !

Il revenait à son rabat égaré.

– Et ton rabat, misérable ? Quelqu'un demain le trouvera et dira : « C'est là qu'il s'est vautré. » Hé ! tant mieux, qu'on le dise ; qu'on aille, courant dans les rues et clamant : « Il s'est vautré là ! » Au moins, ma honte sera complète, et l'on me poursuivra peut-être à coups de bâton, comme l'on fait pour les chiens accouplés.

Il avait un tel écœurement de sa vie passée, de sa vie présente, un tel effroi de sa vie à venir, qu'il ouvrit la fenêtre, se pencha sur la rampe de la terrasse, mesura le vide au-dessous de lui.

– Non, fit-il en reculant… Il y a peut-être un Dieu !

Et malgré son exaltation, il ne put s'empêcher de sourire à cette idée : le suicide d'un prêtre, qui lui parut bizarre et comique. Cela détendit un peu ses nerfs ; plus calme, il se laissa entraîner vers d'autres pensées. Dans leur déroulement rapide, il se promettait de dures expiations, entreprenait des pèlerinages extravagants et nouveaux, les pieds nus, la corde au cou, se dévouait à d'absurdes apostolats. Oui, il irait à travers le monde, évangélisant les adultères et les prostituées, prêchant la continence aux débauchés. Mais, auparavant, il voulait demander pardon à sa mère, au bon curé Sortais, au grand vicaire, à l'archiprêtre, à tous ceux qu'il avait persécutés. Puis, au bout d'un chemin planté de calvaires, semé de couronnes d'épines et de ronces, il entrevoyait, comme un refuge de lumière, la Trappe, la paix de ses longs couloirs silencieux, les travaux champêtres, les courts et paisibles sommeils sur les planches nues, les interminables nuits de prières, et ce petit cimetière sans arbres, avec ses croix blanches si fraternellement rapprochées l'une de l'autre, et ce grand étang, où les roseaux chantent, et où il avait autrefois, gamin maraudeur, pêché des gardons à la barbe des moines… À ces projets, à ces visions, à ces souvenirs, qui lui coulaient dans l'âme une douceur, l'abbé s'attendrissait ; et

s'attendrissant, il se trouvait le plus malheureux des hommes. Ce qui le désolait surtout, c'était d'être seul, en la détresse infinie de son cœur. Il eût souhaité que quelqu'un fût là, près de lui, quelqu'un comme François d'Assise, et que ce quelqu'un lui parlât doucement, tendrement, d'une voix de saint, avec des mots sublimes et consolants, qui ouvrent le paradis. Il songea à son évêque, et son évêque lui sembla une sorte de providence, un être merveilleux dont les mains sont pleines de bénédictions ; il fut ému en évoquant son visage triste et son dos de martyr. Pourquoi n'irait-il pas se jeter à ses pieds ? Il lui avouerait tout ; il lui dirait toute sa vie, avec des accents déchirants de repentir qui le feraient pleurer. Et l'évêque lui parlerait, le bercerait, l'endormirait. Dans ces moments, l'abbé Jules retrouvait la naïveté, la confiance, la promptitude de résolution d'un petit enfant ; il croyait à la bonté, à la charité universelles. Il prit la lampe, plus léger, descendit l'escalier, radieux, frappa à la porte de l'évêque, enthousiaste. Celui-ci dormait sans doute et n'avait rien entendu, il ne répondit pas. Alors l'abbé ouvrit la porte brutalement, en faisant grincer la serrure, et il pénétra dans la chambre.

– Qui est là ? cria l'évêque.

Réveillé en sursaut, ébloui par la brusque invasion de la lumière, il s'était dressé à demi, hors des draps, la bouche béante, le crâne ébouriffé de mèches grises qui dardaient leurs pointes en tous sens ; un effarement, entre ses paupières bouffies de sommeil, qui clignotaient. Et, de ses bras tendus en arrière, contre le bois du lit, il arc-boutait son corps mal assuré et tremblant.

– Qui est là ? répéta l'évêque.

L'abbé traversa la pièce, posa la lampe sur une table, et vint se jeter au pied du lit.

– Ne craignez rien, Monseigneur, dit-il d'une voix humble. C'est moi, moi, votre fils indigne… Si j'ose franchir cette porte et troubler votre sommeil, c'est que je souffre trop… C'est qu'il faut que je vous parle… que je vous dise tout, tout !… Cela m'étouffe… Je ne puis plus attendre… je ne puis plus…

Le vieillard se frottait les yeux. Il considérait de coin, d'un air ahuri, cette chose noire, agenouillée près de lui, qui rendait des sons et gesticulait.

– Cette nuit, débita l'abbé, très vite, en hachant ses mots, il n'y a qu'un instant… là-bas… j'ai rencontré une paysanne… assise sur une brouette ; elle se reposait… Et alors, ce qui s'est passé en moi,

je l'ignore… J'ai été fou… je me suis rué sur elle… Quelque chose me grisait, me poussait… L'ai-je violée ? l'ai-je tuée ?… Je ne me rappelle plus… Ce que je voulais d'elle, non, je ne le sais pas. De la volupté, peut-être… peut-être du sang !… J'aurais eu un couteau, oui, je l'aurais frappée… Elle était jeune, vigoureuse, se débattait… Et j'ai souillé mes mains à l'impureté de sa chair… Je suis un grand pécheur, un criminel… je suis… Regardez mon visage, mes vêtements… Ne vous fais-je pas horreur ?… Regardez-moi…

– Comment ?… interrompit le prélat qui n'avait pas écouté une seule parole de cet étrange récit, comment ?… c'est vous, mon cher abbé ?… Oh ! que vous m'avez fait peur quand vous êtes entré… Je rêvais… j'ai cru… et alors… Comment, c'est vous ?… Mais oui !… Quelle heure est-il donc ?

– Je l'ignore… Et pourquoi l'heure ?… Et qu'importe l'heure ?… À l'affamé qui demande du pain, au désespéré qui cherche une consolation, au mourant qui implore une prière, répond-on : « Quelle heure est-il ? » Y a-t-il donc une heure pour la souffrance humaine ?… Je suis cet affamé, ce désespéré, ce mourant… Je viens à vous… Parlez-moi.

La physionomie de l'évêque s'ahurissait de plus en plus. Le pauvre homme faisait des efforts prodigieux pour comprendre, et il ne comprenait pas. Surpris dans ce déshabillé intime, et dans cette ridicule posture, il manquait vraiment de prestige, était même souverainement comique. Mais Jules ne songeait point à rire. Il joignait les mains.

– Oh ! parlez-moi, Monseigneur !

L'évêque se frotta les yeux de nouveau, dodelina de la tête, et lentement, il bégaya :

– Que je vous parle, mon cher abbé ?… Oui, oui !… que je vous parle, c'est cela ?… Mais sont-ce des choses raisonnables que vous me dites là ?… Êtes-vous bien sûr ?… Que je vous parle ?… Je veux bien, mon enfant, mais quoi ?… Et pourquoi !…

La voix de Jules s'impatienta.

– Parlez-moi donc ! Dites un mot qui me console… qui me relève… ou qui me châtie… est-ce que je sais, moi ?… Un mot, comme Jésus en tirait du fond de sa divine pitié, pour les malheureux et les pécheurs repentants, comprenez-vous ?… Hein ! comprenez-vous ?

– Comme Jésus !… répétait l’évêque, dans un long bâillement… Comme Jésus !… Oui ! oui !

Et il ajouta :

– Mais ce n’est guère le moment, il me semble… Demain, plutôt… demain matin, vous me rappellerez… vous me ferez penser…

L’abbé Jules s’était levé… Il fixa sur le vieillard un regard mauvais, eut un haussement d’épaules, et, sans prononcer une parole, reprit la lampe, se dirigea vers la porte… Très raide, il ne répondit rien au prélat qui lui disait, en se recoulant sous les couvertures :

– C’est cela… demain ! C’est entendu, n’est-ce pas ?… Demain matin vous me rappellerez, vous me ferez penser… vous… et même… dormez bien…

Jules referma la porte avec colère.

– Quelle brute ! songeait-il ! tandis qu’il remontait l’escalier… Et c’est ça qui conduit des âmes, ça qui dort et qu’un cri de détresse ne réveille pas ?… Et dire que nos grands saints étaient peut-être pareils à ça ?… Ah ! je voudrais les voir, les connaître ; les François d’Assise, les Vincent de Paul, et les autres, et toute la céleste engeance !… Peut-être qu’on le canonisera aussi, celui-là ?… Il aura sa statue, dans des niches, entre deux vases de fleurs en papier… Il fécondera les femmes stériles qui viendront, un cierge à la main, baiser son orteil de pierre… Et l’on établira des fêtes commémoratives en son honneur !… Et l’on bâtira des cathédrales qui porteront son nom !… Et il se pavanera dans le calendrier… Non, mais c’est comique… Aussi, dans la vie, personne n’aime personne, personne ne secourt personne, personne ne comprend personne !… Chacun est seul, tout seul, parmi les millions d’êtres qui l’entourent !… Lorsqu’on demande à quelqu’un un peu de sa pitié, de sa charité, de son courage, il dort !… On peut pleurer, se casser la tête contre les murs, mourir, ils dorment, ils dorment tous !… Et le bon Dieu, qu’est-ce qu’il fait au milieu de tous ces endormis ?… Est-ce qu’il ronfle, lui aussi, dans son nuage !… Et répond-il à tous les misérables qui tendent vers lui leurs suppliantes mains : « Laissez-moi dormir, canailles… Demain ? »

Au moment de se mettre au lit, tous ses projets, tous ses repentirs, tous ses remords s’en étaient allés. Il s’étonna de se retrouver la conscience calme, le cœur soulagé, presque gai

même. Il s'amusa de la mine effarée de l'évêque, et se sentit très fier de lui avoir fait peur… D'ailleurs, quel mal avait-il commis ? N'était-il pas un homme, après tout ?… N'avait-il pas obéi à une impulsion naturelle de ses sens !… Avec cela que les autres curés se privaient de ce divertissement, témoin cette crapule d'archiprêtre qui, lui, finirait en cour d'assises, quelque jour, et ce grand vicaire qui, malgré ses façons puritaines, recevait chez lui un tas de vieilles dévotes hystériques… Et il ne parlait pas des autres, qui installaient des concubines dans leurs presbytères, sous le nom de nièces, de cousines, de servantes… Il avait désiré une femme ; il avait voulu la prendre ?… Mais s'était-il adressé à l'ombre complice des confessionnaux où le souffle des prêtres se mêle au souffle des pénitentes, où des lèvres rapprochées s'échappent des questions qui énervent et des aveux qui brûlent !… Il était vraiment trop bête, aussi, de toujours exagérer les choses, de les dénaturer, de s'emballer, de perdre la tête, pour un oui, pour un non !… Et Mathurine se représenta à lui, telle qu'elle lui était apparue d'abord dans le soleil couchant, avec ses membres robustes et son odeur puissante de jeune fauve ; non seulement il ne tenta pas, cette fois, d'écarter l'image revenue, mais il s'efforça au contraire de la retenir, de la fixer, de la compléter, de la rendre, en quelque sorte, tangible, d'y rechercher le trouble exquis et furieux, par quoi il avait été si étrangement secoué… Il esquissa un geste impudique, et faisant craquer le lit, sous une violente pesée de son corps, il dit, dans un ricanement :

– Toi, gredine, je te repincerai !

Le lendemain, à l'heure habituelle, l'abbé Jules, un peu pâle, entra dans le cabinet de Monseigneur. Celui-ci lui remit le courrier, et lui dit, d'une voix très douce, hésitante et qui tremblait :

– Eh bien !… Je suis à vous, mon cher enfant… Que vouliez-vous me dire ?

– Moi ? fit l'abbé d'un air surpris… Rien, Monseigneur…

– Mais si !… vous vouliez me dire quelque chose… quand vous êtes venu, cette nuit… dans ma chambre.

L'abbé regarda l'évêque fixement, effrontément.

– Moi ?… Je suis venu, cette nuit, dans votre chambre ?… Moi ?

– Mais oui… voyons… vous ne vous souvenez pas ?… Cette nuit ?…

L'abbé secoua la tête, et d'un ton bref :

– Je ne suis pas venu cette nuit dans votre chambre… Vous avez rêvé.

L'hiver qui suivit n'amena pas de grands événements à l'évêché, et les mois passèrent, monotones et calmes, sans une seule secousse. Toute l'agitation de l'abbé semblait avoir disparu. Du moins, il se manifestait peu au dehors, négligeait son service, se désintéressait même des affaires du diocèse qu'il bâclait à la hâte, comme un devoir ennuyeux. À l'exception des heures d'offices et de repas, il restait presque toujours enfermé dans sa chambre, refusant obstinément de s'occuper des choses qui n'étaient pas dans ses attributions. L'évêque, qui redoutait extrêmement l'activité pleine d'imprévu de son secrétaire, redouta plus encore son inaction, car le poids de l'administration retombait sur lui et il s'en trouvait tout écrasé. De crainte d'irriter Jules et d'amener des scènes, il ne voulait point, dans les cas difficiles, recourir au grand vicaire ; d'un autre côté, il ne pouvait, seul, se décider à prendre une résolution quelconque. Alors, il se lamentait, perdait la tête devant l'accumulation grandissante des dossiers, des lettres à écrire, ne recevait personne et ne faisait rien : « Je suis désarmé ! absolument désarmé ! » se répétait-il souvent, pour essayer d'étouffer la voix intérieure qui montait du fond de sa conscience, troublée de reproches. Lui aussi, il se confina davantage dans sa bibliothèque et, croyant échapper de la sorte aux embarras du présent, aux responsabilités de l'avenir, il se mit à retraduire Virgile, en vers de huit pieds, avec acharnement. Un instant, la palais épiscopal retrouva son aspect morne, son silence de maison abandonnée, silence interrompu vers le soir par des sonneries suraiguës, d'étranges et cacophoniques roulades d'instruments de cuivre qui tombaient sur la ville, en averses de fausses notes et de couacs, précipitant pêle-mêle des refrains de chansonnettes et du plain-chant, des airs militaires et des cantiques, des polkas sautillantes et de graves *Te Deum*. C'était l'abbé qui jouait du cornet à pistons, pour se reposer des bizarres travaux auxquels il consacrait toutes ses journées.

Car l'abbé s'était pris d'une passion inattendue : les livres ; passion exclusive et tyrannique, qui mettait en lui l'obsession d'une manie et la fureur d'une rage. Il avait rêvé, subitement, de se monter une bibliothèque prodigieuse et comme personne n'en aurait jamais vu. D'un coup, il eût voulu posséder, depuis les énormes incunables jusqu'aux élégantes éditions modernes, tous

les ouvrages rares, curieux et inutiles, rangés, par catégories, dans des salles hautes, sur des rayons indéfiniment superposés et reliés entre eux par des escaliers, des galeries à balustres, des échelles roulantes. Dès le matin, sa messe dite, il pointait nerveusement des catalogues, piochait des journaux de bibliophilie, auxquels il s'était abonné, correspondait avec des libraires de Paris, dressait des listes interminables de volumes, établissait des budgets fantaisistes et toujours insuffisants. Et la bibliothèque n'avançait guère. Jusqu'alors elle tenait toute en trois petites malles, qu'il ouvrait sans cesse et qu'il refermait avec un grondement d'impatience, après avoir constaté la pauvreté de ses acquisitions. Mais que faire ? Son traitement était maigre ; maigre aussi la pension mensuelle que lui servait sa mère. Il avait converti en espèces les menus objets personnels qu'il possédait, se privait des choses les plus nécessaires, refusait de renouveler ses soutanes trouées, mangées de graisse, ses chapeaux pelés, ses souliers qui bâillaient comme des museaux de carpes. Hélas ! ses ressources, ses économies totalisées ne parvenaient pas à faire de grosses sommes. Et puis, il s'endettait de plus en plus chaque jour : en achetant des livres à tempérament, en souscrivant à de nombreuses publications qui dévoraient à l'avance l'argent de ses mois. Ce qui l'irritait surtout, c'était de voir autour de lui des prêtres bourrés de riches cadeaux, gorgés d'argent par les dévotes de la ville. Il ne pouvait penser sans de sauvages jalousies, au grand vicaire à qui les dames pieuses brodaient des étoles, des chapes, des coussins, des services de table, à qui, délicatement, le jour de certains anniversaires, elles glissaient de grasses offrandes pour des pauvres chimériques et des œuvres de vague bienfaisance. Lui seul n'avait jamais rien reçu, pas même une boîte d'allumettes, pas même deux sous. Et sec comme un squelette et sale comme un mendiant, il assistait, la haine au cœur, au fleurissement de ces joues qui suaient la paresse et la gourmandise, à l'épanouissement de ces ventres heureux, voluptueusement tendus sous des soutanes chaudes et des douillettes neuves. Après avoir lassé la patience de sa mère, qu'il accablait de demandes répétées sous prétexte que, la vie étant très luxueuse à l'évêché, il fallait y tenir un haut rang, après avoir tiré de l'évêque quelques menues sommes sous le couvert de charités discrètes, il en était arrivé à s'accrocher à la possibilité d'expédients malhonnêtes, et il combinait des plans dans lesquels le romanesque s'alliait au vol et à la simonie. Il entrevoyait des héritages de vieilles femmes très riches, des amours mystiques et

productives avec de très belles châtelaines. Le plus naturellement du monde, il songeait à vendre son influence et sa protection… mais à qui ?… à trafiquer des sacrements, à tenir boutique des choses saintes… mais comment ?… Élargissant ses rêves, il travaillait à inventer des pèlerinages perfectionnés, à exhumer des saints miraculeux, à découvrir chez la Vierge des vertus inédites et sûrement exploitables… Mais tout cela était fait depuis longtemps !… « La Vierge est tondue, archi-tondue ! » se disait-il en laissant retomber ses mains sur le bureau avec un geste découragé. Ces idées, qui lui paraissaient simples d'abord, au moment où elles naissaient, devenaient, à la réflexion, pleines de difficultés et d'une impraticable réalisation. Il y renonçait en se rejetant sur d'autres, plus compliquées encore, plus extravagantes et qui aboutissaient au même négatif résultat. C'est alors que le soir, dégoûté, irrité, il jouait rageusement du cornet à pistons, comme il eût fendu du bois, comme il eût cherché querelle à quelqu'un dans la rue, afin de détendre ses nerfs et d'oublier, une minute, la tristesse de son âme.

Un jour qu'il se trouvait seul, dans le cabinet de l'évêque, il aperçut, sur la cheminée, quelques pièces d'or parmi quelques pièces d'argent. Instinctivement, sans qu'il eût une intention précise, il s'assura du regard que les portes étaient bien closes, qu'il était bien seul, que personne ne pouvait le voir. Puis, marchant sur la pointe du pied, il s'approcha de la cheminée. Jaunes et blanches, elles luisaient là, tout près, à portée de sa main, étalées pêle-mêle, en pièces qui viennent d'être retirées d'une poche, négligemment. Les narines dilatées, les yeux brillant de convoitise, plusieurs fois il les compta : onze louis d'or. Avec délicatesse, évitant de déranger les autres, il prit un louis, et, tandis qu'il l'enfouissait dans la poche de sa soutane, sous son mouchoir, il se sentit au bout des doigts un petit frisson et comme un léger chatouillement à la racine des cheveux. En même temps, son cœur battit plus vite, mais d'un mouvement régulier, agréable, qui lui donna l'impression d'une jouissance physique, très douce. Il ne se demanda pas s'il commettait une bassesse, un acte honteux, il ne se demanda rien. « Ça lui fera un compte rond, » se dit-il, simplement, en songeant à l'évêque. Et considérant, de nouveau, le tas d'or qui ne paraissait pas diminué par ce larcin, il ajouta jovialement : « Trop rond même ! » Il en prit un second. Un troisième avait glissé, rendant, sur le marbre, un son clair de métal. L'abbé hésita, perplexe ; ne devait-il point se l'approprier aussi, celui-là ?… Il réfléchit que cela se verrait peut-être, et il le

remit en place, d'un air de regret. D'ailleurs, il se promit de revenir plus souvent, dans ce cabinet, aux heures où il avait chance de n'y point rencontrer Monseigneur, et d'inspecter les meubles, avec plus de soin que jadis. Certes, il n'espérait pas mettre jamais la main sur des millions, mais un louis par-ci, deux louis par-là, ça finirait tout de même par faire une somme respectable. Très calme, il s'allongea sur un fauteuil, et se perdit en de vagues et innocentes méditations. L'évêque rentré, Jules ne montra aucune gêne, s'entretint avec lui sur le ton de la plus libre, de la plus franche affection. Il fut charmant. Et cette affection n'avait rien de joué ; elle était sincère et profonde. À cette minute, il éprouvait réellement, pour le vieux prélat, un respect filial, une reconnaissance tranquille dégagée de tous remords, et comme, dans ses brusques sautes de la haine à la tendresse, il ne l'avait point encore éprouvée, jusqu'ici. Son âme s'amollissait, se fondait à la chaleur des sentiments généreux et des généreuses pensées qui remuaient en lui délicieusement. Le vol le rendait meilleur. Il s'attarda, heureux d'être auprès de son évêque, de le combler de prévenances ; il sut trouver de ces mots caressants et attendris, qu'ont les femmes avec l'homme qu'elles viennent de tromper, de ces mots réchauffants qui fixent la confiance dans les cœurs. L'évêque goûta quelques instants de joie véritable, et quand l'abbé fut parti, il se dit, le visage rasséréné : « Un peu vif, parfois… un peu diable… Eh ! mon Dieu !… Mais le fond est bon. »

Jules déposa, dans un tiroir de son secrétaire, les deux louis dérobés, et jetant un coup d'œil mélancolique, sur les trois malles qui contenaient, transformés en volumes, toutes ses économies, toutes ses privations, toutes ses turpitudes, tous ses mensonges de plusieurs mois, il soupira :

– Deux louis !… Quelle pitié ! Ce n'est pas encore avec ça que je me paierai les Bollandistes ?

Le lendemain, au réveil, il eut une idée qui lui parut admirable. Il se leva, prit à peine le temps de s'habiller, descendit à la chapelle, dépêcha sa messe, en toute hâte, et sortit. L'air était froid, la pluie tombait fine et drue, un vent aigre chassait, dans le ciel, de gros nuages sales et comme lavés d'encre. Mais il ne sentait ni le froid, ni la pluie, ni le vent. « Cette fois-ci, se disait-il tout en marchant d'un pas allongé, rapide ; cette fois-ci, je tiens ma bibliothèque. Je la tiens, ou le diable m'emporte !… Comment se fait-il que je n'aie pas songé à cela, plus tôt ? » Une heure après, soufflant, trempé de sueur et de pluie, il arrivait devant l'entrée

de l'abbaye du Réno.

Deux énormes piliers, découronnés, sans grille ni porte, s'ouvraient à vide, sur une ancienne avenue défoncée, embroussaillée, veuve de ses arbres depuis longtemps abattus. À l'extrémité de l'avenue, dont on ne retrouvait le tracé, au milieu des terrains incultes, qui la bordaient, que par la double rangée parallèle des troncs coupés, presque au ras du sol, s'apercevaient d'étranges bâtiments sombres, des profils de murs croulants, des toitures effondrées, raidissant sur le ciel morose la carcasse noire des charpentes. Et, tout autour de ces ruines, un espace nu, désolé, s'étendait sans un arbre, sans une plante, sans une verdure autre que la morne verdure des ronces qui poussaient là, libres et touffues, dévorant chaque jour davantage ce coin de terre délaissé. Au moment où il s'engageait dans l'avenue, l'abbé croisa une vieille femme, qui tenait à la main une sordide écuelle de bois.

– Le Révérend Père Pamphile est-il au couvent ? demanda-t-il.

– Oui dame ! monsieur le curé, répondit la vieille… il y est…

Et désignant l'écuelle que marbraient des taches de graisse figée, elle expliqua :

– Même que j'viens d'lui porter sa soupe… Vous le trouverez auprès de son église, en train d'remuer d'la pierre… Oh ! il en remue, il en remue ! allez !… Bon sang, qu'il en remue !

Devant cette tristesse épandue, ce ciel maussade, cette misère navrante des choses que, dans la fièvre de la route, il n'avait pas encore constatés, l'abbé regretta tout d'un coup d'être venu. Son enthousiasme était tombé ; il ne croyait plus à la réussite de son idée. Pourquoi désirait-il une bibliothèque ? Était-il même bien sûr de la désirer et de désirer quoi que ce soit ? En vérité, il n'en savait rien. N'était-ce point une mystification qu'il se jouait à lui-même, une de ces farces lugubres comme il en inventait pour tromper l'immense ennui de son existence ? Et il eut un dégoût de la vilaine action qu'il avait commise la veille, une crainte de celle qu'il allait commettre tout à l'heure.

– Bah ! fit-il, voyons toujours.

La pluie redoublait. Il voulut hâter le pas, mais il fut contraint de ralentir son allure, à cause des ronces qui se glissaient sous sa soutane, s'accrochaient à ses jambes, entravaient sa marche de leurs enlacements de reptiles douloureux et continus. Obligé de trousser sa robe comme une femme, furieux contre lui-même, et

contre les lianes qui s'obstinaient et manquaient de le jeter par terre, à chaque instant, il avançait péniblement. Enfin, bougonnant, jurant, tirant la patte, il parvint à franchir le passage difficile, trouva un sentier qui filait, droit, entre les touffes de ronces, et bientôt, il ne fut plus qu'une tache sombre, au loin, pas plus grosse qu'un corbeau rasant les hautes herbes.

L'abbaye du Réno datait du XIIIe siècle ; elle avait été bâtie par saint Jean de Matha et saint Félix de Valois, fondateurs de l'Ordre des Trinitaires, autrement dit de la Rédemption, ordre admirable et puissant qui envoyait ses religieux délivrer les chrétiens captifs chez les infidèles. D'abord resserrée dans un étroit pourpris, composé de jardins potagers, d'un petit bois, de quelques prairies, l'abbaye étendit peu à peu ses possessions, englobant champs et forêts, étangs et villages, tout le pays, à perte de vue, autour d'elle. Au XVIIe siècle, qui semble, d'après les ruines encore debout, lui avoir le plus laissé son empreinte d'architecture sévère et grandiose, elle possédait, dit-on, dix mille hectares de forêts, quinze mille hectares de terres arables, sans compter les vastes étangs d'Andennes, de Vaujours, de Culoiseau, célèbres par leurs fabuleuses carpes, et leurs grands moulins qui broyaient le blé récolté à plus de dix lieues à la ronde. Aussi, des humbles constructions primitives, agrandies, remplacées, monumentalisées de siècle en siècle, il ne restait déjà, à cette époque, d'autres vestiges qu'une petite fontaine, aux sculptures naïves, aujourd'hui à moitié effacées par le temps, à demi rongées par les mousses, et au bord de laquelle la légende veut que soit apparu à Jean de Matha, le cerf sacré, portant entre ses cornes d'or la croix rouge et bleue, signe distinctif de l'Ordre. La Révolution vint, qui chassa les moines du Réno, s'appropria leurs biens, démolit l'abbaye, commit le crime abominable de jeter bas la chapelle, un des plus purs, un des plus exquis chefs-d'œuvre de la Renaissance, dont il ne subsista que quelques piliers et quelques pans de murs, marquant funèbrement, de distance en distance, l'emplacement où elle fut élevée. Les religieux laissèrent souffler sur la France la tempête révolutionnaire et impériale, et ils ne rentrèrent qu'en 1817, dans leur couvent du Réno devenu un prodigieux entassement de décombres, et réduit au modeste pourpris de la création. Ils commencèrent par déblayer les ruines et réparer tant bien que mal les bâtiments les moins endommagés. Et cela fait, ils ne surent plus que faire. La Rédemption, au moins dans l'esprit de l'œuvre, avait perdu sa raison d'être. Il ne s'agissait plus, en effet,

de reprendre les chrétiens aux corsaires barbaresques ; il fallait trouver autre chose. Dépouillés de leurs terres, ils ne pouvaient songer à sa transformer en agriculteurs, comme les trappistes ; n'ayant pas un personnel spécial de professeurs, ils ne pouvaient se livrer à l'enseignement, comme les jésuites. Deux essais qu'ils firent, le premier d'un orphelinat de jeunes garçons, le second, d'une école professionnelle, ne réussirent point. Alors, en 1823, découragés, ils prirent le parti de s'en aller, ceux-ci émigrant vers les couvents d'Espagne, ceux-là se réfugiant à Rome, auprès de leur général. Et l'abbaye, abandonnée, demeura confiée, sur sa demande, à la garde de l'un d'entre eux, le Révérend Père Pamphile, qui conservait une foi entêtée dans le retour de l'Ordre aux traditions anciennes et qui passait, étant très bavard et Méridional, pour un organisateur de première force.

Dès qu'il se trouva seul, la première chose que fit le Révérend Père Pamphile fut de congédier le jardinier, le charretier, l'homme de basse-cour, et de vendre les deux chevaux, les quatre vaches et les poules qui restaient. Puis, il s'arrangea avec une voisine, dont le mari, autrefois, travaillait à la journée, pour le compte du couvent, afin que celle-ci lui apportât, moyennant six sous, une bolée de soupe tous les matins, tous les soirs un morceau de pain bis, et que son homme lui servît la messe par-dessus le marché. Après quoi, délivré des soucis du ménage, de la nourriture, de l'administration, il se promena au milieu des ruines muettes, très grave et songeant. Durant six mois, de l'aube à la nuit, il déambula ainsi, de plus en plus absorbé, rétrécissant chaque jour le cercle de ses promenades, pour le limiter, finalement, à l'enceinte de la chapelle détruite. Chose singulière, il ne souffrait pas, lui si bavard d'ordinaire, du mutisme presque absolu auquel il s'était volontairement condamné, et déjà, sur sa physionomie de moine jovial, passait, par instants, cette expression d'abrutissement grandiose, traversé de folie, qu'on voit aux masques hagards des vieux solitaires. À vivre sur lui-même et de lui-même, loin de tout contact intellectuel, hanté d'une pensée unique, dans cette solitude morte, dans ce silence que seuls troublaient des chutes soudaines de murailles, et les craquements sourds des poutres ébranlées, il advint qu'un étrange travail de cristallisation s'opéra dans le cerveau du Père Pamphile. Après des hésitations, des doutes aussitôt combattus, des objections d'autant plus vite réfutées qu'il était seul à les discuter, le Père Pamphile s'était convaincu irrémissiblement qu'il y avait encore des captifs chez les infidèles. L'imagination nourrie des légendes du passé,

n’ayant sur le fonctionnement de la vie humaine d’autres notions que celles acquises dans les vieux livres latins, célébrant l’histoire miraculeuse de son Ordre, il croyait que les captifs étaient un nécessaire et permanent produit de la nature, et qu’il y a des captifs, comme il y a des arbres, du blé, des oiseaux : « Et non seulement il y a des captifs, se disait-il tout haut, pour donner à cette conviction une autorité définitive, mais il y en a dix fois plus, depuis que nous avons cessé de les racheter ; cela saute aux yeux… Et nos supérieurs ne voient pas cela !… Quel aveuglement ! » Alors se développa en lui l’extravagante idée qu’il avait une mission à remplir, mission inévitable et glorieuse : reconstituer l’Ordre des Trinitaires, tel que l’avaient établi ses saints fondateurs, Jean de Matha et Félix de Valois.

– Et je le reconstituerai ! s’écriait-il, avec une foi ardente de prophète, en décrivant, de son bras étendu, un geste qui embrassait le monde.

Mais, par une complication de sa nature superstitieuse, qui ramenait toutes choses à la volonté de Dieu, il était persuadé que le Très-Haut ne lui prêterait la force d’accomplir ce grand œuvre, que s’il relevait auparavant, dans sa magnificence ancienne, la chapelle abattue par l’impie. Il résuma donc la situation par ces simples mots.

– La chapelle d’abord, l’Ordre ensuite… Allons, c’est bien !

Quand il dut examiner les moyens pratiques à employer, le Père Pamphile se trouva d’abord très décontenancé. Il eut un moment de stupeur, de désespoir. Dans ses méditations acharnées, jamais il n’avait songé aux difficultés matérielles d’une pareille entreprise. S’imaginait-il donc que les églises se bâtissent toutes seules, et qu’il ne faut qu’un peu de foi pour que, des profondeurs du sol, elles montent dans le soleil, vibrantes du chant des orgues ? Hélas ! il ne s’imaginait rien, le pauvre brave homme. Il revoyait cette chapelle aimée, où chaque pierre disait le souvenir des ancêtres, les héros, les saints, les martyrs ; il la revoyait telle qu’elle était décrite, reproduite en toutes ses parties, dans un très vieux livre qu’il avait appris par cœur et qu’il relisait tous les jours ; il la revoyait avec la pureté de ses lignes, la fierté de ses flèches, la beauté de son portail qui contenait, sculptée sur le granit, l’histoire immortelle de la Rédemption ; il marchait sous ses voûtes sonores entre ses hauts piliers qui profilaient le merveilleux poème des frises et des architraves ; il s’agenouillait sur ses dalles de marbre polychrome, extasié par l’angélique

pâleur des fresques et l'or flambant de l'autel et le prisme irradiant des vitraux, et il ne se demandait pas ce que cela, qui lui semblait si beau, si simple à regarder, représentait aujourd'hui, d'art perdu, de lutte impossible, et de millions introuvés… Le premier moment de surprise passé, le Père Pamphile se mit à l'œuvre, avec cette confiance aveugle que donne à tous la poursuite du mélancolique Idéal.

D'abord, il vendit tout ce qui était susceptible d'être vendu, depuis les démolitions qui encombraient les cours, jusqu'aux ornements de la petite chapelle que les Pères, à leur rentrée, avaient improvisée dans un ancien réfectoire. Qu'avait-il besoin d'une chapelle pour lui seul ? Il irait bien célébrer la messe à la paroisse voisine. Il vendit le mobilier, ne gardant qu'une couchette en planches, pour dormir, une table, une chaise, quelques livres de piété, un crucifix et une image coloriée, portrait de saint Jean de Matha. Dans sa rage de vendre, il vendit les vieux gonds des portes charretières qu'il descella lui-même, les vieilles ferrures, les vieilles plaques de cheminée, les outils de jardinage, les tuyaux crevés des gouttières, il vendit tout. Chaque fois qu'il découvrait un bout de fer, un morceau de cuivre, il exultait, clamant :

– Je la bâtirai !

Et de même qu'il avait tout vendu, il abattit tout. Il abattit les arbres de l'avenue, énormes chênes, qui avaient abrité, de leur ombre vénérable, vingt générations de religieux, ses aînés ; il abattit le petit bois de sapins et de marronniers qui faisait au couvent comme un rempart de verdure, et où les allées, les troncs, chaque mousse évoquaient un souvenir fidèle ; il abattit la charmille au fond de laquelle était un calvaire, dont les marches usées montraient l'empreinte des genoux de ceux-là, qui étaient venus prier ; il abattit les arbres fruitiers du jardin ; il abattit les cyprès, gardiens des tombes du cimetière ! Et, tête nue, parmi les bûcherons, sa robe blanche troussée jusqu'aux reins, il les excitait au travail, et il enfonçait, à toute volée, la lourde cognée au cœur rouge des vieux arbres, ahanant d'une voix sauvage :

– Je la bâtirai !

Du haut d'une tourelle qui dominait le couvent, il voulut s'offrir l'immense et douloureuse joie de contempler le spectacle de cette destruction. Tout autour, les arbres gisaient, pêle-mêle, affreusement mutilés, les uns couchés, tordus et saignant par de larges blessures, les autres, les troncs en l'air, râlant, appuyés sur

leurs branches écrasées, comme sur des moignons. Un seul restait debout, à l'entrée du jardin, un cerisier chétif, mangé de gomme, étonné d'être si seul sur cette terre, veuve de ses hardis nourrissons, et toute rase. Chassés de leurs abris, les oiseaux volaient dans le ciel, effarés, poussant des plaintes.

Mais le Père Pamphile ne regardait déjà plus ce champ de bataille, où se mouraient les géants tombés ; il voyait son église sortir peu à peu, de toutes ces ruines, de toutes ces morts, prendre une forme, monter, monter toujours, balancée sur les épaules d'une armée d'ouvriers ; il se voyait aussi, s'accrochant aux flancs de la nouvelle basilique, grimper de pierre en pierre, et planter, au sommet de la flèche, la croix d'or reconquise et triomphante.

De ces arbres, il fit deux parts, l'une qu'il vendit, l'autre qu'il garda, en vue des constructions prochaines, et, lorsqu'il n'eut plus rien à vendre et rien à abattre, il se rendit chez l'architecte diocésain. Solennellement, il déroula le plan de la chapelle, expliqua, une à une, les gravures du livre, parla longtemps, s'embrouilla en d'incompréhensibles histoires.

– Voilà ce que je veux refaire ! dit-il. Tout ça !… Tout ça !… vous comprenez ?… Et combien croyez-vous que cela coûtera dans l'ensemble ?

– Je ne sais pas ! répondit l'architecte ahuri… Comment voulez-vous que je sache ?

– À peu près !… voyons, à quelque chose près.

– Je ne sais pas, moi !… Trois… quatre… cinq millions ! Cela dépend.

– Cinq millions ! fit le moine, en se levant… C'est bien, je les trouverai.

Et le Père Pamphile s'en alla quêter.

Il alla de village en village, de ferme en ferme, de château en château, de porte en porte, tendant la main, courbant le dos, mangeant, sur les routes, le pain de deux sous auquel il avait réduit sa nourriture, et, le soir, lorsqu'il était trop éloigné du Réno, demandant asile aux presbytères qui l'accueillaient, parfois, avec méfiance. Il alla sous les soleils affolants, par les froids meurtriers, sans s'arrêter jamais, sans jamais se reposer, précédé de la lumineuse image qui semblait le conduire et le protéger. Mal reçu ici, insulté là, poursuivi dans les rues, par les gamins qui se moquaient de sa barbe sale, de sa robe blanche rapiécée de

morceaux noirs, de sa douillette noire rapiécée de morceaux blancs, il connut toutes les amertumes, subit toutes les hontes de ce triste état de mendiant ; et, s'il souffrit, il ne se rebuta pas. D'abord gauche et timide, il ne tarda point à s'enhardir et, bientôt, avec une facilité qui étonnera chez une âme si loyale, si naïve, si complètement ignorante des malpropretés de la vie, il s'assimila les ruses du métier, au point que pas une de ses mille roueries, qui ne sont au fond que des abus de confiance déguisés, ne lui demeura étrangère. Il sut comment il faut faire pour spéculer sur la vanité et les mauvaises passions des hommes, et il ne recula point devant les boniments de comédien, les mensonges, les complaisances louches, les espionnages policiers, les mises en scène savantes. Au début, il s'était sévèrement reproché ces écarts de conscience, où s'oubliaient sa dignité d'homme et son caractère de prêtre ; il finit par les excuser à cause de la grandeur du but, et même, il y puisa un redoublement d'ardeur. Quelquefois, après les mauvaises journées, devant les recettes maigres, d'obscures révoltes grondaient en lui ; mêlant à ses pensées confuses le ressouvenir des histoires de pirates dont sa mémoire de trinitaire était remplie, il se surprenait à rêver de hardis coups de main, de vols grandioses, de bandes armées à la tête desquelles il rançonnerait des peuples. En peu d'années, le Père Pamphile devint un mendiant accompli. Sous l'ivresse du sacrifice, sous l'irresponsabilité de la folie, ses scrupules s'effacèrent de plus en plus, son sens moral s'abolit. Soit habitude, soit esprit de renoncement, il se cuirassa contre les outrages, accepta les mauvais traitements comme une des nécessités de sa condition. Et il eut le dos servile, l'échine craintive, l'œil oblique, la main molle, douteuse et crochue des virtuoses de la mendicité.

On racontait sur lui de sales aventures, dont se gaussait le populaire. Mais les âmes clairvoyantes auraient pu facilement y deviner un héroïsme supérieur, dans sa dégradante sublimité, aux conventions de fausse vertu, de faux courage, de faux honneur avec lesquelles se fabrique le carton des fiertés humaines… Une matinée, le Père Pamphile passait devant la propriété d'un ancien boucher, terroriste farouche, devenu riche par l'acquisition de nombreux biens nationaux. Ivrogne, grossier, dur aux pauvres gens, le sieur Lebreton – ainsi se nommait le personnage – se faisait surtout remarquer par son impiété cynique et sa haine enragée des prêtres. Dans le pays, on le détestait et on le craignait. Le Père Pamphile n'ignorait aucun de ces détails. Mais il en avait vu d'autres, plus terribles que ce Lebreton, qui s'étaient

adoucis, à sa parole. Il avait même observé que les plus féroces, en apparence, se montraient souvent, soit par orgueil, soit par boutade, les plus généreux. Au risque d'un refus injurieux – ce qui ne comptait déjà plus pour lui – il franchit la grille et se présenta au château.

– Qu'est-ce qui m'a foutu un sale carme comme ça ? s'écria Lebreton… Eh bien ! vous avez du toupet de venir traîner vos sales pieds chez moi ?… Qu'est-ce que vous voulez ?

Le pauvre moine s'humiliait. Effaçant ses épaules, presque suppliant :

– Bon monsieur Lebreton, balbutia-t-il… je…

Il fut aussitôt interrompu par un juron.

– Pas de simagrées, hein ?… Qu'est-ce que vous voulez ?… C'est de l'argent que vous voulez, de l'argent, hein ! sale mendiant !… Attends, je vais t'en foutre, moi, de l'argent !

Le misérable allait le pousser à la porte, quand, se ravisant, à l'idée de se divertir aux dépens du moine, il reprit d'un ton goguenard :

– Écoute, mon vieux carme… Je veux bien t'en donner, de l'argent… mais à une condition : c'est que tu viendras le prendre là, où je le mettrai… Et je parie que tu n'y viendras pas !

– Je parie que si ! fit le Père Pamphile d'une voix ferme et grave.

– Eh bien, mâtin !… nous allons voir ça !… D'abord, fais-moi le plaisir d'aller au fond de la salle ; mets-toi, à quatre pattes, comme un chien, ton sale museau en face de cette fenêtre… et attends.

Tandis que le religieux obéissait tristement, Lebreton se dirigea vers la fenêtre, mettant toute la longueur de la salle entre sa victime et lui. Il retira de sa poche une poignée d'or qu'il déposa sur le plancher, fit tomber sa culotte, s'agenouilla, et troussant sa chemise, d'un geste ignoble :

– Je parie que tu n'y viendras pas, grand lâche ! cria-t-il.

Le Père Pamphile avait pâli. Le cou tendu, le dos arqué, les yeux stupides, en arrêt sur cette offensante chair étalée, il hésitait. Pourtant, d'une voix redevenue tremblante, d'une voix où passait le gémissement d'un sanglot, il répondit.

– Je parie que si.

Alors, Lebreton ricana, prit une pièce de vingt francs, l'inséra

dans la fente de ses fesses rapprochées.

– Eh bien ! viens-y donc ! dit-il. Et tu sais, pas avec les mains… avec les dents, nom de Dieu !

Le Père Pamphile s'ébranla, mais tout son corps frissonnait ; une faiblesse ployait ses jarrets, amollissait ses bras. Il avançait lentement, avec des balancements d'ours.

– Allons, viens-tu ! grommela Lebreton, qui s'impatientait… Je m'enrhume.

Deux fois, il tomba, et deux fois il se releva. Enfin, il se raidit dans un dernier effort, colla sa face contre le derrière de l'homme, et, fouillant, de son nez, les fesses qui se contractaient, il happa la pièce d'un coup de dent.

– Bougre de saligaud ! hurla Lebreton qui se retourna et vit l'or briller sur les lèvres du moine… Eh bien ! mâtin… il faut que toutes y passent ! il faut que j'en claque, ou que tu en claques !… Allons, à ta place !

Dix fois, le Père Pamphile subit ce hideux supplice. Ce fut l'ancien boucher, qui, le premier, y mit un terme. Il se releva, la figure très rouge, grognant :

– En voilà assez !… Mais il m'avalerait tout mon argent, ce salaud de carme-là !

Malgré la colère où il était d'avoir perdu dix beaux louis d'or, il ne put maîtriser son admiration ; et il tapa sur le ventre du moine.

– Tu es un rude saligaud, conclut-il… C'est égal, tu es un bougre tout de même… Nous allons trinquer.

Le Père Pamphile refusa d'un geste doux, salua et sortit.

À un kilomètre de là, sur la route, était un calvaire. Il s'agenouilla, pria avec ferveur. Puis, il continua son chemin, les yeux levés au ciel, des yeux ivres qui semblaient poursuivre, parmi les nuées, une souriante et radieuse image ; et d'une voix raffermie par la foi :

– Je la bâtirai ! dit-il.

À la suite de ses tournées, il rentrait au couvent, où il avait toujours à constater de nouveaux dégâts. Pendant son absence, un toit s'était encore affaissé ; des lézardes fraîches dessinaient, sur les grosses maçonneries, des figures d'arbres bizarres ; les lambourdes des planchers fléchissaient. Et les ronces, et les orties

et les chiendents, à l'étroit dans les cours, gagnaient les ouvertures, bouchaient les portes d'un hérissement de hallier. Le vent qui charrie les semences égarées, fécondait les pierres ; toute une végétation arborescente issait des murs, s'échevelait en touffes folles, élargissant les crevasses qui craquaient sous la poussée impétueuse de la sève. Chassé de pièce en pièce, de bâtiment en bâtiment, par la menace d'un plafond crevé, ou d'une cloison prête à s'ébouler sur lui, le Père Pamphile s'était réfugié au premier étage d'un petit pavillon, auquel il ne pouvait atteindre qu'au moyen d'une échelle, car le rez-de-chaussée qui servait de hangar manquait d'escalier. Il avait transporté là sa couchette en planches, sa table, sa chaise, son crucifix et le portrait de saint Jean de Matha ; c'est là qu'il continuait de manger sa bolée de soupe, une ignoble et puante lavure de créton, dont les chiens n'eussent point voulu. Là aussi, la bise s'engouffrait par les fenêtres sans vitres, la pluie s'égouttait par le toit troué comme un tamis. Mais les murs étaient solides, et cela suffisait. D'ailleurs, le prêtre ne prêtait à ces choses qu'une médiocre attention, absorbé qu'il était de plus en plus par l'idée fixe : son église.

Son église ! Durant ces haltes au couvent, entre deux quêtes, il dépensait une activité extraordinaire et ruineuse, autour de la chapelle, dont l'emplacement, envahi par les hautes herbes, ne se voyait même plus. Avant qu'il songeât à donner le premier coup de pioche dans les fondations, il achetait de la pierre de taille, de la chaux, du ciment ; les cours en étaient pleines, et prenaient des aspects blanchâtres de chantier. Quand les voitures arrivaient, il se précipitait à la tête des chevaux :

– Par ici !… par ici !… Nous allons décharger ici !… Hue ! dia !… Ah ! la belle pierre !… Ah ! la bonne chaux !… Ah ! le fameux ciment !… Hue ! dia !

Et il pesait sur les leviers, remontait les crics, vidait la chaux dans les fosses qu'il avait creusées, remuait des sacs de ciment, criant avec une joie navrante d'enfant : « Ça marche !… Ça marche ! » Et il s'adressait aux charretiers : « Ah ! mes amis !… C'est bien !… Vous aurez contribué à l'édification de la chapelle !… Vous êtes de braves gens ! Dieu vous bénira !… » Naturellement, de même que le bois avait pourri, les pierres gelèrent, la chaux, délayée par la pluie, coula, le ciment durcit dans les sacs. Des quelques matériaux intacts, la plupart disparurent, emportés, la nuit, par des maraudeurs. Ces pertes ne

ralentissaient pas son courage, ces malheurs ne diminuaient pas sa confiance. Il se contentait de dire gaîment : « Nous remplacerons ça ! » C'étaient aussi de longues conférences avec des architectes et des entrepreneurs qui, s'étant rendu compte, à la première minute, de la folie du Père Pamphile, et désireux de l'exploiter, lui proposaient les plans les plus baroques, l'excitaient à des dépenses inutiles, s'acharnaient à le voler à qui mieux mieux. Métrant, cubant, déroulant de grands papiers jaunis où étaient tracées des figures géométriques, ils allaient, entre les blocs de pierre, ou bien à travers les ronces, affairés, poudreux et géniaux. D'un geste large, ils ébauchaient, en l'air, des projets d'architectures babyloniennes, faisaient tourner des cathédrales au bout de leur doigt. Et le Père Pamphile, son livre à la main, donnait des explications historiques.

– Voyons, Messieurs, nous ne créons pas… nous reconstituons… C'est bien différent… Tenez, là, était le maître autel… en pierre sculptée… trente-deux figures !… Et quelles figures !… Un chef-d'œuvre ! Là, le retable… moins ancien et très riche… en porphyre… un don de Louis XIV.

– Du porphyre ! disait l'entrepreneur. Justement, j'en ai un lot qui ferait joliment votre affaire… Et du beau, et du bon marché !

– C'est ça !… Envoyez-le… Je le prends… Là, les stalles capitulaires… des merveilles… en chêne !

Il acceptait tout, retrouvant, lorsqu'il ne mendiait plus, sa candeur inconcevable de bonne dupe.

Et puis il repartait.

Successivement, il parcourut la France, l'Espagne, l'Italie, l'Autriche, l'Asie Mineure. Partout il s'entourait de relations puissantes, se créait des influences politiques et des protections mondaines, qu'il savait exploiter avec la plus surprenante adresse. Un jour, reçu dans le palais d'un cardinal romain, qui le chargeait d'une mission secrète ; un autre jour, roulant sur un paquebot, en compagnie d'une bande de comédiens nomades, avec lesquels il organisait, à bord, des représentations, dont il empochait la recette ; ou bien encore, capturé par des brigands qui le forcèrent à les accompagner au sac d'un couvent de religieuses, et le renvoyèrent, avec sa part de butin gagné ; tantôt reître, tantôt pitre, tantôt espion, tantôt missionnaire, et toujours mendiant, le Père Pamphile, pendant trente-cinq années, incarna le type de l'aventurier romantique, habile à toutes les métamorphoses, prêt à

toutes les besognes, pourvu qu'elles fussent largement payées. À force de souplesse, d'avilissement, de courage et de folie, il écuma, sur les grandes routes de l'Europe, où traîna sa robe, l'invraisemblable somme de cinq cent mille francs.

De ces frottements salissants, de ses successives déchéances, de ces glissades de plus en plus rapides, dans la boue des métiers honteux, le moine ne gardait ni un remords, ni un dégoût, ni l'impression d'une souillure quelconque. Il n'en gardait qu'un souvenir changé en haine féroce, le souvenir d'un capucin, rencontré en Espagne, et qui quêtait comme lui, aux mêmes endroits que lui. À part ce souvenir qui le faisait s'emporter furieusement contre les capucins et aussi contre tous les ordres mendiants, il parlait de ses plus répugnantes aventures, ainsi que d'une chose naturelle, avec une inconscience pénible. Et l'on sentait, à l'entendre, que ce doux homme serait allé jusqu'au crime, comme les prostituées vont à l'amour, sans savoir. En cette impudente vie de vagabond, si bien faite, cependant, pour détruire son rêve, il n'avait rien vu, rien compris, rien éprouvé en deçà et au delà de ce rêve. Un fait s'accomplissait qui dominait tout, un fait supérieur aux conventions humaines : la chapelle. Pour lui, il n'y avait plus ni peuples, ni individus, ni justice, ni devoir, ni rien ; il n'y avait que la chapelle. Le point de départ de sa folie : l'Ordre de la Rédemption à reconstituer, il n'y songeait plus. Les corsaires, les trinitaires, les captifs, saint Jean de Matha, autant d'ombres lointaines qui allaient s'évanouissant. Et la chapelle emplissait la terre, emplissait le ciel. Le ciel était sa voûte, les montagnes ses autels, les forêts ses colonnes, l'Océan ses baptistères, le soleil son ostensoir, et le vent ses orgues. Pendant le temps qu'il rêvait ainsi, sur les routes étrangères, le Réno, abandonné, servait de refuge aux vagabonds sans gîte et aux amoureux, et les chats sauvages, s'y poursuivant de pierre en pierre, s'accouplaient sur les ruines, plus mortes sous la pâleur tragique de la lune.

Maintenant le Père Pamphile avait soixante-quinze ans. Malgré ce grand âge, et bien que son corps, amaigri et noueux, se courbât vers la terre, il demeurait robuste et plein de vie ; la même foi illuminait ses yeux, aux paupières tombantes ; le même enthousiasme poussait ses membres raidis vers les conquêtes chimériques. Il souriait comme un petit enfant. Une année, au Réno, où il travaillait plus qu'un manœuvre, du matin au soir ; l'année d'après, à l'étranger, où il quêtait, jamais il ne prenait un seul instant de repos. Les terrassements, pour les fondations de la

chapelle, avaient été enfin commencés, puis abandonnés, faute d'argent. Des cinq cent mille francs, tout avait passé en plans d'architecte, en mémoires préparatoires d'entrepreneurs, en achats de matériaux et d'outillage, sans cesse perdus ou volés, sans cesse renouvelés. Mais le vieillard ne désespérait pas. Lorsqu'il revenait de ses longues tournées, la poche garnie, il achetait encore ; encore il conférait avec les architectes et les entrepreneurs ; et c'étaient les mêmes stations, les mêmes comédies. On métrait, on cubait, on déroulait les mêmes papiers jaunis, on s'exaltait aux mêmes projets ; le Père Pamphile, son livre à la main, recommençait les mêmes explications :

– Pardon, Messieurs… nous ne créons pas… nous reconstituons… Là était le maître autel…

Il n'avait rien changé à son régime ; on lui apportait sa soupe le matin, et le soir son morceau de pain ; puis, la nuit venue, il montait à la chambre du petit pavillon, devenu un taudis immonde, tapissé d'ordures, planchéié de fumier. Après une prière devant le crucifix, il s'étendait sur sa couchette de bois, et tandis que le vent soulevait sa barbe d'un frémissement glacé, les chats-huants, qui ne s'effrayaient plus, perchés sur les poutres, dans l'angle du toit, le regardaient dormir de leurs grands yeux fixes, et le couvraient de leurs fientes.

L'abbé Jules connaissait le Père Pamphile qui était en rapports fréquents avec l'évêché et, comme tout le monde, il le prenait « pour une vieille canaille », conscient des bassesses qu'il commettait. Avec la facilité, que possèdent tous les optimistes, d'improviser des plans hardis et scélérats sans se donner la peine de les approfondir, l'abbé, ce matin-là, en pensant au Père Pamphile, avait, dans l'espace d'une minute, ébauché vaguement des projets de chantage admirables que son autorité reconnue, la terreur qu'il inspirait ne pouvaient que mener à bien. Aussi était-il parti à la hâte pour le Réno, ses idées encore incertaines et brouillées, mais s'en remettant au hasard, du soin de les débrouiller, le moment venu.

Après avoir longé des constructions basses, tellement en ruine qu'il eût été impossible d'en préciser la nature ; après avoir traversé deux petites cours où se voyaient encore les arcades brisées d'un cloître, où le terrain détrempé par la pluie, gâché par les charrois, n'était qu'une mare de boue à la surface de laquelle nageaient des gravats, des débris de toute sorte ; après avoir passé

sous un porche qu'étayaient des madriers pourrissants, l'abbé déboucha dans une cour immense, fermée par des bâtiments en quadrilatère, inégaux de hauteur, bizarrement déchiquetés sur le ciel, les uns éventrés et pareils à des éboulements de rocs, les autres tapissés de mousses, si couverts de végétations emmêlées et verdissantes, qu'on eût dit plutôt un coin de forêt sauvage. D'abord, il ne vit rien qu'un chaos de pierres de taille, de bois en grume, de poutres à peine équarries, d'outils épars, et au-dessus de ce chaos, l'armature commencée d'un échafaudage, deux grues, qui profilaient sur le fond crayeux de la cour, leurs longs cous de bête décharnée ; toute la détresse immobile et navrante d'un chantier abandonné en plein travail. Puis, il crut entendre un bruit sourd, comme le bruit d'une pioche creusant la terre. Guidé par le bruit, il aperçut à quelques mètres de l'échafaudage, dans un espace libre, de forme hexagonale, et fraîchement terrassé, il aperçut la pioche qui sortait du sol et qui y rentrait, par courts intervalles réguliers, sans qu'il lui fût possible de distinguer les bras qui la mouvaient. Il se dirigea vers cet endroit, se perdant dans le dédale des tas de moellons et des blocs de pierre, franchissant des lacs de chaux, enjambant des troncs d'arbre, et il finit par découvrir, au fond d'une tranchée, le Père Pamphile qui, les pieds dans l'eau, le visage ruisselant et très rouge, s'acharnait à piocher.

– Bonjour, mon Père ! dit l'abbé.

le Père Pamphile leva la tête et reconnaissant l'abbé :

– Ah ! c'est vous, monsieur l'abbé ! fit-il joyeux et surpris… Vous venez visiter mes travaux !… C'est très gentil… vous le voyez, ça marche !

– Et qu'est-ce que vous faites là, mon Père, avec votre pioche ?

– Je creuse, monsieur l'abbé, je creuse les fondations… Mais le temps est bien mauvais !

Le Père Pamphile lâcha la pioche, essuya sa longue barbe, étoilée de boue, et rabattit sur ses jambes la robe qu'il avait nouée autour de ses reins.

– Bien mauvais ! répéta-t-il… Et c'est cette eau qui me gagne !… Donnez-moi donc la main, que je remonte… Ah ! c'est très gentil à vous, d'être venu !… Seulement, je ne puis vous recevoir dans ma chambre… Figurez-vous qu'hier, on m'a volé mon échelle… Et Monseigneur, comment va-t-il ?

Tout en parlant, aidé de l'abbé, il avait quitté son trou et sauté,

d'un mouvement leste, sur la cour. Après les politesses échangées, l'abbé demanda :

– Alors, c'est votre église, ça ?

Le vieillard eut un rengorgement de fierté. Et, désignant l'espace hexagonal, autrefois couvert de ronces, aujourd'hui couvert de terres remuées, et qu'entourait un mince cordeau, tendu sur des piquets, il répondit :

– Tout ça, c'est mon église !… Oui, mon cher monsieur l'abbé, tout ça !… Et qu'est-ce qui aurait dit que je l'eusse rebâtie, hein ?

– Rebâtie !… rebâtie !… fit Jules qui s'imagina que le trinitaire voulait se moquer de lui… Dites donc, voilà quarante ans que vous la bâtissez… et il n'y a rien !

– Rien ?… s'écria le Père Pamphile embrassant, d'un geste grandiose et furibond, toute la cour encombrée de matériaux… Eh bien ! et ça ?… Et tout ça ?… Qu'est-ce que c'est, alors ?… C'est-à-dire que le plus difficile est fait… Maintenant, je n'ai qu'à construire !… Mais si nous allions à l'abri quelque part ?

Jules refusa et s'assit sur un bloc de granit ; sans insister davantage, le moine s'accroupit sur un monceau de cailloux, en face de lui. Et, tous les deux, ils se regardèrent. Le vent soufflait plus fort, accélérait la pluie qui hachait le ciel de raies obliques et fouettantes. De temps en temps, des pierres détachées des murailles, tombaient sur le sol, avec un bruit mou, et des éclats d'ardoise volaient dans l'air.

– Êtes-vous en fonds ? demanda brusquement l'abbé.

– Je suis toujours en fonds ! répondit le Père Pamphile… Justement, il y a huit jours, je suis revenu de Hongrie. Le voyage a été bon… À Gran… ah ! c'est très drôle… figurez-vous que j'étais descendu chez le Primat… un homme très gai, très farceur, et très généreux !… Il me disait : « Mon Père, chantez-moi la *Marseillaise,* et je vous donnerai cent florins ! » Je chantais la *Marseillaise,* comme un perdu, et, à chaque coup, le Primat me donnait cent florins… Je l'ai chantée douze fois !

Et il fredonna :

– *Nous entrerons dans la carrière*…

– Vous savez donc la *Marseillaise* ? interrogea l'abbé qui ne put réprimer un sourire.

– Qu'est-ce que vous voulez ? repartit le bonhomme en hochant

la tête, d'un air résigné… Dans notre métier, il faut savoir un peu de tout !… On a souvent affaire à des gens si originaux !… Ainsi, tenez, l'année prochaine, je retourne en Orient… C'est une autre histoire… Dans ce pays-là, ils se moquent de la *Marseillaise*… Ce qu'ils veulent, c'est qu'on leur dise comment on s'habille… la dernière mode de Paris… Eh bien ! je leur dis, à peu près, comme ça me vient… Et ils sont contents.

L'abbé n'écoutait plus et réfléchissait.

Depuis qu'il se trouvait en face de l'obstacle à vaincre, toute son ardeur, toute sa fièvre d'impatience lui était revenues. Ce n'est plus qu'il mêlât encore à la réussite de son entreprise, l'idée initiale de la bibliothèque ; il n'y associait désormais aucun projet ; il n'avait en vue la satisfaction d'aucune passion nouvelle ; il agissait, maintenant, pour le plaisir. Même, au milieu des impressions qui se succédaient, rapides et contraires, en son cerveau de sensitif, et qui exaspéraient ses nerfs, il n'était pas loin de croire qu'il était un instrument de la justice humaine et de la colère divine contre un homme bravant les lois sociales et outrageant la dignité de l'Église. Ce qui, dans le principe, n'avait été qu'un calcul honteux, un chantage ignoble, se transformait en dilettantisme, et le dilettantisme lui-même s'élargissait jusqu'à la foi, s'ennoblissait jusqu'à la mission. Jules pensa qu'il fallait couper court aux bavardages du moine, en arriver au fait, brutalement, au lieu de se perdre en des finasseries qui avaient chance de ne pas réussir avec un vieux rôdeur de routes, comme était le Père Pamphile. Mieux valait l'étonner, l'étourdir d'un coup de massue, frappé fort et à la bonne place. Il prit un air sévère et dit :

– Je ne suis point ici pour écouter vos balivernes, mon Révérend Père, et je vous prie de m'accorder deux minutes d'attention… J'ai une œuvre, une grande œuvre, pour laquelle il me faut beaucoup d'argent… Je tiens d'abord à rassurer votre conscience… Il ne s'agit point d'aller faire la noce à l'étranger sous prétexte de bâtir une église… non !… Il s'agit d'autre chose, de quelque chose de très beau, de très grand, de très chrétien… Si je vous disais de quoi il s'agit, il est probable que vous ne comprendriez point !… Je vous le répète, il me faut de l'argent… Vous en avez… Donnez-m'en !

– Je ne peux pas ! répondit simplement le Père Pamphile, dont la physionomie avait passé de l'insouciante gaîté du bohème, à la gravité rêveuse de l'apôtre.

L'abbé se leva, poussé par une soudaine colère. Il avait compté sur une stupéfaction, une secousse, un écrasement, sur il ne savait quoi de formidable ! Et voilà que le bonhomme demeurait calme et qu'il avait dit : « Je ne peux pas », d'un ton tranquille, inflexible, où l'on sentait une résolution définitive ! Il se contint et regarda le moine. Quelques cailloux avaient glissé sous ses reins. Il se recala doucement, les jambes plus hautes. Et des gouttes d'eau tremblaient aux poils de sa barbe.

– Vous ne pouvez pas ? grommela l'abbé.

– Non !

– Faites bien attention… Vous ne pouvez pas ?

– Non !… Si vous avez une œuvre aimée de Dieu, faites comme moi… Les routes sont libres.

Jules s'exalta :

– Croyez-vous donc que je sois un vagabond, un détrousseur de bourses, un rat de bordels ?

– Vous êtes ce que vous êtes ; je suis ce que je suis… Pourquoi vous fâchez-vous ?

– Encore une fois, vous ne pouvez pas ?

– Je ne peux pas !

L'abbé brandit son poing dans le vide.

– Eh bien !… je vous interdirai de mendier dans le diocèse… les gendarmes vous mettront la main au collet et vous jetteront en prison…

– Oh ! fit le Père Pamphile, en secouant la tête mélancoliquement… dans le diocèse, je suis brûlé… on ne me donne plus rien… Quant à la prison, de méchantes gens m'ayant arrêté, bien des fois, j'y ai dormi… Et mieux vaut dormir dans une prison que sur les berges humides des chemins.

– Eh bien ! j'écrirai à Rome… je vous ferai chasser d'ici… je vous dénoncerai à votre général, au pape… Je dirai qui vous êtes, toutes vos histoires, toutes vos saletés, tous vos crimes… Je vous dénoncerai, entendez-vous, vieux va-nu-pieds !

– Le général me connaît… le pape me connaît… Et puis, il y a quelqu'un de plus grand qui me connaît mieux encore…

L'index levé, il montra le ciel et ajouta :

– C'est Dieu !… Je n'ai point peur…

– Il faudra que vous rendiez compte de tout l'argent que vous avez gaspillé, que vous avez volé… il faudra, il faudra… il faudra…

L'abbé écumait. Ses yeux agrandis, tordus comme dans une attaque d'épilepsie, découvraient le blanc de leurs globes, striés de veines pourpres. Sur ses lèvres se pressaient, se précipitaient, se crispaient des jurons, des mots inarticulés qui se perdaient dans un sifflement, dans un gargouillement de salive. Enfin, il fut pris d'une quinte de toux qui lui brisa la gorge et lui déchira la poitrine. Plié en deux, la face violette, les veines tendues, à se rompre, sur le col étiré, il semblait vomir la vie dans un épouvantable hoquet.

La crise calmée, le moine lui dit, sans bouger de sa place, d'une voix très douce.

– Pourquoi vous faire mal ainsi ?… Et que me reprochez-vous ?… De ne point vous donner l'argent de mes quêtes, de mes prières, de mes souffrances ? mais je ne peux pas !… Tenez, souvent des pauvres qui étaient nus et qui avaient faim, de lamentables créatures de Dieu, m'ont supplié à genoux… Les yeux pleins de larmes, je les ai repoussés… Je ne peux pas !… Cet argent n'est pas à moi ; il est à Elle, à Elle, la radieuse, la sublime épouse de mon cœur !… Je n'en puis rien distraire… Même pour sauver quelqu'un de la mort, de l'enfer, non, je ne le ferais pas.

La pluie chantait sur les flaques d'eau ; le vent hurlait, tout autour sur les ruines ébranlées, et dans l'air triste et mouillé, l'échafaudage balançait sa grêle silhouette, toute grise. Le trinitaire poursuivit :

– Vous m'avez insulté, tout à l'heure… Hé, mon Dieu ! comme tant de gens l'ont fait qui ne savaient pas… Je vous pardonne… Si j'ai deux sous pour manger, un pan de mur pour m'abriter, une planche pour dormir, un peu de sang chaud dans ces vieilles veines, un peu de muscles robustes sur ces vieux os, je suis content… Croyez-vous donc que je tienne à l'argent ?… Écoutez, mon cher abbé, le jour où mon église sera bâtie, revenez, et ce que vous me demanderez, je vous le donnerai… sur le repos de mon âme, je vous le jure… mais d'ici là, non, non !… Je ne peux pas !

Jules restait abasourdi devant le moine. Et véritablement, il ne comprenait plus. Était-ce un dément sincère ? Se moquait-il de lui ?… Il l'ignorait. Dans tous les cas, il n'avait pas prévu cette

inconcevable folie, ou cette ironie audacieuse ; il en était tout déconcerté. Qu'y avait-il donc derrière ce masque ravagé, qu'il avait vu, par deux fois, se transfigurer, s'immatérialiser presque, sous le rayonnement d'une beauté inconnue et mystérieuse ? Malgré la colère qui grondait encore en lui, le moine l'intimidait ; et il ne savait ce qu'il éprouvait : de la pitié, de l'admiration ou du mépris. Du fond de son être, une voix lui disait : « Agenouille-toi ; c'est un saint. » Une autre voix lui disait : « Mais non, insulte-le… c'est un bandit. » Un obscur instinct l'avertissait que la première voix avait raison. Pourtant ce fut à l'autre qu'il obéit, et, frappant la terre du pied, il s'écria :

– Tout ça, c'est des mots, des mots… vous me prenez donc pour un imbécile ?… Vous savez très bien que votre église, c'est de la blague… et que vous ne la bâtirez jamais !

Mais le Père Pamphile s'était dressé tout droit, une flamme dans ses yeux, si grand, si beau, si terrible, que l'abbé recula, dompté par ce regard dont il ne pouvait soutenir l'extraordinaire et surhumaine clarté. Il crut qu'un archange marchait vers lui, le Dieu farouche des solitudes mortes ; et il allait tomber à genoux, demander grâce, quand le moine, s'approchant de lui, le secoua rudement par les épaules.

– Homme incrédule, dit-il, mauvais prêtre !… Ne blasphème pas… regarde, et entends-moi… Quand je devrais, tout seul, tailler ces blocs et les porter sur ma vieille échine, quand je devrais hisser ces poutres, forger ces fers, soulever, à bout de bras, ces voûtes… quand je devrais, tout seul… oui, tout seul, l'étreindre contre ma poitrine, l'enlever de terre, et la planter droit, là… tu entends bien, pauvre fou… là, là !… je la bâtirai ! Adieu !

Le Père Pamphile fit quelques pas, s'arrêta au bord du trou qu'il était en train de creuser lorsque Jules était venu le surprendre, et, retroussant sa robe, il se laissa glisser au fond.

Pendant quelques minutes, l'abbé demeura, les pieds dans la boue, immobile et songeur : « Ce n'est pas un bandit, se dit-il… C'est quelqu'un de pire… un poète ! » tandis que la pioche reprenait son mouvement rythmique, apparaissait au-dessus du sol et disparaissait, fouillant la terre.

En proie à un malaise vague, il aurait voulu retourner auprès du Père Pamphile, lui parler, s'humilier ; une sorte de bas orgueil, et la timidité qui est au fond de presque toutes les natures

violentes, l'en empêchèrent ; très impressionné, il partit. De nouveau, il s'engagea dans le dédale des matériaux, retraversa les deux cours boueuses, longea les ruines, et tout cela lui parut plein de majesté. Les choses, en harmonie avec l'état de son âme, revêtaient, sous leur tristesse infinie, des aspects de mystère physique et de grandeur morale qui le troublaient étrangement. Une vie qu'il ne connaissait pas, et devant laquelle il se sentait si petit, si laid, si misérablement lâche, si complètement indigne, une vie à laquelle il n'atteindrait jamais, ouvrait par les fentes des murailles, de larges horizons insoupçonnés, des espaces fleuris de fleurs de rêve, de belles fleurs au-dessus desquelles voltigeaient des âmes, des âmes d'enfant, des âmes de vieillard, des âmes de pauvres, de belles fleurs qui berçaient de toutes petites âmes mortes, au fond de leurs calices parfumés… Durant la route, une multitude d'idées confuses, sans lien direct avec ce qu'il avait vu et entendu, au Réno, se heurtèrent dans sa tête. Mais, toutes, elles le ramenaient obstinément au Père Pamphile, et du Père Pamphile au miracle des religions d'amour qui mettent tant de joies dans la souffrance, tant de sagesse dans la folie, tant de grandeur dans l'avilissement ; elles le ramenaient aussi à la douloureuse constatation de sa propre déchéance… Il avait beau chercher, dans sa vie, depuis le jour où la conscience s'était éveillée en lui, il ne retrouvait que des viletés et des hontes, avec de courtes échappées, de fugitives aspirations vers le bien, dont le seul résultat était de rendre ses rechutes plus lourdes et plus irréparables. Aucune foi, aucun amour, aucune passion même ; des instincts furieux de bête, des manies de déformation intellectuelle, et, avec tout cela, la sensation d'un vide intraversable, l'immense dégoût de vivre, l'immense effroi de mourir… Oh ! oui, de mourir !… Car l'éducation chrétienne de son enfance, les accoutumances de son sacerdoce, plus fortes que ses doutes et ses impiétés, lui faisaient considérer le terrible au-delà, comme une éternité de tortures et d'épouvantements…

L'abbé marchait lentement, le dos incliné sous le poids d'un invisible fardeau, le regard baissé vers le sol, où des flaques enfonçaient, en la reflétant, la changeante image des nuées ralenties. Le vent s'était calmé, la pluie n'était plus qu'une bruine légère qui allait se dissipant ; et, dans le ciel, éclairé d'une lumière plus blanche à l'horizon, les nuages déchirés laissaient apercevoir, de-ci, de-là, par d'étroits interstices, quelques morceaux de sombre azur. Peu à peu, la campagne, plus verte, sortait des brumes célestes qui noyaient les contours et les ondulations du

terrain, sous une enveloppe de buée bleuissante ; et, sur le fond des coteaux, d'un violet sourd, réveillé par les taches claires des maisons éparses, les aulnes des prairies, et les peupliers haut ébranchés, montaient, semblables à de menues et tremblantes colonnes de fumée rose. Au sommet de la côte, d'où l'on voit brusquement la ville et ses trois clochers, l'abbé pressa le pas. C'était un samedi, et les cloches tintaient, se répondaient d'un clocher à l'autre, annonçant la venue du jour sacré. Elles avaient leurs voix de fêtes, leurs voix joyeuses, celles qui chantent le repos béni du travailleur, et le bourdon de la cathédrale, dominant de sa grosse voix les autres voix plus grêles, allait porter la bonne nouvelle, jusque dans les lointains de la vallée. À les écouter qui lui arrivaient assourdies par l'espace, et si douces, Jules éprouva une émotion délicieuse, dont il eût été incapable d'expliquer la nature et la cause. Ses nerfs se détendirent, son cœur se fondit dans un attendrissement, et, sans secousse, sans souffrance, les larmes jaillirent de ses yeux. Les cloches tintaient, tintaient, et Jules pleurait, pleurait. Et tandis qu'il pleurait et que tintaient les cloches, près de lui passa une pauvre femme, hâve, décharnée, à la face couleur de pierre. Vêtue de haillons sordides, les pieds nus, elle tirait une voiture, où deux enfants, dans la paille, dormaient, livides et flétris.

– La charité ! monsieur l'abbé, dit-elle.

De son porte-monnaie, l'abbé tira deux louis d'or qu'il mit dans la main de la pauvresse.

– Tenez ! fit-il… Mais ce n'est pas moi qui vous donne… C'est monseigneur l'évêque… Priez pour lui… Priez pour moi… Et soyez heureuse quelques jours…

Les cloches s'étaient tues, lorsqu'il franchit la porte de l'évêché ; mais il en gardait encore la vibration douce dans ses oreilles et dans son cœur. Rentré dans sa chambre, il se prosterna devant une image du Christ, et, se frappant la poitrine, il implora :

– Mon Dieu, ayez pitié de moi… Pardonnez-moi… Secourez-moi !

Les mains jointes, les yeux levés vers l'image, il demeura en prières, jusqu'au soir.

Le carême approchait. Jules ne songeait plus à sa bibliothèque, ni au Père Pamphile, ni à la mort, ni à la vertu. Les émotions ressenties à son retour du Réno, s'étaient vite envolées, et, plus

fantaisiste, plus tyrannique que jamais, il avait repris la direction des affaires du diocèse. On revit son ombre noire et tourmentée rôder sur la terrasse, aux heures du crépuscule ; les prêtres qui, peu à peu, en l'absence du chien de garde, s'étaient remis à danser, la soutane en l'air, heureux d'une liberté qu'ils croyaient éternelle, recommencèrent à trembler, à s'observer, à se fuir ; autour des petits clochers de village, la terreur de nouveau régna. Quant à l'évêque, il était « dans les transes » ; non point à cause de la rentrée bruyante de son secrétaire, qui le débarrassait plutôt d'un trop lourd fardeau, mais l'échéance arrivait, l'échéance fatale du mandement. Or, il n'avait rien à dire, ne voulait rien dire, ne pouvait rien dire. Cependant, il fallait s'exécuter coûte que coûte. Où trouver des phrases assez insignifiantes, des mots assez effacés pour que les pages qu'il allait écrire, équivalussent à des pages blanches et que tout le monde fût content. C'était bien difficile, aujourd'hui que les journaux avaient la manie de tout éplucher et de donner aux mots les plus simples, aux phrases les plus ternes, des sens terribles, des interprétations hardies qu'ils n'avaient point.

– Voilà, se disait-il, après de longues et pénibles réflexions… voilà ce que je puis faire… Je vais recommander aux fidèles de se bien conduire… de… de… de… d'aller à la messe, à confesse, d'observer strictement le jeûne, d'être en un mot de bons catholiques, afin que Dieu écarte d'eux le péché, la grêle, l'incendie, la maladie… Ensuite, je montrerai que, par la foi… non, je ne montrerai rien… il ne faut rien montrer… Et je terminerai soit par la paraphrase d'un évangile quelconque… soit par une invocation à Celui de qui nous viennent toutes choses, qui nous accorde le pain, le vin, *et caetera… et caetera…* et la force de supporter les douleurs de la vie… Cela ne me paraît pas exagéré… Je ne parlerai ni de Sa Sainteté, parce qu'on me reprocherait d'être ultramontain, ni de l'Empereur, car on m'accuserait d'être libéral…

Parti de cette idée, il avait déjà, d'une écriture sans cesse raturée, noirci plus de cinquante feuilles de papier. À mesure qu'il les relisait, chaque mot lui faisait dresser l'oreille, et il déchirait l'un après l'autre les feuillets commencés. Et le pauvre prélat suait, soufflait, soupirait, se désolait.

Justement, un matin, l'abbé Jules, très dispos et de bonne humeur, demanda à l'évêque :

– Pensez-vous à votre mandement, Monseigneur ?… Voici le

carême.

– J'y pense, certainement, j'y pense, répondit le vieillard, avec une mine effrayée… Ah ! quelle terrible chose !

– Pourquoi terrible ? interrogea l'abbé.

– Mais, mon cher enfant, terrible à cause des responsabilités, des ménagements… Dans la situation que j'occupe… une situation de paix, de concorde, de réconciliation… il faut tant de prudence… ne froisser personne… Tout cela est d'une délicatesse !…

L'abbé sembla prendre un vif intérêt aux embarras de son évêque.

– Sans doute, fit-il, c'est très délicat… Voulez-vous que nous en causions un peu ?…

– Je ne demande pas mieux, balbutia l'évêque qui ne put dissimuler une grande inquiétude… Mais vous êtes… vous êtes bien ardent, mon cher abbé… Les jeunes gens ne voient pas les choses comme les vieillards… Ils vont, ils vont… et puis… tandis que… voilà…

Il balançait la tête, d'un air grave ; son front se plissait ; ses lèvres, collées l'une contre l'autre, laissaient échapper des petits claquements brefs et clairs. L'abbé répondit d'une voie onctueuse, en s'inclinant respectueusement :

– Aussi, Monseigneur, ne me permettrai-je pas de vous donner un conseil… Je tiens seulement à vous répéter ce qui se dit de vous, dans le monde catholique…

L'évêque eut un soubresaut. Ses yeux étaient devenus tout ronds, effarés.

– On dit quelque chose de moi dans le monde catholique ?… Et que dit-on ?

– D'abord, il n'y a qu'une voix pour approuver la façon dont vous administrez le diocèse… On fait de votre piété, de votre charité, de votre justice, les plus grands éloges… seulement on se plaint que, dans certaines occasions graves, vous ne vous affirmiez pas assez… On trouve, par exemple, vos mandements un peu gris… un peu fuyants… Ce n'est pas enfin ce qu'on attend de Votre Grandeur…

L'évêque s'agitait nerveusement, sur son fauteuil.

– Ce qu'on attend de Ma Grandeur ?… Ce qu'on attend !… Je

ne puis cependant mettre tout à feu et à sang, voyons… Ce n'est pas dans mon rôle… Je ne suis pas un spadassin !

– Mais, Monseigneur, on ne vous demande rien de pareil, reprit l'abbé, qui fit un geste de douce protestation ; on voudrait une plus grande fermeté, une autorité plus hautaine dans vos actes publics, plus de caractère, plus de flamme… C'est bien différent.

S'exaltant peu à peu et se prenant lui-même comme un comédien, au propre piège de sa mystification, il continua sur un ton enthousiaste, auquel l'émotion d'une chose véritablement ressentie donnait des accents de sincérité :

– On voudrait qu'en face de la philosophie athée qui monte, déborde, s'installe dans les chaires officielles, ouvertement protégée, payée par le gouvernement, en face des attaques furieuses, multipliées contre l'Église sainte, on voudrait qu'une voix s'élevât, vengeresse et consolatrice, tout ensemble… le cri de révolte et d'espérance d'un grand chrétien… Les temps sont mauvais, Monseigneur… De toutes parts, la société craque, la religion s'effondre, tout se désagrège et pourrit… En haut, sur le trône, l'orgie étalée effrontément, l'orgie légale… En bas, la bête affamée qui hurle, impatiente de sang… Partout, la déroute, l'affolement, le vertige du sauve-qui-peut !… Des générations abominables se préparent qui, si l'on n'y met bon ordre, iront déclouer, sur les calvaires, le corps du Christ, et transformeront en banques, ou bien en lieux de débauche, nos églises découronnées du symbole rédempteur… Vous avez charge d'âmes… Et les âmes ont besoin d'être soutenues dans la foi, encouragées dans la lutte, rassurées dans le danger… Il n'est pas bon qu'on se désintéresse de leur destinée morale… Et c'est une désertion, dont Dieu vous demandera compte, que de parler de paix et de concorde, quand la guerre est déclarée, que l'ennemi est sur nous et qu'il nous harcèle !… Voilà ce qu'on dit dans le monde catholique !… On dit encore…

– Mais, sapristi ! je ne vois pas ça du tout ! interrompit l'évêque qui avait écouté, bouche béante d'étonnement, la violente sortie de l'abbé… Ces gens-là sont fous !… De tout temps, il y a eu des braves gens et des mauvaises gens… Il en sera toujours ainsi… Que puis-je faire à cela ?… Ce n'est pas moi qui ai créé le monde… Voyons, dites-moi, ai-je créé le monde ?…

Jules poursuivit d'une voix plus âpre et mordante.

– Je ne juge pas, Monseigneur, je répète… On dit encore que

cela peut être agréable de vivre dans un palais, d'y être bien nourri, bien vêtu, bien au chaud, de cultiver des fleurs, de rimer des vers badins, de recevoir des hommages et de bénir des passants ; on dit que c'est facile d'écarter avec soin toutes les responsabilités qui menacent le repos, troublent les digestions et les sommeils, de fermer les yeux pour ne rien voir de ce qui chagrine, de se boucher les oreilles pour ne rien entendre de ce qui supplie… Mais on dit aussi que cela n'est ni beau, ni honnête, ni chrétien, que cela ressemble fort à la trahison d'un chef qui, le jour de la bataille, abandonnerait ses soldats, et les laisserait mourir, sans leur porter secours… On dit encore que pour agir ainsi, il faut avoir des raisons secrètes… On dit encore…

– On dit !… on dit… on dit des bêtises !… s'écria l'évêque qui, très pâle, le visage égaré, se leva de son siège, et, tournant le dos à l'abbé, marcha dans le cabinet, avec agitation…

Mais, bientôt, il craignit de s'être montré trop vif. Il ne voulut pas rester sur ce mot et sur cet audacieux geste, susceptibles de déchaîner, chez l'abbé, une de ces terribles colères, comme il en avait tant essuyé… Et calmé, tout d'un coup, il revint près de lui…

– Voyons, mon cher enfant, réfléchissez, vous me parlez de l'Empereur… qu'est-ce que l'Empereur a de commun avec un mandement de carême ?

– Tout le mal dont nous souffrons vient de lui ; toute l'impiété, toute la pourriture dont nous mourons viennent de lui… Sous ses apparences hypocrites d'ami de l'Église, sous l'insultante protection, dont il fait semblant de nous couvrir, il est le grand agent de destruction, le…

– Ta, ta, ta, ta !… Qu'en savez-vous ?

– Je le sais ! fit l'abbé d'un ton net, tranchant, qui n'admettait pas de réplique.

Alors, le prélat, découragé, se laissa tomber dans son fauteuil. Tout l'effort dont il était capable, il l'avait donné, sa résistance faiblissait. Il sentait qu'il ne lui était pas possible d'aller au delà. Les paroles de Jules le troublaient aussi dans sa conscience ; il comprenait la justice de ces reproches, dont il n'était pas en état de discerner l'exagération sous la sonorité des phrases prud'hommesques et déclamatoires. Pourtant, il ne se rendit point, tenta de lutter encore.

– Mon cher enfant ! gémit-il… voyez donc dans quelle fausse situation l'on me mettrait !… L'Empereur !… mais c'est lui qui m'a

nommé !… Et puis… et puis… j'illumine au 15 août !

– Oh ! Monseigneur ! Monseigneur ! soupira Jules, tristement… Les grands saints, les grands martyrs, ceux-là mêmes que vous honorez, ceux dont vous relisez, chaque jour, la sublime histoire, ne parlaient pas comme vous faites… C'est sur les marches souillées des trônes qu'ils allaient porter la parole de vérité… C'est au milieu des foules hostiles qu'ils confessaient leur foi !… C'est à la face des tyrans qu'ils poussaient le cri d'anathème !

L'évêque pensa : « C'étaient des insurgés que vos saints », mais il n'osa point exprimer cette irrespectueuse opinion, et il regarda l'abbé, de coin, qui se taisait. Celui-ci, debout, la tête haute, les yeux noyés d'extase, la bouche encore frémissante d'imprécations, ressemblait à un prophète. Et véritablement, à cette minute précise, oubliant la comédie qu'il était venu jouer à l'évêque, c'était un prophète. Tout un monde mystique et visionnaire remuait en lui. Comme Isaïe, il se fût fait scier en deux, le sourire aux lèvres ; il eût marché au martyre avec ivresse. Il se retira lentement, laissant un grand trouble dans l'âme du prélat.

Sans se lasser jamais, Jules revint à la charge. Il avait conservé son masque inspiré, mais ce n'était plus qu'un masque couvrant le ricanement du mystificateur. Chaque jour, il apportait de nouveaux arguments, lançait de nouvelles menaces, et l'évêque, obsédé, tyrannisé, mis à la torture par cet impitoyable bourreau, cédait peu à peu sur tous les points, pourvu qu'il ne fût pas question de l'Empereur dans le mandement. Il ne voulait point qu'on touchât à l'Empereur, il ne le voulait point. Ses dernières forces se concentraient sur ce but unique ; sans cesse il répétait :

– Cela !… non !… jamais !… Il m'a nommé !… Et puis, il y a des ordonnances inflexibles !… Je veux rester dans la loi !

Le pauvre homme ne mangeait plus, ne dormait plus, vivait dans une affreuse et constante angoisse. Le moindre bruit, tant sa susceptibilité était exaspérée, lui causait des sursauts pénibles. Éveillé, il était la proie des cauchemars. Même en disant sa messe, en récitant son bréviaire, son imagination lui représentait des scènes atroces de martyre, des cirques rouges, des bûchers… Pas une minute, il ne pouvait chasser ces suppliciantes images, goûter un peu de calme repos. Il eût souhaité être malade, mourir. Comme il avait abandonné le reste, il finit par abandonner l'Empereur.

– Eh bien, soit !… Mais, je vous en prie, ne prononçons pas son

nom, n'écrivons pas : l'*Empereur*, ni l'*Empire*, ni rien de semblable… Mettons le potentat… non !… le tyran !… non, non !… Mettons *on*… *On*, cela dit tout, et cela ménage tout, aussi ! Cela peut s'appliquer à n'importe qui !… Et, cependant, personne ne s'y méprendra !… mon Dieu !… mon Dieu !… que va-t-il nous arriver ?… Et le préfet !… Et le ministre !… Et le Conseil d'État !… quel scandale !… nous nous ferons interdire, monsieur l'abbé… nous nous ferons condamner à des peines honteuses.

Jules gravement répondait :

– Jésus a été crucifié, Monseigneur… s'est-il plaint ?

Enfin, le mandement, un beau dimanche, éclata, comme une bombe, dans les paroisses. Quelques curés, mieux avisés que les autres, se refusèrent à en donner lecture.

Ce fut de la stupéfaction, de la consternation, de l'indignation… On crut que l'évêque était devenu fou. Il y avait en cet étrange document de littérature ecclésiastique, rédigé, tout entier, de la main de Jules, par phrases brèves, rapides, sifflantes, un accent de pamphlétaire si âpre, des attaques si directes contre les pouvoirs publics et, par-dessus tout cela, une telle revendication haineuse des droits de l'Église, un si ardent appel à la guerre religieuse, que les plus intolérants, parmi les diocésains, sentant la cause impopulaire et peu soucieux de la défendre, se mirent à crier comme les autres, et à demander justice. L'effervescence fut telle que, le soir même, des groupes d'ouvriers, de gamins et de petits bourgeois, brandissant des drapeaux tricolores, et chantant la chanson de la reine Hortense, vinrent hurler autour de l'évêché, dont ils brisèrent les vitres, à coups de pierres. De province, l'affaire eut vite gagné Paris ; de Paris, la France. En quelques jours, le mandement de l'abbé Jules avait pris les proportions d'un gros événement européen. Il mettait toutes les chancelleries en branle, tendait tous les regards vers Rome, mystérieuse et muette, déchaînait la presse. Et le pauvre évêque, si ennemi du bruit, occupait l'attention universelle.

Dès la première minute de l'extraordinaire nouvelle – car les formalités légales de dépôt n'avaient pas été remplies – le préfet était parti pour Paris. Le ministre des cultes avait mandé l'évêque. Entre la France et le Saint-Siège, c'était un échange fiévreux de correspondances, d'explications, de rapports, une allée et venue continuelle de courriers de cabinet. Et le Conseil d'État, solennellement, délibérait. Dans les cafés, dans les cercles, dans les salons, chacun commentait la grave question du jour. On

surprenait, le soir, des bouts de conversations, entre les promeneurs, sur les boulevards.

– C’est peut-être la guerre !

– Il paraît que c’est un enragé, cet évêque-là !…

– Et Rome ?… que dit Rome ?

Des feuilles sérieuses et bien renseignées établirent l’affiliation de l’évêque à des sociétés occultes, expliquèrent le fonctionnement du carbonarisme catholique, dont il était un des plus dangereux chefs, et qui menaçait la liberté des consciences et la paix du monde. Autour de son nom, de ses actes, se bâtirent les plus absurdes légendes ; on fouilla dans sa vie privée, avec acharnement ; on rappela son procès, à grand renfort de commentaires insultants ; et les journaux satiriques illustrés livrèrent à l’horreur des foules sa caricature, coiffée de la sombre cagoule de Torquemada. Aucune voix ne s’éleva en sa faveur. Il fut désavoué hautement, durement, par la presse cléricale. Et, tandis que le vieux bonhomme, étourdi, affolé, tout seul, là-bas, dans une chambre d’hôtel, sentait son âme ployer, s’écraser sous le poids d’une souffrance infinie et d’une irréparable honte, Jules, exultant, triomphait. Il savourait, avec une complète joie, le résultat inespéré et prodigieux de sa mystification, et fier de tout le bruit qu’il avait déchaîné, il agitait en l’air les feuillets du mandement, comme autrefois, gamin, la bouteille d’huile de foie de morue de sa sœur Athalie ; et il dansait, et il criait :

– Non !… C’est une bonne farce !… Ha ! Ha ! Ha ! C’est une bonne farce !… Et tra la la !… Et tra la la ! Mon Dieu ! que je m’amuse !

Après un mois d’absence, un soir, enfin, l’évêque, furtivement, rentra chez lui. Blâmé par le ministère, blâmé par Rome, il n’avait tenu de conserver son poste qu’à l’ingénuité de sa défense, et aux accents touchants de son repentir ; il avait même dû écrire une lettre, rendue publique, où il regrettait ses erreurs, s’humiliait, demandait pardon… Quand il eut congédié le grand vicaire et le personnel de l’évêché, venus pour saluer son retour, il dit à Jules, simplement, d’une voix très douce :

– Il faudra, monsieur l’abbé, que nous soyons plus sages, à l’avenir… beaucoup plus sages !… Je l’ai promis.

Mais quand il vit le vieillard si courbé, si amaigri, si méconnaissable, qui ne lui adressait aucun reproche, et dont les yeux semblaient porter vers lui la douceur triste d’une prière,

l'abbé éprouva, au cœur, un serrement violent. Et, tout d'un coup, il se jeta à ses pieds, sanglotant :

– Pardon !… C'est moi !… Monseigneur… moi !…

– Allons, allons ! mon cher enfant, consola l'évêque, sur la joue pâle duquel roulaient deux grosses larmes. Allons, c'est fini, maintenant… Ne pleurez pas !… C'est passé !…

Six mois s'écoulèrent. Il n'était plus question du mandement. L'évêché avait retrouvé son calme et Jules semblait s'amender. L'opinion lui revenait, de jour en jour, plus favorable. Il avait obtenu un véritable succès en « prêchant le mois de Marie » avec un très grand charme de parole, une poésie d'amour mystique voilé de tendresses humaines, qui lui avaient conquis le cœur des femmes. Une transformation physique s'opérait en lui. Il se soignait davantage, perdait ses habitudes de prêtre bohème, portait des soutanes presque élégantes, et des boucles d'argent à ses souliers plus fins. On commençait de le recevoir dans quelques châteaux d'alentour, avec plaisir. Sous son apparence, rude encore, et sous ses gestes toujours cassants, il étonnait par la variété, par l'intérêt délicat et nouveau de ses conversations, coupées parfois d'une hardiesse de mot ou de pensée, qui n'était pas pour déplaire même aux plus dévotes. Dans le hasard des lectures nombreuses, il avait appris énormément de choses, et des plus différentes ; et si ces connaissances, rapidement acquises, n'étaient point classées en son esprit, avec méthode, il savait s'en servir adroitement, et les mettre, sans pédantisme, au ton d'une causerie familière. Sa laideur elle-même disparaissait, la maladresse de son long corps anguleux et dégingandé ne choquait plus autant ; ce qui le rendait autrefois ridicule, lui constituait maintenant une sorte d'originalité, plutôt agréable, et bien faite pour le distinguer de la lourde, de la massive banalité paysanne de ses confrères… Et, plus tard, au milieu d'une épidémie de petite vérole qui décima un des faubourgs de la ville, il s'était montré brave et dévoué. Prodiguant son temps, les consolations de son ministère aux malades pauvres, ensevelissant les morts, il avait donné, à la population consternée et prise de panique, l'exemple d'un beau courage. Ses rapports avec l'évêque étaient aussi devenus excellents, bien que, çà et là, troublés de petits nuages, vite dissipés.

Depuis sa triste aventure, l'évêque avait beaucoup vieilli ; sa santé se faisait plus délicate, ses facultés baissaient. Quoiqu'il ne

parlât jamais de cette affreuse histoire, on sentait qu'il en souffrait toujours, que la blessure en demeurait non guérie et saignante. Jules s'ingéniait à lui faire oublier ces mauvais souvenirs, en flattant les douces manies du vieillard. Il avait même étudié la culture des géraniums et des pélargoniums, afin d'en pouvoir causer avec lui. Tous les deux, ils disputaient sur les poètes latins. L'évêque soutenait Virgile ; Jules défendait Lucrèce.

– Mais c'est un athée, votre Lucrèce ! s'écriait l'évêque.

– Et votre Virgile qui croyait aux divinités carnavalesques de l'Olympe ?… À cet imbécile de Jupiter ? à Junon ?

– Enfin, il croyait à quelque chose !… Que voulez-vous ? de son temps, il n'y avait pas d'autres Dieux… Et puis il n'y croyait pas tant que ça !… Il avait deviné le christianisme…

– Mais Lucrèce a tout vu, tout senti, tout exprimé de ce qui est la nature, de ce qui est l'âme humaine. Et combien magnifiquement !… Aujourd'hui encore, il nous domine… Tout découle de lui, systèmes et poésies. Et plus nous allons, plus son œuvre lumineuse grandit et bouleverse !… Sans lui, nous en serions encore à adorer Minerve et son casque, et cette brute de Vulcain !… Et puis Virgile, ses beaux vers, ses beaux rythmes, il les a volés à Lucrèce.

– Ne dites pas cela, mon cher enfant, protestait le prélat… Virgile est la source, croyez-moi, la source unique. C'est à lui qu'il nous faudra revenir, toujours, toujours…

– A-t-il seulement poussé ce cri de souffrance : *Pacata posse omnia mente tueri !*… Oh ! pouvoir contempler toutes choses, d'une âme pacifiée !… Sans Lucrèce, Monseigneur, nous n'aurions ni Pascal, ni Victor Hugo !

– Victor Hugo ! mon cher enfant !… C'est un monstre !

À la suite de ces causeries, l'évêque se sentait très heureux… Et il disait à Jules :

– Mon cher abbé, je n'ai que vous… Aimez-moi toujours comme ça !

– Oui, oui ! Monseigneur… Je vous ai causé tant de chagrins.

– Mais non ! mais non !… C'est moi qui suis ainsi… c'est mon caractère !… Enfin, je n'ai que vous.

Il s'en fallait que l'abbé fût toujours aussi calme qu'il paraissait l'être, et bien que son désir du mal n'eût pas alors de but

déterminé, ses mauvais instincts le harcelaient sans cesse, le poussaient à de vagues rechutes, et, il était obligé de se livrer, contre eux, à de rudes combats. Pourtant quelque chose le soutenait qui lui avait fait défaut jusqu'ici : un intérêt, une ambition. Que de temps gaspillé à de criminelles et inutiles fantaisies, que de forces perdues dans de stériles caprices, où il s'étonnait que n'eût point sombré tout son avenir. Maintenant, il entrevoyait une vie nouvelle qui pouvait être brillante et féconde. Au lieu de traîner éternellement des soutanes graisseuses dans les petits métiers de la basse cléricature, il lui était permis encore d'élever ses rêves plus haut. Il se savait éloquent, et d'une éloquence qui plaisait, car elle allait plus à la sensibilité qu'au raisonnement ; il savait aussi que, malgré sa disgrâce physique qu'on oubliait devant le charme réel et très vif de ses agréments intellectuels, il ne lui était pas interdit d'espérer des succès dans le monde et d'intéresser les femmes à son ambition. De tout cela, il avait eu la perception très nette, le jour où ses prédications lui avaient valu des sympathies non équivoques, et changé brusquement son méprisable état de paria en une condition enviée de prêtre à la mode. Mais sa nature l'effrayait ; il sentait gronder et bouillonner, au fond d'elle, des laves terribles, et il en redoutait l'explosion fatale et prochaine. Il subissait tellement l'attraction du mal que, souvent, à la minute où il raisonnait, avec le plus de clairvoyance, sur la folie des inconséquences de son passé, il avait envie de s'y abandonner. Une force invincible l'entraînait, qui lui donnait le vertige de l'abîme. Et il comprenait qu'un jour, il s'y laisserait glisser d'un coup, comme ça, pour rien…

Depuis qu'il était en contacts plus fréquents avec les femmes, son esprit redevenait l'esclave de la chair. Il échappa, d'abord, aux tentations par le travail obstiné, par un âpre surmenage du cerveau. Mais le travail bientôt ne suffit plus. L'immobilité pesante le condamnait à la défaite. L'amour ne se présentait à lui que sous la forme d'une débauche compliquée et pénible. Des images impures, impossibles à chasser, dansaient devant ses yeux, l'arrachaient au livre, à la pensée, pour le plonger dans une suite de rêves obscènes où il trouvait d'involontaires assouvissements, et d'où il sortait, hébété, le cœur plein de dégoût. La prière, non plus, ne le calma point ; agenouillé aux pieds du crucifix, il voyait, peu à peu, comme en un tableau célèbre, le corps du Christ osciller sur ses clous sanglants, quitter la croix, se pencher, tomber dans le vide, et à la place du Dieu disparu, la Femme triomphante et toute nue, la prostituée éternelle qui offrait sa bouche, son sexe,

tendait tout son corps aux baisers infâmes. Alors, pour étouffer le monstre, il reprit ses courses furieuses à travers la campagne ; il tenta de dompter, à force de fatigues physiques, la révolte charnelle de ses sens déchaînés.

Toutes ces luttes intérieures, tous ces drames d'une âme en détresse, Jules, avec une volonté qui ne manquait pas d'héroïsme, les comprima silencieusement au fond de son être moral, et personne, autour de lui, n'en ressentit le contre-coup. C'est même au plus fort de ses affres, c'est au plus douloureux de ses tentations, que, par une ironie pitoyable qui donne à la vertu la nostalgie du vice, au vice la nostalgie de la vertu, il éprouva une intense et presque enivrante joie à chanter en ses sermons l'hymne des voluptés impossédées, l'ineffable douceur de l'amour mystique, de l'amour introublé d'un rêve de la terre pour un rêve du ciel.

Tous les ans, on célébrait la fête de l'évêque par des exercices pieux, des réjouissances littéraires, et un supplément de chocolat, au repas du matin, dans les petit et grand séminaires. Après la messe solennellement chantée en musique, les élèves venaient complimenter Monseigneur, ceux-ci en vers latins, ceux-là en vers français, quelques-uns – les plus forts – en vers grecs, et se livraient ensuite à une joute académique, où ils élucidaient un point obscur de l'histoire religieuse, ou bien fixaient un dogme attaqué par les philosophes. Et la musique jouait des marches, dans l'intervalle des discours. À cette occasion, le prélat donnait un dîner auquel étaient conviés les principales autorités ecclésiastiques, le meilleur élève de chaque classe, et quelques amis laïques. Comme d'habitude, Jules fut chargé d'organiser la fête, laquelle, d'ailleurs, ne variait jamais.

Ce jour-là, il était nerveux, plus agité que de coutume. Il avait eu, le matin, à propos de la décoration du maître-autel, une dispute avec le grand vicaire qui l'avait irrité. Cela l'amena à observer que, depuis la réserve de sa conduite et ses succès du mois de Marie, le grand vicaire semblait le prendre de plus haut avec lui, et ne dissimulait plus son hostilité. Cependant, les choses allèrent à merveille. L'évêque subit consciencieusement l'averse des louanges polyglottes, et y répondit de son mieux. Au dîner, l'abbé remarqua que le grand vicaire avait, à plusieurs reprises, en le regardant de ses yeux obliques, ricané avec son voisin, un gros curé dont le nez trop court disparaissait dans la bouffissure des joues : « Sans doute il se moque de moi, cette canaille-là », se dit-

il. Ce ricanement l’exaspérait. Du reste, tout, autour de lui, l’exaspérait. Il éprouvait un insurmontable dégoût à se trouver en ce milieu qui ne lui avait jamais paru aussi répugnant. Ces lourdes et vulgaires faces de prêtres, aperçues, entre la rangée des candélabres et des corbeilles de fleurs, les contentements hideux de ces ventres, ces profils maigres des séminaristes déjà verdis de fiel, balançant sur de longs cous d’oiseau, des airs candides que démentaient des mâchoires de carnassier et des yeux fuyants de bêtes de proie, ce que cela dégageait pour Jules de gaîté grossière, de cynique insouciance, d’égoïsme féroce, d’appétits vils, d’ignorance abjecte et de basse intellectualité ; ces deux curés, près de lui, qui se contaient à voix basse, en retenant leurs rires baveux de sauces, de puantes histoires scatologiques, tout ce qu’il voyait, tout ce qu’il entendait le mettait hors de lui ; et il avait des envies furieuses de se lever, de lancer sa soutane à la tête de tous ces gens.

L’usage voulait qu’au dessert, le grand vicaire, parlant au nom des diocésains, adressât une petite allocution à l’évêque. Il était sentimental et prétentieux, ne ménageait pas l’éloge et savait pleurer aux endroits convenables. Le moment venu, il quitta sa chaise, se tamponna les lèvres avec son mouchoir, toussa trois fois, ainsi qu’il faut faire, et les convives attentifs tournèrent vers lui leurs regards luisants. Il commença dans un silence auguste :

« Monseigneur,

« Dans ce jour béni entre tous, où les enfants de la sainte Église catholique, apostolique et romaine, ces enfants que vous guidez, avec une si paternelle sollicitude, avec un dévouement si admirable, dans les voies sacrées de la religion, dont Bossuet a pu dire… »

Mais il fut soudainement interrompu. L’abbé s’était dressé, debout, le corps penché au-dessus de la table, et tendant son poing vers le grand vicaire :

– Taisez-vous ! cria-t-il… Pourquoi parlez-vous ?… De quel droit ?… Au nom de qui ?

Le grand vicaire resta pétrifié dans la pose qu’il avait prise, et dans le geste commencé. L’évêque, très pâle, s’affaissa sur son siège. Un des assistants, s’étant violemment retourné, fit choir une bouteille de vin qui se brisa sur le parquet. Et tous tordaient leurs mentons grimaçants vers l’abbé qui, d’une voix vibrante, répéta :

– Taisez-vous !… que parlez-vous de religion… d’Église ?…

Vous n'êtes rien… rien… rien !… Vous êtes le mensonge, la convoitise, la haine… Taisez-vous… Vous mentez !

Au milieu d'un silence profond, que ne troublait pas un souffle, de ce silence de mort qui succède aux cataclysmes, l'abbé continua :

– Vous mentez tous !… Depuis une heure, je vous regarde… Et, à le voir porté par vous, je rougis de l'habit que je porte, moi… moi qui suis un prêtre infâme, qui ai volé, et qui vaux mieux que vous, pourtant !… Je vous connais, allez, prêtres indignes, réfractaires au devoir social, déserteurs de la patrie, qui n'êtes ici que parce que vous vous sentiez trop bêtes, ou trop lâches, pour être des hommes, pour accepter les sacrifices de la vie des petits !… Et, c'est vous à qui les âmes sont confiées, qui devez les pétrir, les façonner, vous dont les mains sont encore mal essuyées de l'ordure de vos étables… Des âmes, des âmes de femme, des âmes d'enfant, à vous qui n'avez jamais conduit que des cochons !… Et c'est vous qui représentez le christianisme, avec vos mufles de bêtes à l'engrais, vous qui ne pouvez rien comprendre à son œuvre sublime de rédemption humaine, ni à sa grande mission d'amour… Cela fait rire et cela fait pleurer aussi !… Une âme naît, et c'est dix francs… une âme meurt, et c'est dix francs encore… Et le Christ n'est mort que pour vous permettre, n'est-ce pas, de creuser la fente d'une tirelire dans le mystère de son tabernacle et de changer le ciboire en sébile de mendiant… Mais, quand je vous entends parler de la Vierge, il me semble que j'assiste au viol d'une jeune fille par un bouc…

De sourdes rumeurs s'enflant peu à peu, devenues bientôt des cris de colère, des protestations furieuses, des vociférations indignées, couvrirent sa voix. Beaucoup étaient debout, la face congestionnée, qui brandissaient, en l'air, des serviettes, des couteaux, et gesticulaient tumultueusement. Par delà la clameur grandissante, on entendait des bruits clairs d'argenterie, de vaisselle remuée ; le parquet craquait ; et sur les murs ébranlés, les faïences résonnaient, secouées au bout de leurs attaches. Jules se débattait, écumait, hurlait dans le vacarme, en projetant, l'un après l'autre, d'un mouvement alternatif, ses deux poings crispés :

– Allez-vous-en !… Retournez au purin… au crottin… Je vous chasse !… Je vous chasse !…

Alors, l'évêque, plus pâle qu'un cadavre, fit signe qu'il voulait parler, et le silence se rétablit instantanément. Ses lèvres tremblaient, exsangues ; il claquait des dents… Et d'une voix si

faible qu'à peine on l'entendit, d'une voix entrecoupée d'efforts douloureux, comme celle d'un agonisant, il dit :

– Monsieur l'abbé… C'est moi… c'est moi qui vous chasse !… vous avez…

– Vous ?… cria Jules, dans les yeux duquel passa la lueur d'une folie sanglante… vous ?…

Il faisait le geste de rudoyer un personnage imaginaire.

– Vous ?… vous n'avez pas le droit, vous !… vous avez volé le testament !… Une mitre à vous ?… Ce qu'il vous faut, le savez-vous ?… Quatre pieds de chaîne et un boulet !

L'évêque poussa un cri, ouvrit la bouche et, battant l'air de ses mains glacées, il retomba sur son siège, la tête roulante, les bras inertes, évanoui.

Le lendemain, à pointe d'aube, Jules sortit. Il avait préparé ses malles, et comptait partir, le soir même. Mais où ? Il n'en savait rien. Dans le malheur, c'est vers la maison paternelle que vont les premiers regards de celui qui cherche à être consolé. Jules n'aimait point son pays ; aucun doux souvenir ne l'y attachait, aucune joie de jeunesse. L'idée de retourner à Viantais lui était insupportable ; il faudrait y donner des explications, subir des reproches, ne voir que des visages tristes ou courroucés, n'entendre que des soupirs et des lamentations. Cela ne le tentait point. Il eût désiré se cacher quelque part, très loin, dans un endroit où personne ne l'aurait connu. Paris aussi l'attirait, par son mystère, par toutes les espérances vagues de crime ou de relèvement qu'il souffle aux obscurs déclassés. Il n'avait point d'argent. Et d'ailleurs qu'y ferait-il ? Enfin, il verrait, il réfléchirait… En attendant d'avoir pris une résolution, il ne voulait pas rester à l'évêché, dans la crainte d'y rencontrer Monseigneur, ou quelque autre témoin de sa stupide aventure. Et il allait préoccupé, mal à l'aise, incertain, chassant, devant lui, des cailloux, du bout de ses souliers.

Comme il se trouvait sur la route du Réno, la pensée lui vint de passer cette journée avec le Père Pamphile. De sa visite ancienne, il lui était resté un grand remords, une grande impression, et, bien des fois, il s'était promis de revoir ce dément sublime, et de se réconcilier avec lui. Même une folie lui traversa la cervelle. Pourquoi ne vivrait-il pas au Réno, ne s'arrangerait-il pas avec le vieux trinitaire ?… Il creuserait des trous, remuerait des arbres,

quêterait… Non, c’était absurde !… Se défroquer ?… quelle misère ?… La tare en demeurait ineffaçable sur les épaules de l’homme, habitué à porter la soutane. Du mépris, de la suspicion, voilà ce qui l’attendrait partout !… Alors, il chercha. Un poste sacrifié dans une mission lointaine ?… Voudrait-on de lui, seulement !… Le couvent ?… On ne l’y recevrait point !… Il chercha encore, ne trouva rien, se sentit perdu. Et il eut peur. Inquiet, comme une bête que les chiens poursuivent, il marchait le dos courbé, l’oreille aux écoutes, la mort dans l’âme.

Le matin, vêtu d’azur limpide, souriait dans les arbres réveillés ; et des vapeurs parfumées montaient de la terre, toute frissonnante sous les baisers du jeune soleil.

À quelques pas de l’avenue, Jules rencontra une vieille femme, celle qu’il avait vue déjà, portant au moine sa bolée de soupe. Comme autrefois, il lui demanda :

– Le Père Pamphile est-il au couvent ?

– V’là quasiment pus d’quinze jours, à nuit, que je l’ons vu, mossieu l’curé, répondit la vieille… Un jour, y était cor, et pis l’lend’main, y n’y était pus…

– Ah !

– Y sera, ben sûr, reparti en queuque pays… il est si enragé !

Ce départ causa à Jules une véritable déception. Il hésita pour savoir s’il devait poursuivre son chemin, ou revenir en arrière…

– Bah ! se dit-il, passer ma journée là, ou bien ailleurs !

Et il s’engagea dans les ronciers de l’avenue.

Longtemps, il erra à travers les ruines. L’hiver qui venait de s’écouler avait été rude au pauvre Réno ; les dégels et les tempêtes y avaient accumulé de nouveaux et nombreux dégâts. L’abbé revit ce qu’il avait vu jadis, tout cela un peu plus affaissé, tout cela un peu plus tombé, tout cela un peu plus désolé, et la vue de ces édifices découronnés, de ces murailles penchées et branlantes, de ces choses dévastées, mortes, éparses dans le chaos des successifs écroulements et des continuelles chutes, lui fut d’une tristesse amère et poignante. Il retrouvait, en tout cela qui était à jamais détruit, l’image de son propre cœur, le symbole de sa propre vie. Il revit le trou qu’avait creusé le Père Pamphile, et qu’un glissement du terrain comblait presque aujourd’hui ; un autre, plus loin, s’ouvrait de la longueur d’un homme, étroit et profond comme une fosse de cimetière. Et il pensa qu’il ferait bon

s'allonger là, se recouvrir de nuit et dormir. La pioche était piquée dans le sol, au bord du trou, la pioche, illusoire et grossier instrument des rêves du moine. Jules la souleva, la pesa, la regarda avec attendrissement. Le fer en était ébréché, le manche tordu, et pourtant elle lui parut plus resplendissante que l'épée des conquérants, cette misérable pioche qui, jamais, n'avait fouillé que des nuées… Et longtemps encore, il marcha, au milieu de cette désolation infinie, en proie à des rêves funèbres qui achevèrent de navrer son âme. Tout lui parlait de la mort. Il la voyait s'accroupir derrière chaque bloc de pierres, s'embusquer derrière chaque crevasse, plonger dans l'ombre des fenêtres, béantes ainsi que des abîmes ; et sur les vieux murs, encore debout, les lichens et les mousses dessinaient sa forme d'effrayant squelette. Pour échapper à l'obsession, il évoquait la barbe du trinitaire, ses yeux si terriblement beaux, quand il s'écriait : « Je la bâtirai ! », si doucement naïfs, quand il contait l'histoire de la *Marseillaise.*

– La *Marseillaise* ! se disait Jules, avec pitié… Pauvre vieux bonhomme !

Il regrettait qu'il ne fût point là, en cette si mélancolique journée. Assis à côté de lui, il eût partagé son pain noir, écouté ses enthousiasmes, et cela lui eût fait du bien !… Mais le vieillard rôdait sur quelque route lointaine, sans doute, à la poursuite de sa chimère.

Comme il se sentait la tête lourde, l'estomac brisé, que ses membres las réclamaient un peu de repos, il s'assit sur une poutre abattue, non loin du pavillon qu'habitait le Père Pamphile, et il continua de rêver. En face de lui, était un tas de gravats éboulés récemment, car les fragments de brique qui les parsemaient, montraient, à leur cassure, un rouge plus vif et brillant. Des solives écrasées, des planches rompues, dardaient entre les moellons, les briques et les pierres, de longues pointes échardées. Jules ne prêta d'abord à ces débris d'autre attention que celle, très attristée, d'ailleurs, qu'il accordait à tous les débris de ce genre dont les cours du couvent étaient pleines ; et, malgré ses désirs de mort, jugeant l'endroit dangereux, il allait chercher un refuge loin des bâtiments. Mais bientôt, il remarqua, dépassant les gravats d'une vingtaine de centimètres, un sabot. Et ce sabot se dressait en l'air, immobile au bout d'une chose ronde, noire, gonflée, luisante d'exsudations verdâtres. Autour du sabot voletaient des mouches, des myriades de mouches, dont le ronflement sonore emplit les

oreilles de l'abbé d'un bruit d'orgues, monotone et prolongé. En même temps, une puanteur lui arriva aux narines, la puanteur âcre et fade qui s'exhale des chairs corrompues, et des bêtes crevées.

– Mais, c'est le Père Pamphile ! s'écria-t-il.

Et, se relevant d'un bond, il appela comme si quelqu'un pouvait l'entendre en cette solitude morne.

– Au secours !… Au secours !… Par ici !… Au secours !

Puis il se tut, très découragé. Du reste, aucune voix ne répondit au cri de détresse, et le silence se fit.

La première surprise de l'horreur passée, l'abbé réfléchit que le secours qu'il demandait était bien inutile. Le malheur datait de quinze jours, au moins, du jour où l'on n'avait pas revu le vieux moine, qu'on croyait reparti et qui était mort, tué par ces ruines aimées.

Tout frissonnant, il s'approcha de l'amoncellement des pierres, les yeux fascinés par le sabot, au-dessus duquel les mouches bourdonnaient, et dont la rigidité lui glaçait le cœur d'une intraduisible épouvante. C'était bien le Père Pamphile !… Dans l'interstice des gravats, Jules avait aperçu des pans de robe blanche, maculés de sang noir.

– Allons ! pensa-t-il, c'est Dieu qui m'a conduit ici !… Un autre l'eût sans doute découvert… Des gens de justice, des gens d'église, ravisseurs de cadavres, seraient venus le prendre…

Et, parlant tout haut, il dit :

– Sois tranquille, pauvre vieille carcasse, aucun ne t'arrachera à la paix de ces lieux que tu chérissais… Tu dormiras dans ton rêve, doux rêveur ; tu dormiras dans cette chapelle que tu voulais si impossiblement magnifique, et dont tu auras pu faire, au moins, ta sépulture… Et personne ne saura plus rien de toi, jamais, jamais, charogne sublime !

Résolument, il retroussa ses manches, se pencha au-dessus des décombres, et il commença de les déblayer. Les mouches, autour de lui, tourbillonnaient ; l'odeur de pourriture montait à chaque minute, plus suffocante. Mais l'abbé ne voyait pas les mouches aux piqûres mortelles ; il ne sentait plus l'infecte odeur. Pas un instant, il n'interrompit la funèbre besogne. Il arrachait parfois des lambeaux de peau écharnée qui s'agglutinaient aux éclats de bois, se poissaient aux morceaux de briques ; parfois, il retirait des

bouts de draps sanguinolents, des poignées de barbe et des tronçons de muscles filamenteux et décomposés. Enfin ce qui avait été le Père Pamphile apparut ; restes horribles, où ne se reconnaissaient même plus la place des membres ni la forme du squelette, amas de chairs, d'os, d'étoffes broyés pêle-mêle, boue gluante de sanie jaune et de sang noirâtre, boue mouvante que des millions de vers gonflaient d'une monstrueuse vie. De la face écrasée, entre un quartier du crâne et la bosse d'une pommette, il ne demeurait d'intact que la ronde cavité de l'œil, dont la prunelle liquéfiée coulait en purulentes larmes.

Alors, Jules s'arrêta, indécis, la sueur au front.

Cent mètres le séparaient du trou, près de l'église, du trou qu'il avait choisi pour inhumer le Père Pamphile. Il ne pouvait transporter dans ses bras ces restes mous et désagrégés ; son courage n'allait pas jusqu'à serrer contre sa poitrine ces immondes débris d'un homme. Il chercha une brouette, un panier, quelque chose qui l'aidât à véhiculer le cadavre vers la fosse ; n'en trouvant pas, il dénoua sa ceinture, l'enroula autour du corps, comme les bandelettes, une momie. Ainsi maintenu, il se mit à le traîner doucement, évitant avec précaution les heurts trop durs, et les brusques ressauts sur les inégalités du terrain. Les mouches le poursuivaient de leur vol assourdissant, et le sabot, au haut de la jambe raidie, vibrait.

La cérémonie ne fut pas longue, Jules descendit le cadavre dans la fosse qu'il combla de terre jusqu'au niveau du sol. Quand ce fut fini :

– Je te devais bien cela, dit-il, doux conquérant d'étoiles, naïf tisseur de fumées… Dors et rêve… maintenant le rêve est sans fin… aucun ne t'en réveillera… Tu es heureux.

Il prit la pioche, qu'il orna d'une couronne de ronces, et l'enfonçant par le manche, au milieu de la tombe, il la planta debout, comme une croix.

Puis il se laissa glisser à terre, presque défaillant.

Mais une révolte soudaine le fit bientôt se relever, la bouche crispée, le regard mauvais. Et tandis que son regard allait du carré de terre, au fond duquel gisait le Père Pamphile, à l'emplacement de l'église parsemé de ronces, et couvert de poussière, il songea :

– Ainsi, c'est donc ça, l'idéal ?… L'amour… le sacrifice… la souffrance… Dieu… tout ce vers quoi nous tendons les bras, tout ce vers quoi s'élancent nos âmes, c'est ça !… Un peu de poussière… de la boue… et des ronces ! Et c'est avec ça qu'on nous abrutit, dès la petite enfance, qu'on nous arrache à la vie de vérité qui est la haine et la lutte sans merci, qu'on nous fait la proie du rêve féroce et de l'insatiable amour !… Ce misérable moine, il a eu le rêve, il a eu l'amour !… Et l'amour et le rêve, après l'avoir dégradé, avili, sali de toutes les hontes, le tuent ignoblement… Le voilà maintenant !… Une charogne puante, dans un tas de boue !… Sur quelle déformation de la nature reposent donc les religions et les sociétés, ces mensonges ?… De quelle fiction sont donc sortis le juge et le prêtre, ces deux monstruosités morales, le juge qui veut imposer à la nature, on ne sait quelle

irréelle justice, démentie par la fatalité des instincts, le prêtre, on ne sait quelle pitié baroque, devant la loi éternelle du Meurtre… La nature, ce n'est pas de rêver… c'est de vivre… Et la vie ce n'est pas d'aimer… c'est de prendre… L'idéal… L'idéal… Ils avaient raison ces gros porcs que j'insultais hier… Et moi, j'avais tort.

L'abbé haussa les épaules.

– L'idéal ! reprit-il tout haut !… attends, attends !… Je vais t'en donner de l'idéal !

Il reboutonna ses manches, secoua sa soutane, et sifflant l'air d'une chanson obscène de sa jeunesse, il partit, sans donner un dernier regard au petit coin de terre, où il venait pieusement d'ensevelir le Père Pamphile.

Jules ne voulut point rentrer dans la ville avant la fin du jour. Il s'imaginait que tout le monde connaissait le scandale de la veille, le commentait ; et il lui déplaisait s'offrir aux curiosités cancanières qui ne manqueraient point d'accompagner son passage dans les rues. Attendant impatiemment la tombée de la nuit, il rôda dans les chemins d'alentour, descendit jusqu'à la rivière, et, tout vague, un peu hébété, il resta longtemps sous un saule, à regarder tourner la roue d'un moulin à tan. La faim, les incertitudes, l'angoisse d'un avenir très sombre, avaient ramené son esprit vers des spéculations moins philosophiques, et plus terre à terre. D'abord, il remit au lendemain le départ qu'il avait, avec trop de précipitation, fixé au soir même. Quoi qu'il pût advenir de lui plus tard, il ne pouvait quitter l'évêché, sans prendre congé de l'évêque, sans manifester un regret, un repentir… Mais où irait-il ? En admettant que sa faute pût s'oublier quelque jour, il prévoyait de longs mois, des années peut-être, à passer, en état de pénitence, éloigné de toute fonction. De plus, il était bien décidé à refuser un exil possible dans la vicairie d'un petit village. Et ce mot de vicairie, lui rappelant le grand vicaire, il sentit la haine lui mordre le cœur.

– C'est à cette canaille-là que je dois tout ce qui m'arrive ! se dit-il… Il m'a agacé… et alors, je me suis encore emballé !… canaille !… canaille !…

En ce moment, il n'en voulait plus à la société, à la religion, à l'idéal, ni à personne ; il n'en voulait qu'au grand vicaire, cause de son malheur. Et il rêva de vengeances terribles, raffinées.

Les impressions les plus différentes naissaient, se succédaient, allaient d'un pôle de sa sensibilité à l'autre, se heurtant. Il pensait

à ses sermons du mois de Marie, à l'accueil flatteur qu'il recevait dans le monde ; il se rappelait la foule charmée, domptée par sa parole… puis une question se dressait, grosse de perplexités : « Non… pas à Viantais !… Mais où ?… Nulle part, je n'ai d'amis ! » À se savoir si seul, son cœur s'enflait, trop plein de tristesses… Et il revenait au grand vicaire ; il l'injuriait : « Canaille ! ah ! la sale canaille ! »… Brusquement avec un soupir : « Ce pauvre bougre d'évêque !… eh bien ! il va être heureux, avec une sale canaille comme ça. » Presque content : « Est-ce curieux que je ne puisse rien dire, ni rien faire, sans qu'une catastrophe ne s'ensuive… C'est vrai pourtant… je souffle dans un chalumeau, et c'est les trompettes de Jéricho qui résonnent !… Je n'ai qu'à cracher dans cette rivière, et je suis sûr qu'elle va déborder ! »

De l'endroit où il était placé, par une échappée entre les peupliers de la vallée, il aperçut un coin de la ville, des maisons grimpant les unes sur les autres, un fouillis d'ombres bleues et de taches claires, barré de fumées rousses, enveloppé de la brume légère du soir qui commençait. Il chercha des yeux le palais épiscopal, la terrasse où il ne rôderait plus, aux heures du crépuscule. Un énorme bouquet d'aulnes les masquait. Mais la tour de la cathédrale dominait la ville, plantait dans le ciel, couleur de pâle violette, sa masse carrée et toute sombre. Cette vision du pays qu'il allait quitter, chassé comme un mauvais serviteur, l'attendrit et le révolta, tout ensemble. Moitié pleurant, moitié bougonnant, il abandonna son saule.

– Viantais !… Viantais ?… pensait-il… J'y crèverai d'ennui !… c'est impossible !… Mais où ?…

Tandis qu'il remontait vers la ville, le jour décrut, la nuit tomba.

Évitant les rues trop larges, trop éclairées, il s'engagea par les venelles tortueuses d'un sale faubourg : des murs noirs, faisant coude brusquement, des chaussées étroites coupées dans leur longueur par un ruisseau charriant des ordures, où, de place en place, stagnait le reflet d'un réverbère. À mesure qu'il avançait, Jules était de plus en plus angoissé, incertain s'il devait poursuivre sa route, ou bien s'enfuir. Il songeait. « Revoir l'évêque ?… ça va être encore des embêtements ! » Des ouvriers rentraient avec des bruits lourds de sabots ; des femmes le frôlaient de leurs jupes ; peu à peu, les murs se trouaient de lumières. Et, tout à coup, à sa gauche, au-dessus d'une porte mi-ouverte, une lanterne, portant, sur ses verres dépolis, un énorme **8**, s'alluma ; et dans l'ombre de

la porte, il vit une femme, grosse, dépeignée, en camisole blanche. Il ralentit sa marche et se dit : « Si j'entrais ?… si je passais la nuit là ?… si, demain, en plein jour, devant tous, je ressortais de ce bouge ignoble ?… si je creusais, d'un coup, cet abîme entre ma vie d'hier et ma vie de demain ?… si… » Un « psst » parti de la porte lui cingla les reins comme d'un coup de fouet. Il tressaillit, et, courbant le dos, il passa.

– Monseigneur a fait demander monsieur l'abbé toute la journée, dit le portier, d'un air digne, lorsque Jules pénétra dans la cour de l'évêché… Monseigneur attend monsieur l'abbé dans son cabinet… je suis chargé de dire à monsieur l'abbé…

– C'est bien, interrompit Jules, d'un ton bref.

Il gagna sa chambre, se trempa la figure dans l'eau, changea de soutane, et se présenta chez l'évêque. Celui-ci, en effet, l'attendait.

– J'ai craint que vous ne fussiez parti, dit-il.

Et désignant un siège :

– Asseyez-vous, monsieur l'abbé.

Le vieux prélat n'était ni solennel, ni colère ; il semblait plutôt embarrassé. Après s'être retourné plusieurs fois sur son siège, il prononça d'une voix douce.

– Monsieur l'abbé… je ne veux pas de scandale dans mon diocèse… je n'en veux pas… et l'on m'a promis qu'il n'y en aurait pas… on me l'a promis formellement… De votre côté…

Il croisa ses bras, sur les accoudoirs du fauteuil, branla la tête.

– De votre côté, reprit-il, vous comprendrez que vous ne devez point, que vous ne pouvez point rester ici, après l'événement…

– Monseigneur ! balbutia Jules, profondément remué… ç'a été un moment de folie… de… de… de…

Il cherchait ses mots et ne les trouvait point. Devant ce pauvre vieux bonhomme si faible, si incapable de se défendre, si lâchement et tant de fois martyrisé par lui, Jules éprouvait une indéfinissable sensation de stupeur, de remords aigu, et d'accablante pitié. L'évêque lui faisait l'effet d'un tout petit oiseau, d'un tout petit roitelet qui serait venu, confiant, se poser sur son épaule, et qu'il aurait pris dans ses mains, et qu'il aurait, lentement, étouffé… L'évêque poursuivit avec efforts :

– Nous avons une cure vacante… la cure de Randonnai… C'est une bonne cure… J'ai pensé à vous la réserver, car je ne veux pas

de scandale. Il y aura, peut-être, des difficultés, mais je m'arrangerai… Retournez chez votre mère… je lui ai écrit que vous aviez besoin de repos… Elle vous attend… Faites une pieuse retraite… et priez, priez beaucoup, monsieur l'abbé… priez énormément.

Jules défaillait sous l'émotion. Il aurait voulu exprimer ce qu'il ressentait d'infiniment doux et d'infiniment cruel aussi. Il ne le pouvait pas. Quelque chose d'inconnu encore paralysait son cerveau, son cœur, sa langue, et, devenu stupide, il continuait de bégayer :

– Monseigneur !… Ç'a été un moment de folie… de de… de… folie !

– Moi aussi, je prierai pour vous, monsieur l'abbé, fit l'évêque, dont la voix s'altéra.

Et se levant :

– Adieu !… Remontez dans votre chambre… J'ai donné l'ordre qu'on vous y serve à dîner.

Le soir, dans son lit, Jules, qui ne pouvait s'endormir, songeait, en pensant au Père Pamphile et à l'évêque :

– Sont-ce des saints ?… Sont-ce des imbéciles ?… Comment se peut-il qu'il y ait des âmes comme ça ?… Cela m'épouvante…

Deux mois après, Jules était nommé curé de Randonnai.

Il arriva, un samedi matin, très maussade, juste à temps pour enterrer le notaire du pays. L'enterrement fut magnifique et de première classe. Cela dérida un peu le nouveau curé qui, en balançant l'aspergeoir autour du catafalque, se dit : « Je débute bien… Pourvu que cela continue ! » L'église lui parut misérable, triste et sombre, avec sa voûte basse, écrasée, et ses massifs piliers qui supportaient des arcs d'un dessin vulgaire. « Une vraie caverne ! pensa-t-il. Le bon Dieu doit joliment s'embêter là dedans. » Puis, il examina les prêtres, venus des paroisses voisines, pour assister à la cérémonie, lesquels l'examinaient aussi, d'un coup d'œil furtif, sournoisement glissé, derrière le psautier. Et il pensa, en réprimant une grimace, et en couvrant d'encens et de prières le défunt : « Et c'est avec ça qu'il faudra que je vive !… Ça va être gai !… Où donc ai-je vu toutes ces vilaines faces ? » Il en remarqua un, aux cheveux luisants de pommade, dont la figure grassouillette et très rose lui semblait particulièrement connue :

« Parbleu ! se rappela-t-il… Je crois bien… C’est le lapin du séminaire ! »

Au cimetière, tandis qu’il chantonnait des versets latins, il aperçut, près de la fosse, une botte de paille. S’interrompant tout à coup :

– Qu’est-ce cela ? demanda-t-il, derrière lui, à un gros chantre, à face bourgeonnée d’ivrogne, et qui puait le vin.

Et le chantre, d’une voix grasse :

– C’est de la paille, monsieur le curé.

– Je le vois bien que c’est de la paille… Et pourquoi cette paille ?

– C’est censément par égard pour les parents… On la met sur le cercueil, et ça fait que ça empêche le bruit de la terre, qui tombe dessus…

– Enlevez cette paille ! commanda le curé… Je ne veux pas de cette paille ici…

– Mais toutes les familles en veulent, monsieur le curé… c’est l’habitude.

– On en changera… Enlevez cette paille, je vous dis… Et vous, je vous engage à ne vous saouler, dorénavant, qu’après les offices.

Et il reprit les versets latins, sans faire attention aux chuchotements, aux murmures qui s’éparpillèrent dans la foule.

Le lendemain, à la première messe, montant en chaire, il s’expliqua ainsi, devant ses paroissiens :

« Mes frères,

« En arrivant, hier, parmi vous, j’ai constaté, avec tristesse, que vous aviez des habitudes déplorables, auxquelles je vous prie, et je vous ordonne, au besoin, de renoncer, car je vous avertis que je ne les tolérerai pas. Que signifie cette paille, étalée sur les cercueils ? La mort est un mystère auguste que je veux qu’on respecte, par-dessus tous les autres… Est-ce donc la respecter, que de lui donner une honteuse litière, comme à vos bestiaux ? On me dit que c’est par égard pour les vivants et pour leur épargner le bruit que font les pelletées de terre, jetées sur les planches nues des cercueils !… Lâches cœurs qui ne savez pas même pleurer et qui repoussez la souffrance que Dieu vous donne… Eh bien ! moi, je veux qu’on ait de l’égard pour les morts. Je veux qu’un étranger qui assisterait, par hasard, à des obsèques, dans ma paroisse, ne puisse pas se

dire, en voyant apporter de la paille, sur les fosses : « Quel est donc le cochon qu'on va griller là ? »

Puis, se signant d'un geste large et bredouillant : « Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il ! », il commença de réciter le prône et paraphrasa l'évangile du jour.

Longtemps dans le pays de Randonnai, on parla de ce début oratoire du nouveau curé, qui fit une profonde impression sur les âmes.

Le presbytère était situé à l'extrémité du bourg. Protégé contre l'espionnage des habitations voisines par une épaisse charmille, et quelques hauts sapins, il n'avait devant lui que l'espace libre des champs vallonnés. Il plut à Jules à cause de son isolement et de son silence. La maison était propre, gaie, nouvellement recrépie à blanc, avec des volets verts, et un petit perron à double escalier, que décorait la fantaisie luxuriante des glycines emmêlées. Le perron descendait au jardin très vaste, bien percé d'allées sablées qui, toutes, aboutissaient autour d'une sorte de rond-point, occupé, en son milieu, par une statue de la Vierge, à l'abri sous un laurier sauce. Un courtil, planté de pommiers, attenait au jardin. Rien ne manquait pour rendre le séjour agréable, ni les communs bien aménagés, ni la basse-cour, parfaitement disposée pour l'élève des volailles et des lapins. Jules n'avait pas, non plus, à subir de côte-à-côte, souvent gênant, avec son vicaire ; celui-ci habitait un petit pavillon, à l'entrée des communs, et, très discret, ne se montrait qu'aux heures des repas.

Pourtant, ses visites terminées, il s'ennuya. Partout où il s'était présenté, il avait reçu un très froid accueil qu'il attribua à la fâcheuse aventure de l'évêché, sans réfléchir que son premier sermon suffisait à justifier l'attitude gourmée de ses paroissiens. Il ne s'en émut pas, d'ailleurs : « Eux chez eux ; moi chez moi, j'aime mieux ça ! » Et ce fut tout.

Loin de trouver un apaisement en cette calme retraite où nul bruit n'arrivait, ses nerfs se tendirent plus encore, au point qu'à la maladie morale vint s'ajouter une réelle souffrance physique. Il ne dormait plus ; une exaspération de tous ses membres le jetait hors du lit, et il passait ses nuits à marcher dans sa chambre, le cœur gonflé d'il ne savait quelle noire tristesse. Cela inquiéta vivement sa mère.

Mme Dervelle était venue à Randonnai pour y installer son fils. Elle avait mis à l'arrangement du presbytère toute son adresse de

maîtresse de maison économe et délicate, soigneuse des plus menus détails, toute sa piété de mère tendre. Elle-même avait choisi la cuisinière, ni trop vieille, ni trop jeune, le jardinier pouvant servir à toutes besognes ; elle avait réglé les dépenses journalières, donné aux gens et aux choses la direction d'une ménagère accomplie. Un soir, après le dîner, la table desservie, Mme Dervelle tricotait ; Jules, le front soucieux, rêvait. Depuis que le vicaire était parti, tous deux n'avaient pas échangé une parole.

– Eh bien ! mon enfant ?

– Quoi ?

– À quoi penses-tu ?

– À rien !

– Seras-tu plus sage, plus tranquille, maintenant ?

– Oui, maman.

Et Jules se leva, marcha dans la salle, fébrile, nerveux, déplaçant les chaises.

– Tu dis oui, soupira Mme Dervelle, d'un ton qui ne me rassure guère, mon pauvre Jules… Et puis, je te vois toujours agité, préoccupé… On ne peut te dire un mot, sans qu'aussitôt, brrrout !… tu ne partes, tu ne partes !… Souffres-tu ?

– Non !

– Alors qu'est-ce que tu as ?

– Je n'ai rien !…

Et tout d'un coup, s'arrêtant de marcher, il s'écria :

– C'est vrai aussi ! qu'est-ce que tu veux que je fasse dans ce pays perdu, au milieu de tous ces imbéciles ? Est-ce que c'est une position pour moi ?… Non, là, franchement, est-ce une position ?

Mme Dervelle laissa tomber son tricot sur ses genoux, découragée.

– Comment ! tu as une cure excellente… ton presbytère est charmant… Tu peux y vivre le plus heureux des hommes… mais, qu'est-ce qu'il te faut, grand Dieu ?

Jules recommença de marcher, frappant du pied.

– Ce qu'il me faut ?… Le sais-je ?… Autre chose, voilà tout !… Je sens qu'il y a en moi des choses… des choses… des choses refoulées et qui m'étouffent, et qui ne peuvent sortir dans

l'absurde existence de curé de village, à laquelle je suis éternellement condamné… Enfin, j'ai un cerveau, j'ai un cœur !… j'ai des pensées, des aspirations qui ne demandent qu'à prendre des ailes, et à s'envoler, loin, loin… Me battre, chanter, conquérir des peuples enfants à la foi chrétienne… je ne sais pas… mais curé de village !…

Il poussa un long soupir, suivi aussitôt d'un grognement de colère.

– Curé de village, ou paître des oies, le long des routes, c'est tout un !… Te souviens-tu du gros abbé Gibory !

– Qui était si drôle ? interrompit ma grand'mère, croyant ramener un peu de gaîté dans les yeux de son fils… Ah ! si je m'en souviens !… Il nous a tant fait rire autrefois.

– Tant fait rire ! reprit Jules qui s'irrita davantage… c'est bien ça… Un gros porc qui ne racontait jamais que des histoires de caca !… C'est ton idéal, hein ! de voir les prêtres se barbouiller de leur ordure ?… Eh bien ! sois tranquille, dans quelques années, je serai comme l'abbé Gibory… moi aussi, je dirai, en imitant le bruit des coliques débondées : « Fiâ… Fiâ… Fiâ sur les abricots ! »

– Allons ! allons, supplia sa mère… calme-toi, méchant enfant… Aie seulement un peu de patience, un peu de courage, et tu seras tout ce que tu voudras… L'évêque le dit bien… mais c'est ta tête qui te perd…

– L'évêque ?… Beuh !… qu'en sait-il, l'évêque ?… et pourquoi m'a-t-il envoyé ici, l'évêque ?… D'abord, c'est de ta faute, si je suis prêtre !

La pauvre femme tressauta sur sa chaise et fit un geste de protestation étonnée.

– De ma faute ?… gémit-elle… Ah ! Seigneur Jésus !… que dis-tu là ?… Mais rappelle-toi… rappelle-toi.

– Oui, c'est de ta faute… de ta faute…

Il s'emporta :

– Et ça me dégoûte à la fin d'être prêtre ; j'en ai assez de porter cette ridicule robe… de faire des simagrées plus ridicules encore que ma robe, de vivre comme un esclave et comme un castrat…

Sa voix était devenue sourde, voilée… les mots s'arrachaient de sa gorge, avec des efforts violents…

– Je voudrais… je voudrais être Pierre l'Ermite… Jules II…

Robespierre… Bossuet… Napoléon… Lamartine… Je voudrais me marier !

Ma pauvre grand'mère poussa un cri ; et, sans force contre les larmes qu'elle contenait depuis le début de cette scène, elle sanglota :

– Mon Dieu !… mon Dieu !… mais tu es donc le diable !

– Bien ! fit Jules durement… voilà que tu pleures ?… Je m'en vais… Bonsoir.

Et il sortit en claquant la porte.

Après le départ de sa mère, le presbytère lui sembla bien vide. Il s'était accoutumé à la voir près de lui, si douce, si prévenante, si active, rôdant sans cesse dans la maison où elle mettait un peu de la vie sereine, de la clarté apaisante de son âme. Il y avait des moments où cela lui faisait du bien de poser ses yeux sur ce bonnet blanc, blanc comme sont blanches les ailes d'un ange gardien, et sur ce petit châle noir, attendrissant et modeste, sous lequel se cachaient tant de courage simple et tant de bonté. Et maintenant, depuis qu'elle n'était plus là, toujours la même immobilité glacée des choses, toujours le même jardin, toujours le même horizon, toujours le même vicaire aux cheveux blondasses, au visage tavelé, souriant et muet. Quand il se retrouva en tête à tête avec son vicaire dont le mutisme l'agaçait, et dont il sentait que la conversation l'eût agacé plus encore, le poids de sa solitude lui fut si lourd, qu'il comprit qu'il ne pourrait point le supporter. Pourtant, il s'y enferma davantage, résolu à ne voir personne, à borner ses relations, avec ses confrères, aux obligations strictes de son sacerdoce. Il ne les reçut pas à sa table, refusa leurs invitations, ce qui désespérait le vicaire habitué aux agapes joyeuses, où il ne disait jamais un mot, et où il prenait un plaisir énorme et silencieux. Quant aux conférences, il négligea de s'y montrer et trouva des excuses dédaigneuses, pour qu'elles n'eussent pas lieu chez lui. Une fois que le curé doyen lui reprochait cette abstention, Jules répondit :

– Je paie ma cotisation, et je vous laisse ma part du dîner. Que désirez-vous encore ?… Je n'ai point le goût ni l'estomac de ces petites *pocharderies* canoniques… Quand j'ai des saletés à faire, je les fais tout seul et je me cache.

Au fond, l'important était qu'il payât la cotisation. Il fut convenu, à l'un de ces dîners, qu'on le laisserait tranquille.

– Il est si aimable !

– C’est un ours mal léché.

– Un ours !… dites un bâton *mère de Dieu.*

Cette plaisanterie obtint un succès si colossal qu’on n’appela plus Jules, dans les presbytères, que le curé *mère de Dieu.*

Tel il avait été à l’évêché, tel il fut dans sa paroisse qu’il ne tarda pas à désorganiser de fond en comble. Pour vaincre l’ennui, il s’amusa à révoquer les chantres, le bedeau, le suisse, le sacriste. Jusques aux enfants de chœur, il renouvela tout le personnel de l’église, bouleversa le conseil de fabrique, par un accaparement abusif de l’autorité, et se mit en lutte ouverte, acharnée, contre le maire et le conseil municipal. Bientôt, en haine du curé, l’esprit d’irréligion souffla sur ce petit coin de terre, autrefois si tranquille et si soumis ; et l’on vit ce qui ne s’était jamais vu encore : un enterrement civil. Le dimanche, aux heures des offices, l’église resta presque vide de fidèles, à l’exception de quelques dévotes obstinées qui ne comptaient pas, faisant pour ainsi dire partie du mobilier ecclésiastique. Et les choses en vinrent à une telle intensité d’excitation que le maire et le curé, s’étant rencontrés, une matinée, derrière le cimetière, dans un chemin, se prirent de querelle et se battirent comme des portefaix. Dans une dénonciation anonyme adressée à l’évêque, on lisait ceci : « … Enfin, Monseigneur, depuis l’arrivée du curé Dervelle, le nombre des cabarets qui n’était que de dix-huit sur une population de mille cinquante-trois âmes, s’est accru dans une proportion scandaleuse. Il est actuellement de quarante-six. C’est la ruine morale de la paroisse. »

Ces distractions ne suffisaient pas à remplir les journées de Jules. Tout en continuant d’exaspérer ses paroissiens par d’incessantes vexations, il eut alors des fantaisies, des caprices, auxquels il se livrait avec emportement et qui ne duraient pas et que remplaçaient d’autres caprices et d’autres fantaisies, vite abandonnés. Tour à tour, il cultiva les tulipes, apprit l’anglais, éleva des faisans, collectionna des minéraux, commença un ouvrage de philosophie religieuse, qui devait régénérer le monde : *Les Semences de vie ;* œuvre très vague et très symbolique, où il faisait parler des Christs athées et babyloniens, dans des paysages de rêve. La tête en feu, il traçait des gestes énormes, qui résumaient des pensées et des décors grandioses, disant tout à coup :

– Çà et là, des pylônes !… Et Jésus s’avance parmi des foules… Une femme vient vers lui, hideuse, aveugle, avec des pieds en

forme de griffes : « Qui donc es-tu ? – Je suis la Justice humaine. » Jésus la repousse, et lui dit : « Tu ne jugeras point. »

« … Une autre femme apparaît, souriante, avec un corps et des regards d'enfant : « Qui donc es-tu ? – Je suis la Folie ! » Et Jésus l'embrasse : « Va, ma fille, et sois maternelle… »

Les difficultés de composition l'arrêtèrent, dès le second chapitre, et il se consacra à un livre de polémique : *Le Recrutement du Clergé, ou la Réforme de l'Enseignement religieux,* dont il n'écrivit que quelques feuillets, faute de documents, ce qui l'amena à se passionner, de nouveau, pour sa bibliothèque. Ensuite, il se jeta dans le spiritisme. Le soir, entre le vicaire silencieux et troublé, et le jardinier, ahuri et sommeillant, il s'asseyait autour d'un guéridon et, jusqu'à minuit, il évoquait Salomon, Caligula, Isabeau de Bavière, les rois formidables de Ninive, la Sulamite et Marie-Antoinette. Puis, redescendant les hauteurs des spéculations magiques, un jour, il s'installa à la cuisine. Il surveillait les fricots, goûtait aux sauces, inventait des plats compliqués, mangeait avec des goinfreries insatiables, qui donnèrent à sa chair des réveils terribles, douloureux, épuisants.

Pendant dix années, il vécut ainsi, effaré, haletant, sans une minute de répit contre les autres et contre lui-même, toujours ballotté du plus grossier désir, au rêve le plus inexauçable, précipité des cimes que hantent les aigles seuls, jusque dans l'auge immonde où les porcs se vautrent. Cette période de sa vie fut une longue torture, et je m'étonne encore aujourd'hui qu'il n'ait pas tenté de s'y arracher par le suicide. Il avait dit à sa mère, et il se disait souvent :

– Je sens qu'il y a en moi des choses qui m'étouffent, et qui ne peuvent sortir.

Et je me suis demandé quelquefois, quel homme aurait été mon oncle, si ce bouillonnement de laves, laves de pensées, laves de passion, dont tout son être était dévoré, avait pu trouver une issue à son expansion ! Peut-être un grand saint, peut-être un grand artiste, peut-être un grand criminel !

Loin d'être engourdie par le narcotique de l'habitude, sa nature s'exaspéra de jour en jour. La colère prit chez lui une forme de véritable folie furieuse. C'était un navrant spectacle que de voir cet homme éloquent en arriver à ne pouvoir plus achever une phrase, et à ne se servir que de mots grossiers, vite noyés dans une broue d'épileptique. Son opinion sur les hommes, il la résumait,

dans ce bruit, pareil à un éternûment :

– T'z'imbéé…ciles !

Quand on lui parlait des prêtres, il semblait que ses yeux, empourprés par un subit afflux de sang, voulussent s'élancer hors de leurs orbites.

– T'z'imbéé…ciles !… des… des… des… t'z'imbéé…ciles !…

Il se négligea et devint d'une saleté répugnante. On le rencontrait avec des soutanes sordides et trouées, des sabots dont les brides claquaient, des barbes de huit jours. Sur son passage, aucun ne se découvrait, et les petits enfants, effrayés à son approche, s'enfuyaient en poussant des cris.

Parfois aussi, on eût pu le voir qui marchait, à travers les champs, en quelque sorte soulevé de terre, par l'envolée de ses grands gestes. Il pensait à l'idée interrompue des *Semences de vie*.

– Çà et là, des Océans… au-dessus, le Ciel… Et Jésus est debout entre les flots immobiles du ciel, et les flots tourmentés des mers… Il dit à l'Espace : « Tu gonfleras les orgues où chante l'âme du poète. » Il dit à l'Infini : « Tu habiteras le regard des femmes, des idiots, des pauvres et des nouveau-nés »…

Ce désordre intellectuel, cette désorientation morale furent aggravés encore par une fièvre typhoïde, dont il faillit mourir. Mon père quitta sa clientèle, s'installa au chevet de Jules, et le soigna avec un admirable dévouement. Il m'a, plus tard, raconté ce détail particulier. Le délire eut chez l'abbé un caractère érotique si scandalisant que la sœur, qui le veillait, partit. Dans ses accès de fièvre, il prononçait des mots épouvantables, et se livrait à des actes d'une effarouchante inconvenance. Il fallut lui attacher les mains. La convalescence fut longue, contrariée par le tempérament irritable du malade qui ne cessait d'injurier mon père.

– T'z'imbéé…cile !… va-t'en… C'est toi qui me donnes la fièvre !… Est-ce que tu sais quelque chose, toi ?… T'z'imbéé…cile !

Il ne se releva que pour enterrer ma pauvre grand'mère qu'on trouva morte, un matin, dans son lit, foudroyée par la rupture d'un anévrisme. Jules pleura sincèrement.

– C'est le chagrin qui l'a tuée ! s'écriait-il… Je suis un misérable… Elle si bonne, si sainte, si sacrée… je l'ai tuée !

Avec mon père et ma mère, il veilla la morte, voulut l'ensevelir lui-même.

– Tu es faible encore, disait mon père… Repose-toi, tu te feras du mal.

Mais Jules répétait :

– Non !… Non !… Je l'ai tuée… C'est moi !… Pourquoi m'as-tu guéri ?… Et pourquoi est-elle morte, elle ?…

Au cimetière, quand la fosse fut comblée, et tandis que la foule défilait, se disputant l'aspergeoir, il s'agenouilla sur la terre humide, se frappant la poitrine, avec des gestes extravagants.

– Messieurs, gémissait-il… Mesdames… je l'ai tuée… Pardon !… pardon !…

On dut l'emporter défaillant. Ce soir-là, il n'admit point qu'on lui parlât du testament qu'avait laissé ma grand'mère, et dans lequel elle faisait le partage de sa fortune, entre ses deux fils.

– Qu'on ne me dise rien de cela !… Je ne veux pas d'argent… je donne tout aux pauvres…

Mais, le lendemain, ayant pris connaissance du testament, il oublia sa douleur, s'encoléra :

– Ah ! mais non !… Ah ! mais non !… je n'accepte pas !… Je suis volé !… Je plaiderai…

Plus tard, il se montra d'une âpreté farouche dans le partage du mobilier, menaça d'envoyer l'huissier à mon père, pour un torchon, pour une casserole…

Enfin, les affaires réglées, et mis en possession de l'héritage, il vendit tout ce qu'il possédait et partit pour Paris.

Durant six ans, il ne donna aucun signe de vie. Était-il mort ou vivant ? Que faisait-il ? Mon père tenta mais vainement de recueillir quelques renseignements. On apprit que Jules avait abandonné sa cure sans autorisation, et ce fut tout. Lorsque M. Bizieux, un marchand de nouveautés de Viantais, allait à Paris, pour faire ses achats, mon père lui recommandait de s'informer, de voir, de regarder dans les rues… Qui sait ?… Un hasard !… M. Bizieux revenait :

– Ah ! j'en ai pourtant vu, du monde !… C'est pas l'embarras… Mais point de monsieur l'abbé.

Une fois, rue Greneta, il avait croisé quelqu'un qui lui ressemblait diablement. Ça n'était pas monsieur l'abbé… Une autre fois, dans un café…

– Dans un café ! disait ma mère… ça doit être lui…

Alors, mon père crut avoir trouvé un moyen : il écrivit des lettres, avec cette suscription :

À *Monseigneur l'Archevêque de Paris*

pour remettre à M. l'abbé Jules Dervelle

curé de Randonnai

Paris

Les lettres restèrent sans réponse. Les jours s'écoulaient, les mois, les années. Et gardant, malgré tout, un fonds de tendresse pour ce mauvais frère qu'il avait sauvé de la mort, mon père se demandait, de temps en temps, intrigué et tout triste :

– Mais que peut-il fabriquer à Paris ?

IV

– Eh bien ! il arrive… s'écria mon père qui, très essoufflé et agitant une lettre, entra dans la chambre, où ma mère achevait de m'habiller… Il arrive demain… par le train de trois heures.

– Demain ! fit ma mère, d'un air résigné… Allons !…

Et elle ajouta, car c'était une femme ordonnée et prévoyante :

– Pense à commander la grande voiture… Il aura sans doute beaucoup de bagages… Moi, je vais aller à la boucherie…

– C'est ça !… Dis donc, mignonne ?

– Quoi ?

– Si nous invitions à dîner, pour demain, les Robin et le bon curé ?… Hein ?… c'est une occasion…

– Comme tu voudras !… Quelle chambre faudra-t-il lui donner ?

– Dame !… la chambre bleue, à ce qu'il me semble.

Ma mère eut une moue de mécontentement :

– Voilà !… Pour lui, tout ce qu'il y a de meilleur !… Et quoi encore ?… Lui bassiner son lit ?

– Voyons, voyons, calma mon père… On ne peut pourtant pas le mettre dans le petit cabinet… Quand le diable y serait, c'est mon frère !…

– Ah ! oui, c'est ton frère !… Et il y paraît, que c'est ton frère !… Enfin tu y tiens, je n'ai rien à dire… Dieu veuille que tu n'aies pas à t'en repentir !

Ceci se passait huit jours après la soirée où les Robin et ma famille avaient tant causé de mon oncle Jules ; un mardi, je me rappelle. J'attendis le lendemain, dans une fièvre d'impatience, dans une anxiété de quelque chose d'énorme, d'anormal, qui allait rompre la monotonie de notre existence. Toute la journée, mon père fut surexcité, plus que de coutume, presque joyeux. Ma mère, très grave, songea. Au dîner, elle ne desserra les lèvres que pour

demander, avec une pointe d'ironie dans la voix.

– Sais-tu ce qu'il prend, le matin, après sa messe, ton frère ?… Peut-être qu'il faudra préparer des choses à part, pour lui !

– Je voudrais bien voir ça ! répondit bravement mon père… Il fera comme nous, il mangera de la soupe…

Ma mère balança la tête, d'un air de doute.

– C'est qu'à Paris, il aura dû en prendre, des habitudes !… Enfin nous ne sommes pas millionnaires.

Je dormis très mal, cette nuit-là, en proie à des rêves pénibles où passait et repassait la grimaçante figure de mon oncle.

Viantais qui, à cette époque, n'avait pas encore de chemin de fer, était desservi par la station de Coulanges, située à dix kilomètres, de l'autre côté du bourg. C'est là que nous devions recevoir l'abbé. Le curé Sortais avait eu, d'abord, l'intention de se joindre à nous ; mais le temps était froid, le vieux curé souffrait de ses rhumatismes ; il préféra se réserver pour le dîner. Les Robin étaient venus à plusieurs reprises, très affairés, très agités, offrant leurs services, comme si nous étions menacés d'un danger. Ils eussent bien voulu nous accompagner à la gare de Coulanges, mais ne connaissant pas l'abbé, cela eût paru extraordinaire.

– Nous ne pouvons pas, discuta Mme Robin, très ferrée sur l'étiquette… Cela ne serait pas régulier… Enfin, vous passerez vers les quatre heures… Nous vous regarderons par la fenêtre !…

– Moi ! prononça le juge de paix, du ton d'un général qui donne un rendez-vous à ses soldats, sur le champ de bataille, moi je serai sur la place !…

– C'est ça !… c'est ça !… Et puis, à ce soir… venez de bonne heure.

– À ce soir !

La grande voiture arriva enfin, devant notre grille, dans un bruit de grelots. C'était une très vieille calèche, vénérable et disloquée, que mon père louait à l'hôtel des Trois-Rois, pour des circonstances mémorables. Je l'aimais beaucoup, car elle ne me rappelait que des souvenirs de gaies promenades et de fêtes. Et puis, il me semblait que de m'asseoir sur ses coussins de perse grise, ma petite personnalité prenait, tout de suite, plus d'importance, et que je devais attirer l'admiration des gens, à être ainsi traîné par deux chevaux, sur quatre roues, comme M. de Blandé lui-même. Ce fut avec une véritable émotion, doublée d'un

léger gonflement d'orgueil, que je m'assis dans l'antique véhicule, sur la banquette de devant, en face de mes parents qui occupaient le fond, très graves et flattés aussi. Nous traversâmes le bourg, triomphalement. Aux portes, les gens me souriaient… Et j'étais heureux, quoique m'efforçant de conserver une attitude digne.

– On est très bien, ma foi, dans cette calèche, dit mon père, qui, à la sortie du pays, remonta la glace de la portière, et ramena sur les genoux de ma mère, et sur les siens, une vieille courtepointe ouatée qui nous servait de couverture de voyage.

La calèche roulait, faisant résonner ses ferrailles, cahotant sur les empierrements de la route, et mes parents demeuraient silencieux, plus préoccupés, plus méditatifs, à mesure que nous approchions de Coulanges. Moi, le cœur me battait très fort, et je regardais par la vitre fermée, que dépolissait la vapeur de nos haleines, fuir des choses vagues, des silhouettes d'arbres, des bouts de ciel terni…

Comme nous traversions le passage à niveau, ma mère qui, jusque-là, n'avait point bougé de son coin, se pencha tout à coup vers la vitre dont elle essuya la buée avec son manchon, et nos trois regards, simultanément, suivirent la direction de la voie, franchirent la gare, et se perdirent, plus loin, en ce mystérieux espace, sombre et brouillé, par où l'abbé Jules allait, tout à l'heure, apparaître dans un vomissement de fumée. Elle étira sa voilette, arrangea les brides froissées de son chapeau, et rectifiant le nœud de ma cravate :

– Écoute-moi, mon petit Albert, me dit-elle… Il va falloir être très gentil pour ton oncle, ne pas prendre cet air maussade que tu as si souvent avec les étrangers… Après tout, c'est ton oncle !… Tu iras l'embrasser et tu lui diras… rappelle-toi bien… tu lui diras : « Mon cher parrain, je suis très, très content de votre retour. » Voyons, ça n'est pas difficile !… répète ton petit compliment…

D'une voix tremblante, je répétai :

– Mon cher parrain, je suis…

Mais l'émotion, la peur, me coupèrent la parole. Au moment où je prononçais ces mots, il me sembla qu'une atroce, qu'une diabolique image se dressait devant moi, l'image menaçante de mon oncle !… Et je restai bouche bée.

– Allons ! fit mon père… secoue-toi un peu… Et n'aie pas cette mine d'enterrement… sapristi !… Il ne te mangera pas… Est-ce que j'ai peur, moi ?… Est-ce que ta mère a peur ?… Eh bien !

alors…

En dépit de mon trouble, je remarquai, à la voix légèrement altérée de mon père, qu'il n'était point aussi rassuré qu'il voulait le paraître…

Nous avions une demi-heure d'avance. Bien que l'air fût très vif et glacé, nous nous promenâmes sur le quai de la gare, ne quittant pas des yeux l'horloge dont les aiguilles marchaient lentement, si lentement ! Un train s'arrêta et repartit, ne laissant qu'un pauvre soldat qui rôda quelque temps, tout bête, autour de nous, disparut en traînant la jambe.

– Encore dix-sept minutes ! soupira mon père… L'abbé est à Bueil en ce moment.

Le silence de cette petite gare, que rompaient seuls la sonnerie du télégraphe et le bruit des grelots que faisaient en s'ébrouant, de l'autre côté de la barrière, les chevaux de notre voiture, m'impressionnait, redoublait mes terreurs. En ce silence, les choses revêtaient des aspects d'immobilité inquiétante, d'immobilité animale, presque sinistre. L'espace, au loin, vers Paris, s'enfonçait plein de menaces, comme ces grands ciels cuivreux d'où tombe la foudre. Éperdu, je n'écoutais pas ma mère qui me disait :

– Fais bien attention à ce que je t'ai dit… Tâche de sourire… ne sois pas comme une momie.

Et je suivais, d'un œil incertain, le déroulement des rails qui rampaient sur le sol jaune, pareils à de longs serpents.

Quelques voyageurs, des paysans, sortirent de la salle d'attente ; le chef de gare se montra, très affairé, des hommes d'équipe passèrent, roulant des paquets et des colis.

– Voilà le train ! dit mon père… reculez-vous…

J'entendis aussitôt un coup de sifflet d'abord lointain, puis se rapprochant, un coup de sifflet qui m'entra dans le cœur comme un coup de couteau. Le beuglement d'un cor répondit. Et ce fut un grondement de bête furieuse, le roulement formidable d'une avalanche qui se précipitait sur nous. Je crus que tout ce vacarme, que toute cette secousse dont le ciel et la terre étaient ébranlés, je crus que tout cela qui haletait, qui sifflait, qui mugissait, qui crachait de la flamme et vomissait de la fumée, je crus que tout cela était mon oncle, et je fermai les yeux. Alors, pendant quelques secondes, je me sentis entraîné, tiraillé dans tous les

sens, bousculé contre des gens, contre des paquets.

– Mais tiens-toi donc ! disait ma mère… Voyons, mon petit Albert, fais bien attention…

Subitement, je m'étais arrêté. En rouvrant les yeux, devant moi, je vis une chose noire, longue, anguleuse, qui descendait à reculons d'un wagon, une chose que terminait, par le bas, un énorme pied, tâtant le vide et cherchant un point d'appui. Nous étions tous les trois, derrière cette chose aux flancs de laquelle battait un sac de nuit, rayé de bandes rouges et vertes, nous étions tous les trois rangés militairement, sur une seule ligne, anxieux et pâles. Et aucun de nous, immobilisés par l'émotion, ne bougeait. La chose se retourna, et parmi les angles, et parmi le noir, sous l'ombre d'un large chapeau, deux regards étranges, colères, deux regards entre lesquels pointait un nez vorace et quêteur comme celui d'un chien, deux regards insoutenables s'abattirent sur nous. C'était mon oncle.

– Bonjour !… Bonjour !… Bonjour !… grommela-t-il, en adressant à chacun de nous un petit salut, sec et dur, ainsi qu'une chiquenaude.

Mon père se précipita pour l'embrasser. Mais l'abbé, tendant son sac de nuit d'un geste impérieux, coupa court aux effusions.

– C'est bon !… Oui, plus tard !… As-tu une voiture ?… Eh bien ! allons… Qu'est-ce que tu attends ?

– Et vos bagages ? demanda ma mère.

– Ne vous occupez pas de mes bagages… allons.

Et bougonnant, il se dirigea vers la sortie. Comme il ne retrouvait point son billet, il eut une dispute avec l'employé.

– Tenez ! le voilà mon billet… Et tâchez d'être poli… t'z'imbécile !

Mon père était consterné, ma mère eut un haussement d'épaules qui signifiait : « Pardi !… n'avais-je pas raison ?… Il est pire que jamais !… » Quant à moi, dans la déroute de cette arrivée, j'avais oublié mon petit compliment.

Nous remontâmes en voiture. Ma mère et mon oncle prirent place dans le fond ; mon père et moi nous nous assîmes sur la banquette de devant. Je n'osais lever les yeux dans la crainte de rencontrer ceux de mon oncle. Celui-ci se tassait, croisant les pans de sa douillette sur ses genoux. Alors, ma mère lui tendit un bout de la courtepointe. Il l'examina à l'envers, puis à l'endroit, parut

étonné, et s'en enveloppa, sans prononcer une parole de remercîment. Et la voiture routa de nouveau. Ma mère avait repris son visage impassible et dur ; mon père était très gêné, ne savait que dire. Pourtant, il s'enhardit :

– Tu as fait un bon voyage ? demanda-t-il timidement.

– Oui, grogna l'abbé.

Il y eut un silence pénible, que personne n'était disposé à rompre. L'abbé cherchait à voir la campagne par l'étroit carreau de la portière, mais la buée brouillait les objets au dehors. Il rabaissa la glace, d'un geste si brusque, qu'elle se brisa, et que mille petits morceaux de verre tombèrent sur nous.

– Ça ne fait rien !… ça ne fait rien !… déclara mon père, qui croyait sans doute amadouer le terrible Jules par sa magnanimité.

Et il ajouta en souriant :

– D'abord, le verre cassé, ça porte bonheur !

Mon oncle ne répondit pas. Le corps légèrement incliné en avant, il regardait la campagne.

De Coulanges à Viantais, la route est charmante. Durant tout le parcours, elle côtoie la vallée, un large espace de verdures nuancées, où coule la Cloche, rivière sinueuse qu'égaient, çà et là, de vieux moulins. Débordée ce jour-là, elle couvrait des parties de prairies qui ressemblaient à des lacs bizarres, où des carrés de saules défeuillés, des rangées de peupliers émergeaient, végétation lacustre, que l'eau reflétait, immobile et dormante. Parallèlement à la vallée, et l'enserrant comme les clôtures d'un cirque immense, les coteaux montent, avec des villages sur leur flanc ; et, parfois, entre la ligne des contours rabaissés, s'aperçoivent de très lointains horizons, tout un infini de pays, aussi léger que des nuées. Et sur tout cela, l'exquise lumière hivernale qui poudre les arbres de laque agonisée, tous les tons fins, tous les gris vaporisés qui donnent aux masses opaques des fluidités d'onde et des transparences de ciel.

L'abbé paraissait absorbé par la contemplation des choses, et l'expression de sa physionomie s'adoucissait ; un peu de cette lumière apaisante avait passé dans ses yeux. Mon père en profita pour lui taper amicalement sur les genoux.

– Dis donc !… fit-il, en surmontant enfin la peine que l'accueil de Jules lui causait… Ça fait joliment plaisir de se revoir… Depuis le temps !… Voilà plus de six ans, sapristi !… Je me disais

quelquefois : « Bah ! nous ne le reverrons plus ! » Ah ! nous avons pensé à toi, va, mon pauvre Jules !…

Il n'entendait pas, et continuait de regarder, devant lui… Tout à coup, il s'écria :

– Mais c'est un très beau pays !…

Mon oncle avait dit cela, d'une voix moins rêche, presque émue.

– Très beau !… très beau !…

Et de fait, il le voyait pour la première fois, ce pays où il était né, où il avait vécu toute sa jeunesse. La nature ne dit rien à l'enfant ni au jeune homme. Pour en comprendre l'infinie beauté, il faut la regarder avec des yeux déjà vieillis, avec un cœur qui a aimé, qui a souffert.

Jules répéta :

– Très beau !… oui… Ces maisons et ce petit clocher… n'est-ce pas Brolles ?

– Mais oui ! répondit mon père, joyeux de voir son frère se détendre… C'est Brolles !… Tu reconnais tout ça, hein ?… Et ça, là-bas, au pied du petit bois ?

– C'est la maison du père Flamand… Est-ce qu'il vit toujours ?

– Toujours, figure-toi… mais le pauvre homme est aveugle… Dame ! il a quatre-vingts ans passés… Tu n'iras plus prendre de truites avec lui…

Et, comme l'abbé eut un accès de toux, il s'inquiéta :

– Tu devrais changer de place… J'ai peur que tu n'aies froid, avec ce carreau ouvert…

– Non ! non !… laisse… Je suis content !…

J'examinai alors, tout à loisir, mon oncle retombé dans ses rêveries. Ses traits reprenaient leur place en ma mémoire, qui n'avait gardé, de lui, qu'un pastel effacé. Je me souvenais maintenant de l'avoir connu ; je retrouvais toutes les particularités de ce visage étrange et si laid, de ce corps tordu, auxquels la flamme de deux yeux vifs et rêveurs, inquiets et féroces, enthousiastes et tristes, donnait une vie extraordinaire et déconcertante. Mais combien vieilli ! Il était voûté comme un octogénaire ; sa poitrine étroite et rentrée respirait avec efforts, et parfois, un sifflement de phtisie s'en échappait ; des rides sabraient, dans tous les sens, son masque verdâtre et maigre, et

des peaux flasques, pendaient sous son menton. De cette physionomie ravagée, il ne restait de jeune, avec les yeux, que le nez, un nez d'une mobilité surprenante et dont les narines frémissaient comme celles des jeunes étalons.

– Est-ce que tu souffres ?… Est-ce que tu es malade ?… interrogea mon père.

– Non !… Pourquoi me dis-tu ça ?… Tu me trouves changé…

– Changé ! changé !… ce n'est pas le mot… Dame ! écoute donc, c'est comme moi… Les années ça ne rajeunit pas !…

– Sans doute ! approuva ma mère, qui jusqu'ici n'avait pas ouvert la bouche.

Et d'une voix sèche, elle ajouta :

– Et puis Paris… c'est si malsain !… Mais c'est égal !… Viantais est bien calme, bien triste, quand on est habitué à Paris. On n'y trouve pas des distractions comme à Paris.

Elle appuyait sur ce mot : Paris, avec une sourde rancune contre la ville qui lui renvoyait, ruiné sans doute et malade, un parent qu'il faudrait nourrir et soigner pour rien.

Mon oncle glissa vers ma mère un regard oblique et mauvais, un regard chargé de haine, se rencogna au fond de la voiture, et il demeura silencieux sous le grand chapeau qui enveloppait son visage d'un voile d'ombre.

Nous avions dépassé le village des Quatre-Vents. Le soir arrivait. Une brume dense montait des prairies comme un rêve, noyait les coteaux et les arbres, dont les cimes dépouillées s'effilochaient dans l'atmosphère laiteuse. Quand nous rentrâmes à Viantais, quelques lumières rougeâtres s'allumaient aux fenêtres des maisons. Sur la place, j'aperçus une ombre, l'ombre de M. Robin, qui gesticulait dans le brouillard, et saluait la voiture à grands coups de son chapeau de haute forme ! Et je me sentais le cœur bien gros. Durant tout le trajet, mon oncle n'avait pas une seule fois posé ses yeux sur moi. Pourtant, il ne me faisait plus peur, malgré ses façons bourrues et ses inconvenantes brutalités. Une obscure divination d'enfant m'avertissait que c'était une pauvre âme inquiète et souffrante ; et je suis sûr qu'à ce moment s'il m'avait adressé une parole douce, s'il m'avait embrassé, si, seulement, il m'avait souri, comme il avait souri tout à l'heure à la nature retrouvée, je l'aurais aimé.

Conduit par mon père, qui portait le sac de nuit, il gagna

péniblement la chambre bleue, préparée pour lui. L'ascension de l'escalier l'avait époumoné et rendu tout haletant. De plus, il était très surexcité. Depuis qu'il avait franchi le seuil de notre maison – la maison de famille que ma grand'mère nous avait attribuée en ses partages, et que nous habitions depuis sa mort – un bouleversement s'opérait dans les manières de l'abbé. Chaque objet reconnu lui était une cause visible de chagrin et d'irritation. Regrettait-il qu'elle ne fût point à lui ?… Ou bien les souvenirs du passé qu'elle lui rappelait lui montraient-ils, plus durement, le vide irrémédiable de sa vie ?… Il furetait dans la chambre, impatient, remuant, au fond de son âme, de vieilles rancunes, et ne prêtait aucune attention aux recommandations de son frère qui disait :

– Nous t'avons mis là… parce que la chambre est au midi, et que tu as une très belle vue sur Saint-Jacques… Tiens… ici, tu as un placard… tu vois, là est le cabinet de toilette… J'ai fait remettre à neuf un peu toute la maison… Ah ! c'est bon de se revoir, hein ?… As-tu besoin d'eau chaude ?

– Non ! répondit l'abbé.

Un « non » qui claqua comme une gifle. Mon père continua cependant :

– La sonnette est là, dans l'alcôve… Tu…

Il fut vite interrompu :

– Laisse-moi tranquille… Tu m'agaces avec toutes tes explications… Et ta femme ?… Elle m'agace aussi, ta femme !… Suis-je ici pour subir des interrogatoires, être espionné ?… Mais soyez tranquilles, je ne vous ennuierai pas longtemps…

– Nous ennuyer ?… tu plaisantes, voyons ?… Comment, tu veux déjà repartir ?

– Que je parte, que je reste : cela ne te regarde pas… je n'aime pas qu'on m'embête !… Alors, tais-toi…

– Voyons, Jules, ne te fâche pas !… J'espérais que tu resterais toujours avec nous.

– Avec vous ?… ricana l'abbé… Non, mais c'est une idée ridicule !… Avec vous ?

Il levait les bras au plafond, indigné, étonné.

– Avec vous ?… Et qu'est-ce que je ferais avec vous, bon Dieu ?… Mais tu perds la tête !…

À son tour, mon père s'impatienta :

– C'est bon ! dit-il… Tu feras ce que tu voudras… On dîne à six heures… Ce soir nous avons le curé et la famille Robin, des amis.

Un prêtre qui, en ouvrant le tabernacle, aurait, tout d'un coup, aperçu un crapaud au fond du saint ciboire, n'aurait pas été plus stupéfait, que ne le fut mon oncle, à cette nouvelle. Il en demeura d'abord anéanti. Puis, ses yeux s'arrondirent énormes, fulgurants ; peu à peu, son visage se voila de plaques rouges, s'agita en musculaires grimaces d'épileptique, et d'une voix rauque, cassée par la colère, il bredouilla :

– Canaille !… Crétin !… T'z'imbécile !… Ainsi, j'arrive, et vite, tu convies tes amis !… Tu me prends donc pour une bête curieuse ?… Je te sers de spectacle à toi et à tes amis… Tu leur as dit : « L'abbé Jules… un fou, un original, un prêtre sacrilège !… vous verrez ça !… Et vous pourrez le tâter… vous rendre compte que ce n'est point une farce, mais bien une réalité vivante »… Tu espérais te payer le petit plaisir de me montrer comme un ours de ménagerie, une monstruosité de la foire, un mouton à cinq pattes !… Et tu crois que je vais rester une seconde de plus dans ta baraque, avec un imbécile comme toi, une mijaurée comme ta femme ?… Tu le crois ?… Je vais à l'hôtel… à l'hôtel… tu entends… à l'hôtel !…

Il endossa sa douillette qu'il avait quittée, referma son sac de nuit qu'il avait ouvert, et :

– Je vais à l'hôtel ! grommela-t-il… Bonsoir !

L'abbé passa devant mon père ahuri, descendit l'escalier, et s'en alla. On entendit la grille qui se referma sur lui, furieusement.

Le dîner fut morne et silencieux. Le curé Sortais ne mangea point, l'estomac déconcerté par cette incroyable aventure. De temps en temps, il demandait :

– Alors, il est parti, comme ça ?… comme ça ?

Et sur un mouvement de tête affirmatif de mon père :

– Mais, c'est impossible ! gémissait-il… c'est impossible !

Deux fois, dans le silence, le juge de paix lança ces mots qui résumaient ses réflexions importantes :

– Taris !… Taris !… c'est dien évident !… Voilà !…

Mme Robin, très raide, conserva une dignité de femme blessée par le départ inconvenant de l'abbé. Elle se repentait d'avoir

revêtu, pour lui, sa robe de moire antique, sa robe des fêtes solennelles, étalé ses bijoux, étrenné une coiffure qui cachait, sous une botte de fleurs, les places dénudées de son horrible crâne eczémateux. Elle ne prononça pas un mot, la tête de trois quarts, et secoua sa longue chaîne d'or entre le pouce et l'index, avec des gestes de guitariste.

Tandis que les trois hommes, muets et graves, se chauffaient assis, devant la cheminée du salon, oubliant leur café servi et fumant, Mme Robin attira ma mère dans l'embrasure de la fenêtre, et tout bas, avec des réticences dans la voix et de la complicité dans le regard.

– Et vous ne savez rien ?… questionna-t-elle… rien ?

Ma mère haussa les épaules et dit :

– Il n'avait même pas de bagages !… Un méchant sac de nuit !… Ah ! je m'en doutais bien, allez !

DEUXIÈME PARTIE

I

Deux ans s'étaient écoulés. Le curé Sortais était mort d'une embolie au cœur, et son successeur, l'abbé Blanchard, ancien premier vicaire de Viantais, lequel me donnait, et continua de me donner des répétitions de latin, avait, chez nous, repris sa place, aux dîners de famille et au bog du dimanche. Il arriva même que le bog fut parfois agrémenté de musique, car le nouveau curé possédait un très joli talent sur la flûte, et il aimait, étant bon vivant, à nous régaler de quelques morceaux de sa composition. Ces soirs-là, ma mère offrait le thé avec des tranches de gâteau sablé que le curé dévorait avidement, disant dans un gros rire, et se frictionnant l'estomac :

– Ce qui vient de la flûte, retourne au tambour.

Quant aux Robin, ils attendaient toujours leurs meubles dans la maison des demoiselles Lejars, dont les goîtres grossissaient et remuaient sous leur menton, comme des ventres d'enfant. Lente, sans cesse pareille, s'en allait la vie. Repas silencieux, de temps à autre coupés par les explications chirurgicales de mon père, et ses commentaires sur l'abbé Jules ; mornes soirées avec les Robin où la femme du juge et ma mère ravaudaient les mêmes bas que jadis, causaient des mêmes choses, exhalaient les mêmes plaintes, tandis que M. Robin et mon père jouaient la même partie de piquet. Un seul événement considérable s'était produit : nous n'allions plus, le jeudi, dîner chez les Servières. D'abord refroidies à cause de l'abbé Jules, devenu le favori de la maison, nos relations avec eux s'étaient brusquement rompues, à la suite d'un incendie où M. Servières, maire, ne s'était pas conduit au gré de mon père, adjoint. Celui-ci avait très vertement critiqué les mesures prises et dégagé, devant toute la population, sa responsabilité. De ceci, il résulta un échange d'explications très vives, dont ils sortirent brouillés, définitivement. Je regrettai cette maison où mon cœur se réchauffait à la tiédeur parfumée qui montait des tapis et s'évaporait des tentures ; je regrettai surtout Mme Servières, si blonde, dont la peau était si rose, si douce au baiser, et dont le regard mettait dans ma vie, sevrée de sourires et

de caresses, une petite lumière de rêve. Puis, quelques mois enfuis, je n'y pensai plus.

Depuis l'inoubliable aventure du départ, nous n'avions pas revu l'abbé, hormis dans la rue, et il ne nous avait pas salués. Deux tentatives de réconciliation entreprises par le vieux curé n'avaient point abouti. Celui-ci s'était heurté à une résolution implacable et définitive. Il n'avait pu tirer de Jules que ces mots :

– T'zimbéé…ciles !… J'ai toujours vécu avec des t'z'imbéciles !… qu'ils me fichent la paix !

Le raisonnement et les prières ne réussissant pas, le curé s'était décidé à employer la menace.

– Écoutez, monsieur l'abbé, lui avait-il dit, en essayant de donner à sa voix une intonation terrible… Vous voulez vous installer ici, comme prêtre habitué… Vous ne pouvez le faire sans mon assentiment… Or j'y veux une condition… C'est de vous remettre avec votre famille.

Jules grommelait toujours :

– T'z'imbéé…ciles !… qu'ils me fichent la paix !

– Faites bien attention, monsieur l'abbé… Votre situation, je ne la connais pas, mais je la soupçonne de n'être pas régulière… Ne me poussez pas à bout… Je me plaindrai à l'évêque.

– Plaignez-vous au diable !… Allez-vous-en !… Qu'ils me fichent la paix !… T'z'imbéé…ciles !

Là-dessus, le curé était mort. Le nouveau, qui aimait sa tranquillité, ne chercha pas à approfondir les choses. D'ailleurs l'abbé était venu lui rendre visite, aussitôt après son installation… Tout s'était passé de la meilleure grâce du monde. On avait arrêté l'heure des offices, discuté les menues obligations auxquelles sont astreints, dans une paroisse, les prêtres habitués, sans que Jules élevât la moindre objection. Cet acte de soumission étonna.

– Il a été très convenable, très poli ! résuma le curé Blanchard qui vint aussitôt nous raconter l'entrevue… Savez-vous qu'il parle bien… C'est même un causeur… eh ! eh !… un orateur !

Mon père questionna :

– Lui avez-vous demandé ce qu'il a fait à Paris, pendant six ans ?… Enfin, c'est à savoir !

– Oui… C'est-à-dire que j'ai amené la conversation sur ce sujet… mais, au mot de Paris, l'abbé s'est mis sur la défensive…

Et puis il est parti…

– Alors, on ne sait rien encore ?

– Rien !

– On ne saura peut-être jamais rien ! dit mon père, en poussant un soupir de désappointement.

Et, soudain, pris d’un orgueil de famille, oubliant tous les torts de Jules envers lui, il se rengorgea :

– Il cause bien le mâtin, n’est-ce pas ?… Ah ! dame ! c’est loin d’être une bête !

On apprit, coup sur coup, deux nouvelles énormes. L’abbé avait acheté et payé comptant la propriété des Capucins… Puis des meubles étaient venus et soixante grosses caisses pleines de livres. Ma mère haussa les épaules, se refusant à y croire.

– C’est impossible ! fit-elle… Il n’avait qu’un sac de nuit.

Cependant il fallut se rendre à l’évidence. Alors, elle s’indigna :

– C’était pour nous tromper !… Il était riche !… Mais où a-t-il pu voler tout cet argent ?

Elle, d’habitude si calme, si maîtresse d’elle-même, perdait la tête, entrevoyait une série de crimes certains, de dénonciations possibles, et nerveuse, toute remuée par des désirs de vengeance :

– Il faut savoir, cria-t-elle, ce qu’il a fait à Paris… il faut le savoir, tout de suite !…

Le soir, M. Robin émit cette idée :

– Il a teut-être joué à la Dourse !

Pendant ce temps, l’abbé s’installait aux Capucins.

On appelait ainsi une propriété située à deux cents mètres du bourg, et tout le monde ignorait l’origine de cette dénomination : les Capucins. Jamais personne, pas même le notaire, qui connaissait exactement l’histoire locale, n’avait entendu dire qu’il y eût là autrefois un couvent de capucins ou de moines quelconques. Elle n’en avait d’ailleurs nullement l’aspect, et ressemblait plutôt à un ancien refuge de galant mystère. C’était une petite maison de style Louis XV, jolie de lignes, mais vieille et fort délabrée. Elle n’avait qu’un rez-de-chaussée, avec des fenêtres hautes et larges, pareille à une orangerie. Une étroite allée de lauriers – presque un sentier, – partant de la route, y accédait. Devant la façade principale, s’étendait une cour ronde, herbue,

limitée par des murs bas le long desquels croissaient des rosiers, redevenus sauvages, et des arbustes extravagants. Sous le perron de forme élégante et simple, des marches s'enfonçaient vers le sous-sol, presque entièrement cachées par deux touffes énormes d'hortensias. Derrière, les jardins vastes étageaient leurs trois terrasses, bordées, chacune, d'une rangée de houx, taillés en cône, descendaient à une prairie, profonde comme le lit desséché d'un étang. Tout autour de la prairie, montaient, surélevés en coteau, des bois de hêtres, fermant le court horizon de verdures moutonnantes, et ne laissant, juste dans l'axe de la maison, qu'une fissure, par où se développaient, en éventail, des pays lointains, vaporeux et charmants. Les jardins, depuis longtemps incultes, étaient pleins d'oiseaux que l'homme n'effarouchait plus. L'herbe, les fleurs sauvages s'y multipliaient, libres, folles, ivres de leurs parfums, couvrant les plates-bandes de fantaisies édéniques, les vieux murs d'exquises décorations qui se mêlaient aux mosaïques délicates des pierres, aux broderies balancées des vignes ; reliés, l'un à l'autre, par des guirlandes de volubilis silvestres, les arbres fruitiers, autrefois déformés par le sécateur, étendaient sans crainte leurs branches noueuses, couleur de bronze, chargées de ramilles nouvelles, toutes roses, où nichaient les oiseaux. Et une paix était en ce lieu, si grande, qu'on eût dit que les siècles n'avaient point osé franchir la porte de ce paradis. Si près de l'homme et pourtant si loin de lui, on n'y sentait vivre que la nature divine, l'éternelle jeunesse, l'immémoriale beauté des choses que ne salit plus le regard humain. Dans un coin de ce silence, un cadran solaire marquait, de son mince trait d'ombre, la fuite ralentie des heures.

Pendant quelques jours, la pensée de mes parents ne quitta plus les Capucins, non pour en goûter le charme de poésie si austère, mais pour y suivre l'abbé. Un désir de curiosité s'était emparé d'eux ; ils voulaient savoir. Du matin à la nuit, je n'entendais que des exclamations, des questions, des suppositions. Que faisait-il ? que disait-il ? Pourquoi se cachait-il ? Ah ! il devait se passer aux Capucins des choses extraordinaires ! Est-ce qu'il n'aurait pas pu, comme tout le monde, habiter une maison de la ville, s'il n'avait pas eu des intentions inavouables ! Avec cette tendance qu'ont les honnêtes femmes de province à prêter d'inquiétantes apparences de péché à de simples habitudes, qui ne leur sont pas familières ; avec cette facilité de grossissement qu'elles mettent dans la représentation physique des vices, ma mère associait certainement à l'idée de Jules l'idée de débauches

monstrueuses et confuses. Dans son émoi, elle s'oublia même jusqu'à dire en ma présence :

– Quand il aurait ramené une créature de Paris, cela ne m'étonnerait pas !

Mon père, lui, très impressionné par l'histoire de l'assassin Verger et des bombes Orsini, n'était pas loin de se figurer l'abbé, travaillant à de sombres attentats, et combinant des machines infernales, au milieu de poudres et de fulminates.

L'abbé disait sa messe, le matin, à sept heures. Trois petits coups de cloche ; quelques marmottements, le geste de bénir ; quelques génuflexions, le geste de boire ; quelques marmottements encore, et c'était fini. Lorsque les dévotes essoufflées arrivaient, l'officiant quittait déjà l'autel et gagnait la sacristie, balançant sous le voile brodé le calice vide du sang d'un Dieu. Et il rentrait aux Capucins.

Dans l'espérance vague de savoir quelque chose, et peut-être aussi dans le désir inavoué d'un rapprochement, ma mère se mit à suivre ses messes avec régularité.

– C'est plus commode pour les provisions, à cause de l'heure, disait-elle.

Plusieurs fois, elle y communia. L'abbé, posait rapidement, d'un brusque coup de pouce, sur sa langue, le blanc disque de l'hostie, et ne paraissait pas la voir. Elle eut l'idée de le prendre pour confesseur, et elle y renonça vite.

– Merci, réfléchit-elle… Pour qu'il aille raconter partout mes péchés.

C'est alors que je fus chargé d'une mission importante. Sauf les jours où il venait rendre visite aux Servières, on rencontrait très peu mon oncle dans la ville. Mais, chaque après-midi, il faisait une promenade d'une heure, sur la route, avec, sous le bras, son bréviaire qu'il n'ouvrait jamais.

– Écoute, me dit ma mère, un matin. Ce n'est pas une raison, parce que nous sommes fâchés avec ton oncle, pour que tu le sois aussi, toi, son filleul. Retiens bien ce que je vais te dire… C'est très sérieux… Tous les jours ton oncle se promène entre les Capucins et le carrefour des Trois-Fétus, de une heure à deux heures, n'est-ce pas ?

– Oui, maman !

– Eh bien ! tous les jours, tu iras te promener aussi, de une

heure à deux heures, entre les Capucins et le carrefour des Trois-Fétus…

– Oui, maman…

– Naturellement, tu rencontreras ton oncle…

– Oui, maman.

– N'aie pas peur, surtout.

– Non, maman…

– Tu le salueras… Retiens bien, mon enfant… S'il te répond, tu lui demanderas des nouvelles de sa santé… S'il t'aborde, tu causeras avec lui… Je te recommande d'être bien gentil, bien affectueux, bien respectueux… Montre-moi comment tu t'y prendras.

Il fallut faire une répétition de la scène probable, entre mon oncle et moi. Ma mère se chargea du rôle de l'abbé.

– Allons ! approuva-t-elle. Ce n'est pas mal… Tâche d'être aussi gentil tantôt.

La promenade ne me déplaisait point, d'autant plus qu'elle coïncidait avec une répétition de latin. Cependant, j'eusse préféré que mon oncle ne fût point sur la route. L'idée de l'aborder m'effrayait. Et puis, j'éprouvais une sorte de honte à jouer cette comédie ; en même temps qu'un sentiment pénible se glissait, dans mon cœur, quelque chose comme une diminution de respect et de tendresse envers ma mère. Durant la leçon, elle avait eu, dans ses yeux, cette expression dure, avide, ce regard métallique et froid qui me gênait, lorsqu'elle parlait avec Mme Robin de questions d'argent.

Un peu tremblant, je suivis la berge de la route, regardant devant moi. Sous le soleil qui la frappait d'aplomb, la route était blanche, d'un blanc de crème, et les arbres, dont l'été décolorait les verdures empoussiérées, dentelaient, sur les bords, de courtes ombres bleues, criblées de gouttes de lumière. De chaque côté, entre les haies, les champs dévalaient jaunes et roussis. Je marchais lentement, hébété par la crainte et par la chaleur qui tombait du ciel, où un seul nuage errait, perdu dans l'immense azur, comme un gros oiseau rose. La route faisait de brusques courbes, disparaissait, réapparaissait. À mesure que j'avançais, les ombres s'allongeaient, s'effilaient, dessinant des mufles de bêtes étranges. Et, tout d'un coup, j'aperçus la terrible soutane, noire sur la blancheur éclatante, avec une petite ombre qui la suivait, et

frétillait à ses pieds, semblable à un petit chien. Je m'arrêtai court, mon oncle s'en allait à pas menus, courbé, les omoplates creusées, les jointures raidies. Sa soutane, qui m'avait paru si noire, luisait dans le soleil autant qu'une cuirasse. Voyant qu'il ne se retournait pas, je me remis à marcher. Il obliqua vers la berge, se pencha sur le talus de la haie, cueillit une herbe, puis une autre, qu'il examina avec attention. Je profitai de ce moment pour accélérer le pas, et lorsque je me trouvai en face de lui, séparé de toute la largeur de la route, je passai plus vite, en saluant. Mon oncle leva la tête, me regarda un instant, et rabaissant ses yeux sur une loupe qu'il tenait à la main, il continua d'examiner son brin d'herbe.

Le lendemain, je ne fus pas plus heureux. Le surlendemain, je le trouvai assis sur une borne kilométrique. Il m'attendait.

– Viens ici, petit, me dit-il d'une voix presque douce.

J'approchai, très ému. Il me considéra quelques secondes, avec pitié, – du moins il me le sembla.

– Ce sont tes parents qui t'envoient, hein ?… Ne mens pas…

En même temps, il me menaçait de son index levé.

– Oui, mon oncle, balbutiai-je… Ma mère…

– Tu ne sais pas pourquoi elle t'envoie, ta mère ?

– Non, mon oncle, répondis-je, le cœur gros et prêt à pleurer.

– Je le sais, moi… C'est une honnête femme, ta mère… Ton père aussi est un honnête homme… Eh bien, ce sont tout de même de tristes canailles, petit… comme tous les honnêtes gens… On ne t'apprend pas cela, à l'école ?… On t'apprend le catéchisme, à l'école ? Tu vas à l'école ?

– C'est le curé qui me donne des leçons… sanglotai-je…

– Le curé ?… reprit mon oncle… C'est un honnête homme aussi… Toi aussi, tu seras un honnête homme, pauvre enfant.

Et me tapant sur la joue, il ajouta :

– C'est dommage !… Maintenant, va-t'en…

Ma mère fut très vexée de ce résultat. Si sa haine contre l'abbé s'accrut, elle me tint aussi rigueur de mon insuccès, et m'accabla de reproches.

– Tu n'as pas su t'y prendre… Tu n'es bon à rien… On ne fera jamais rien de toi !…

Elle ne s'en acharna pas moins dans sa volonté de savoir.

Comme elle s'était servie de moi, elle se servit de Victoire, notre cuisinière, l'excitant à des furetages, à des espionnages quotidiens, chez les fournisseurs de mon oncle, qui n'amenèrent que d'insignifiantes découvertes. Sur son ordre et d'après ses indications, Victoire pratiqua le siège de Madeleine, la vieille domestique de l'abbé. Toutes les deux s'attardaient au marché, à la boucherie, chez l'épicier, causant, s'interrogeant, s'exclamant. À la suite de ces entrevues des deux commères, on apprenait des choses intéressantes et mystérieuses qui avivaient encore, sans la satisfaire, la curiosité insatiable de mes parents.

On sut ainsi que, pendant son installation, l'abbé s'était montré colère, bousculant tout, injuriant les ouvriers, se livrant à de telles fureurs, qu'aucun ne voulait plus travailler pour lui. Depuis, il s'était bien apaisé, ne s'emportait plus, ne se plaignait point. Il semblait plutôt triste. Madeleine, d'ailleurs, ne le voyait guère qu'aux heures des repas, et le matin, au retour de sa messe, alors qu'il se promenait dans son jardin, qu'il avait laissé inculte, en son désordre charmant de nature. De la maison, l'abbé n'avait meublé que trois pièces – et très simplement – la chambre à coucher, la salle à manger, la bibliothèque. C'est dans cette dernière qu'il se tenait tout le jour, et jusqu'à minuit, heure à laquelle il se mettait au lit. Quelquefois, il écrivait ; le plus souvent, il lisait. Il lisait dans de grands livres, à tranches rouges, si grands, si lourds, qu'il avait peine à les porter tout seul. Sur la porte de sa bibliothèque, il avait écrit en grosses lettres : *Défense d'entrer*. Et personne, jusque-là, n'en avait franchi le seuil. Il l'avait rangée, sans le secours d'aucun ouvrier ; lui-même, tous les samedis, il l'époussetait, la balayait. Lorsqu'il sortait, il avait toujours le soin de la fermer à double tour et de garder la clef avec lui. Et c'était effrayant de considérer cela par le trou de la serrure ! Ah ! il y en avait, des livres, des grands, des moyens, des tout petits, de toutes les formes et de toutes les couleurs, des livres qui, de la plinthe à la corniche, garnissaient les quatre murs, qui s'empilaient sur la cheminée, sur des tables, qui couvraient le plancher même !... Il était également défendu d'entrer dans une pièce, toujours fermée, dont la porte faisait face, de l'autre côté du couloir, à celle de la bibliothèque. Pourtant cette pièce ne contenait qu'une malle et qu'une chaise. L'abbé s'y enfermait à peu près une fois par semaine, durant des heures ! Que se passait-il ?... On n'en savait rien... mais il devait s'y passer des choses qui n'étaient point naturelles, car souvent la domestique avait entendu son maître

marcher avec rage, frapper du pied, pousser des cris sauvages. Un jour, attirée par le vacarme, et croyant que l'abbé se disputait avec des voleurs, elle était venue écouter à la porte, et elle avait nettement perçu ces mots : « Cochon !… cochon !… abject cochon !… Pourriture ! » À qui s'adressait-il ainsi ? Le certain, c'est qu'il ne se trouvait, dans la pièce, que l'abbé, la malle et la chaise !… Lorsqu'il ressortait de là, il était à faire frémir ; les cheveux de travers, les yeux terribles et sombres, la figure bouleversée, pâle comme un linge, et soufflant, soufflant !… Alors, il se jetait sur son lit, dans sa chambre, et s'endormait. C'était sûrement la malle, la cause de tous ces micmacs. Cependant, Madeleine l'avait vue ; elle avait vu aussi la chaise… La chaise était en paille, avec des montants en merisier, comme toutes les chaises ; la malle était en bois peint, très vieille, avec des garnitures de peau de truie sur le couvercle bombé, comme toutes les malles… Ce qui n'empêchait pas Madeleine d'avoir très peur, et de se demander parfois, si elle ne ferait pas bien de prévenir les gendarmes.

Et Victoire toute frissonnante de terreur, son imagination de cuisinière hantée de choses surnaturelles et de récits merveilleux, s'interrompait de raconter, et demandait à ma mère :

– Enfin, Madame, à votre idée, quoi qu'y peut y avoir dans c'te malle-là ?… C'est-y point le diable ?… C'est-y point des bêtes comme il n'en existe plus, depuis Notre Seigneur Jésus-Christ ?… Ainsi, Madame, moi qui vous parle, quand j'étais petite, un jour, mon père, dans un bois, vit une bête… Oh ! mais une bête extraordinaire !… Elle avait un museau long, long comme une broche, une queue comme un plumeau, et des jambes, bonté divine ! des jambes comme des pelles à feu !… Mon père n'a point bougé et la bête est partie… Mais si mon père avait bougé, la bête l'aurait mangé… Eh ben ! moi, je crois que c'est une bête comme ça, qu'est dans la malle…

– Allons, allons ! faisait ma mère, en riant du bout de ses lèvres amincies… Vous dites des bêtises, Victoire…

– Des bêtises ! ma chère dame ! s'exclamait la bonne, scandalisée du scepticisme de sa maîtresse… non, on ne m'ôtera pas de l'idée qu'il y a des diableries aux Capucins… Ainsi, l'autre jour, la sonnette de la porte… une grosse sonnette… est tombée sur la tête de Madeleine… Eh bien ! ma chère dame, Madeleine n'a rien eu à la tête, et c'est la sonnette qui n'a plus sonné… V'là comment qu'ça se passe, chez votre beau-frère.

Au fond, Victoire trouvait tous ces phénomènes justes et normaux, et elle ne s'en étonnait pas, sachant, par son amie, qu'il n'y avait pas, dans toute la maison, un seul objet de sainteté. On y eût vainement cherché un crucifix, une image de la Vierge, un bénitier, une médaille, un rameau de buis. Et jamais on n'avait vu l'abbé dire le *Benedicite,* avant le repas, ni faire le signe de la croix, jamais.

L'histoire de la malle grandit, courut le pays de porte en porte, remuant violemment les cervelles. Les plus incrédules eux-mêmes, les esprits forts de cabaret qui répudiaient hautement le surnaturel dans les manifestations de la vie, en gardèrent une inquiétude. On ne longeait plus la route, devant l'étroite allée de lauriers qui conduisait aux Capucins, sans être obsédé de pensées pénibles, parfois d'effrayantes visions. Si, tout d'un coup, l'abbé lâchait sur la campagne la monstrueuse bête, cet inconnu horrifique qui grondait au fond de la malle !… Déjà, il semblait que les arbres d'alentour, revêtaient des formes insolites, que les champs se soulevaient en ondulations menaçantes, et que les oiseaux, sur les branches, envoyaient aux passants, avec des regards cyniques de bossus, d'étranges chansons infernales. La bibliothèque, aussi, prenait, dans l'imagination populaire, affolée par les racontars des deux bonnes, des proportions et un caractère démoniaques. On se représentait mon oncle, vêtu ainsi qu'un sorcier, évoquer des sortilèges, tandis que ses livres, s'animant d'une vie sabbatique, glissaient comme des rats, miaulaient comme des chouettes, sautaient comme des crapauds, autour de lui.

Chez nous, les choses n'apparaissaient pas avec cette poésie magique. Toutefois, la malle déroutait. Évidemment, il y avait là un mystère, puisque véritablement il y avait une malle. Mais lequel ? Et que contenait cette malle ? On se livrait, à propos de la malle, à des commentaires prodigieux, à de tragiques suppositions qui ne contentaient point la raison. Quant à la bibliothèque, elle excitait vivement la curiosité, dans un autre sens.

– Ça doit valoir cher, une bibliothèque comme ça ? disait ma mère.

Et mon père, d'un air entendu, surenchérissait encore.

– Une bibliothèque comme ça ?… on ne sait pas ce que cela vaut !… Peut-être vingt mille francs :

Alors ma mère soupirait :

– Et dire qu'il ne la laissera même pas à son filleul !

Mais bientôt la vie, que troublaient tous ces événements, reprit son train-train accoutumé. Il était visible que ma mère songeait aux Capucins, et qu'elle combinait des plans dans sa tête ; néanmoins, elle ne parlait plus aussi souvent de l'abbé. Elle avait avec Victoire des conférences secrètes, de longs entretiens qui ne franchissaient plus la porte de la cuisine. Quant à mon père, il finit par se consoler de sa fâcherie avec son frère, en se disant presque gaîment :

– Bah !… Ç'a toujours été comme ça, avec Jules… Ça peut bien continuer… Nous n'en sommes pas, Dieu merci ! à attendre après son argent !

Du reste, deux accouchements importants, dont il fut fort question à table, vinrent le distraire de ses préoccupations de famille, et mirent dans la maison un peu de cette joie spéciale que je connaissais si bien. Moi, chaque après-midi, je me rendais au presbytère, mélancoliquement, mes livres sous le bras. Au cours de la répétition, le curé Blanchard me demandait quelquefois :

– Tu n'as pas revu ton oncle ?… Quel drôle de corps tout de même !…

Et, comme je paraissais triste à sa lourde gaîté de prêtre gras et bon vivant, il imagina de m'apprendre la flûte, en même temps que le *De viris*.

– C'est un bel instrument ! disait-il… Et ça te remontera le moral.

C'était sans doute aussi pour me remonter le moral que, le jeudi, lorsque j'avais été sage, mon père m'emmenait avec lui, dans son cabriolet. Je l'accompagnais en ses tournées de malades. Et nous roulions tous les deux, sans échanger une parole, tous les deux secoués sur les ornières des chemins creux, comme sur une barque que soulève la houle. Dans les villages, devant les maisons, où gémissaient les pauvres diables, nous descendions de voiture ; mon père attachait la longe du cheval aux barreaux de la fenêtre, et tandis qu'il pénétrait dans les tristes logis, moi, resté sur le pas de la porte, j'apercevais, à travers l'ombre des pièces enfumées et misérables, j'apercevais des visages douloureux et jaunes, des mentons levés, des dents serrées et des yeux fixes, profonds, les yeux des êtres qui vont mourir. Le cœur gros, épeuré par ces images de mort, je pensais aux petits Servières, dont l'existence n'était faite que de spectacles consolants et joyeux, avec des parents dont la tendresse était comme une lumière, avec de belles

choses, qui leur apprenaient le bonheur ; et je pensais aussi à mon oncle, qui m'avait dit d'un air triste et doux : « C'est dommage ! »

L'abbé se montrait moins que jamais, et se confinait davantage dans sa bibliothèque. Il paraît que sa santé était mauvaise, qu'il toussait beaucoup, qu'il éprouvait souvent des étourdissements. Il ne disait plus sa messe qu'un jour sur trois. Lors de la translation à Viantais des reliques de saint Remy, patron de la paroisse, – une fête qui amena dans le pays trois évêques et plus de cent ecclésiastiques, – mon oncle avait refusé de figurer au cortège, ce qui fut fâcheusement interprété contre lui, bien qu'il eût donné sa maladie pour excuse. Mais l'on sentait qu'il y avait d'autres raisons, et, parmi elles, une répugnance, à peine dissimulée, de tout ce qui était le devoir du culte religieux. On le rencontrait aussi plus rarement sur la route ; son jardin était devenu le lieu préféré de ses promenades ; par les beaux jours de soleil, il aimait à s'asseoir parmi l'herbe, sous un acacia-boule, et il restait là, à regarder passer le vol farceur des geais, à suivre, dans le ciel, l'ascension des grands éperviers. Était-ce le calme endormeur de la solitude, était-ce la souffrance, était-ce l'engourdissement de l'homme qui se sent à jamais vaincu ? Mais, au dire de Madeleine, le caractère de son maître changeait beaucoup. Ses crises de colère s'espaçaient de plus en plus ; il avait devant des plantes, devant des insectes, des attendrissements, des extases ; et les oiseaux, à qui il jetait des miettes de pain et des grains de blé, le suivaient parfois, en tourbillonnant autour de lui. Ne le voyant presque plus dans le pays, on s'habitua à penser aux Capucins sans trop de frayeur, bien que la bibliothèque et la malle hantassent parfois les conversations des bonnes gens, le soir, à la veillée.

Les incidents que je viens de rapporter avaient renforcé notre amitié avec le juge de paix et sa femme d'un plus intime lien. Ma mère croyait sans doute trouver là un sérieux appui moral et – qui sait ? – en cas de procès dans l'avenir, un sérieux appui matériel. Mme Robin, elle, était naturellement heureuse de jouer son rôle de confidente, dans une comédie dont elle n'avait pas à souffrir, et qui régalait, au contraire, sa méchanceté d'une suite de complications imprévues et bouleversantes. Elle ne pouvait, non plus, pardonner à mon oncle son refus d'assister à un dîner, pour lequel elle s'était mise en frais de coquetterie. Après deux ans, elle gardait encore, très vive, la rancune de cette impolitesse. Ces deux dames se voyaient donc plus souvent que jamais. Pour un oui, pour un non, ma mère allait chez son amie ; de son côté, Mme Robin, pour un non, pour un oui, accourait chez nous, l'air

important et mystérieux. Toutes les deux, elles ressentaient le besoin de se consulter, à propos de la moindre vétille, même en dehors des petits ou gros événements, dont les Capucins étaient l'inépuisable source.

Un jour que nous passions devant la maison des demoiselles Lejars :

– Tiens ! fit ma mère… Il faut que je demande un renseignement à Mme Robin.

Les demoiselles Lejars habitaient le rez-de-chaussée ; le premier, l'unique étage, était occupé par les Robin. En levant les yeux vers cette maison que je détestais, j'aperçus, derrière l'une des fenêtres, le maigre profil de Georges, penché sur un travail de couture. Les mains de l'enfant allaient et venaient, tirant l'aiguille.

– Au moins, lui, il est utile à quelque chose ! observa ma mère, d'un ton de reproche, tandis que nous nous engagions dans un couloir obscur, carrelé de rouge, au fond duquel un escalier sans rampe, droit, presque une échelle, conduisait à l'appartement des Robin.

Depuis quelque temps, Mme Robin avait interrompu l'éducation de son fils. Difforme, maladif comme était le petit Georges, elle avait jugé qu'il ne fallait pas compter sur son avenir, que toute carrière lui serait interdite, plus tard. Alors, à quoi bon dépenser de l'argent en instruction qui ne devait servir à rien ? Vivrait-il seulement ? Elle en doutait. En attendant, sa mère songea à l'employer dans le ménage, à en faire, en quelque sorte, sa domestique. Elle le chargea des besognes répugnantes et sales, ce qui lui évita de prendre une femme à la demi-journée ; il dut aussi laver la vaisselle, récurer les chaudrons, balayer, cirer les chaussures. Et puis, toute la journée, il cousait. Il raccommodait les torchons, le gros linge, ravaudait les vieux bas, ou bien il tricotait des caleçons pour son père. Assis derrière la même fenêtre, toujours courbé, le visage terreux, son pauvre corps de temps en temps secoué par la toux, il piquait la toile, s'interrompant quelquefois, pour regarder les gamins qui jouaient à la marelle sur les dalles du marché au blé, pour suivre le vol familier des pigeons, et les charrettes qui s'en allaient vers les grandes routes, dans les verdures et dans le soleil.

Mme Robin vint nous ouvrir. Elle était en camisole flottante ; un tablier de cotonnade bleue préservait son jupon, un jupon de dessous, noir, mal attaché, qui découvrait le bas de ses jambes et

ses pieds chaussés de pantoufles en tapisserie. Dès qu'elle nous eut reconnus elle se cacha vivement, derrière la porte, honteuse d'être surprise en ce déshabillé qui complétait sa laideur et faisait ressortir davantage la couperose de son teint.

– Je ne puis pas vous recevoir comme ça, cria-t-elle… Je suis à la cuisine en train de hacher un pâté… Laissez-moi passer une robe, au moins…

– Mais non, mais non, insista ma mère… Nous ne voulons pas vous déranger, ma chère amie… J'irai avec vous dans la cuisine… Albert causera avec Georges… J'ai du nouveau…

Mme Robin montra sa tête intriguée, et minaudant :

– Ce n'est guère convenable tout de même… Vraiment, si j'avais su que vous viendriez !…

Elle se défendit encore, mais ma mère l'entraîna dans la cuisine, tandis que je me dirigeais vers la chambre où était Georges.

Un lit d'acajou s'avançait au milieu de la chambre, drapé de rideaux blancs. Les feuilles déchirées d'un paravent séparaient ce lit conjugal d'une couchette en fer, dont la tête reposait contre l'angle du mur, la couchette de Georges. Une commode de noyer à dessus de marbre gris, un fauteuil Voltaire en reps grenat, une toilette Empire en forme de trépied, et, sur la cheminée, sous un globe, une pendule de zinc doré, représentant Marie Stuart, composaient le reste de l'ameublement. Çà et là, des crucifix, un bénitier, des lithographies pieuses, jaunissant dans des cadres de bois. Près de la fenêtre sans rideaux, en face d'une pile de torchons et d'une corbeille d'osier pleine de pelotes de fil, d'étuis à aiguilles, de chiffons, Georges cousait, extrêmement voûté, le visage assombri par une ombre bleuâtre et plate que contournait un trait de lumière vive. Le petit infirme tendit vers moi, puis vers la porte, un regard craintif, et me voyant seul, il me sourit.

– Mère n'est pas là ? me demanda-t-il à voix très basse.

– Non !

Il laissa son ouvrage, et se levant péniblement, il vint à ma rencontre. Ses jambes trop faibles pour son corps, si débile pourtant, s'arquaient à chaque pas, comme sous le poids d'un roitelet les scions frêles d'un arbrisseau.

Je n'avais pas eu souvent l'occasion de me trouver seul avec lui. Presque jamais le pauvre être ne sortait ; et chez lui, ou bien à

la maison, toujours s'interposait entre nous l'ombre glaçante de la mère. Nous ne nous parlions pas, mais nos yeux parlaient à défaut de nos bouches, et les siens m'avaient longuement raconté ses douleurs.

– Assieds-toi là, près de moi, me dit-il en m'apportant un tabouret.

S'aidant de mon épaule, il se rassit à sa place, et me considéra, sans prononcer une parole. Moi non plus, je ne disais rien. Un peu gêné, un peu attristé même, comme devant un homme qu'on sait supérieur à soi, je l'examinais. Il avait les cheveux blonds et mats, de cette matité qu'ont les fourrures des bêtes malades ; son visage exsangue, flétri, se teintait d'une légère tache rosée aux pommettes trop saillantes. L'on sentait qu'une ossature étiolée, que des membres rabougris, flottaient sous la blouse d'indienne qui l'enveloppait jusqu'à mi-jambes. Ses mains étonnaient, à cause de leur longueur et de leur sécheresse, des mains comme jamais je n'en vis à aucun enfant. Et ses yeux aux prunelles d'un bleu sombre inquiétaient aussi par l'étrange profondeur du regard et la précocité des pensées qu'elles révélaient.

Le regard de Georges toujours fixé par moi, me devint intolérable ; il me donnait sur le crâne l'impression d'une chose trop pesante. Tout à coup, il me dit :

– Jamais tu n'as songé à t'en aller, toi !... à t'en aller loin... bien loin ?...

– Non ! répondis-je... Pourquoi me demandes-tu ça, Georges ?

Il se tourna du côté de la fenêtre, et agitant sa main longue et sèche :

– Parce que ça doit être beau, les pays... là-bas... au-dessus des toits... les pays, plus loin, au-dessus des forêts... Hier soir, pendant que mes parents étaient chez toi, j'ai pensé à m'en aller... plus loin que tout ça encore... Je me suis levé, je me suis habillé... Mais la porte était fermée... Alors, je me suis recouché, et j'ai rêvé à des choses... C'est-y loin, l'Amérique, dis ?

– Pourquoi me demandes-tu ça, Georges ? répétai-je.

– Parce que l'année dernière, j'ai lu un livre... C'étaient des enfants... Ils habitaient des plaines, des plaines, des bois, des bois... Ils couraient au milieu de belles fleurs, après de belles bêtes... Sur les arbres, il y avait des perroquets, et des oiseaux de paradis, et des paons sauvages... Et ils n'avaient pas de père, pas

de mère !… Ça se passait en Amérique… C'est-y loin ?

– Je ne sais pas ! dis-je, le cœur vague.

– Tu ne sais pas ?… Voilà, je voudrais aller en Amérique… ou bien autre part… Quelquefois, j'ai vu des enfants, sur les routes, qui gardaient des vaches… Les vaches broutaient… Eux cueillaient des coucous et faisaient de belles pelotes jaunes avec… Ou bien, ils mangeaient des mûres dans les haies… Ça doit être gentil de garder les vaches… Est-ce que les enfants qui gardent les vaches ont des parents, dis, sais-tu ?

– Je ne sais pas.

Georges eut un air contrarié.

– Oh ! tu ne sais rien ! soupira-t-il.

Et brusquement, il reprit :

– Quelquefois, sur la place, je regarde passer des voitures de saltimbanques… des grandes voitures jaunes, rouges, avec des petites fenêtres, et un petit tuyau qui fume… Et j'ai envie de partir avec elles… Sais-tu où elles vont ?

– Elles vont dans les villes… loin…

– Elles vont peut-être en Amérique ?

– Peut-être !

Il réfléchit un instant ; puis il m'attira près de lui, m'embrassa.

– Tu ne le diras pas… Eh bien ! voilà… quand il passera une voiture, je descendrai et je la suivrai… Et puis, je demanderai aux saltimbanques de me prendre avec eux…

S'interrompant :

– Ainsi, toi, jamais tu n'as pensé à t'en aller ?

Les paroles de Georges me faisaient mal, me bouleversaient dans toutes mes croyances sacrées d'enfant, dans cet attachement d'animal qui vous rive même à la maison où l'on a été malheureux, même à la famille qui vous éloigne de sa tendresse. Et, très ému, je lui parlai ainsi :

– Écoute, Georges, ce n'est pas bien, ce que tu dis là… C'est un péché ! et Dieu t'en punira… Tu n'aimes donc pas ton père ni ta mère, que tu veux les quitter ?

Le pâle enfant s'agita sur sa chaise. Une flamme sombre traversa ses prunelles, devenues presque terribles pour une si

fragile créature. Et crispant les poings, il cria d'une voix rauque :

– Non !… non, je ne les aime pas… Non !

– Pourquoi ? balbutiai-je… Parce qu'ils te battent, parce qu'ils te renferment ?

– Non… autrefois, j'ai été battu ; autrefois, j'ai été renfermé… Et je les aimais.

– Alors pourquoi ne les aimes-tu plus aujourd'hui ?…

Georges laissa tomber sa tête dans ses mains, et il sanglota :

– Parce qu'ils font des saletés… des saletés… des saletés !…

Ses larmes tournant soudain en fureur :

– Des saletés ! répéta-t-il… La nuit, ils s'imaginent que je dors… Et je les entends !… D'abord, j'ai cru qu'ils se battaient, qu'ils s'égorgeaient… Le lit craquait… ma mère hurlait… la voix étouffée, la voix étranglée… Mais non ! une fois, j'ai vu… c'étaient des saletés !…

Une toux sèche l'arrêta. J'avais détourné mes yeux des siens, troublé par quelque chose que je ne comprenais pas, mais que je sentais effroyable et honteux… Le petit infirme poursuivit :

– Comment veux-tu que je les aime ?… Est-ce que cela est possible ?… Qu'ils me rouent de coups ; qu'ils me jettent, jour et nuit, dans le trou au charbon… c'est bien, je les aimerai tout de même !… Mais ça !… Je n'ose plus les regarder en face… Rien que de sentir passer la robe de ma mère, près de moi, je rougis… Car je ne les vois plus tels qu'ils sont, lorsque je les vois… Je les vois toujours, comme la nuit… C'est pour cela que je veux aller loin… bien loin !… dans les pays où les enfants n'ont pas de parents… où il y a sur les arbres de beaux oiseaux qui chantent… comme en Amérique…

Un bruit de voix, immédiatement suivi d'un bruit de pas, se fit entendre derrière la porte. Georges reprit son ouvrage, se pencha pour dissimuler son trouble, et ma mère et Mme Robin entrèrent dans la chambre.

En nous voyant assis l'un près l'autre, et silencieux, elle dit, tandis que Mme Robin, par-dessus l'épaule de ma mère, me lançait un regard de haine :

– Allons ! je vois que vous avez été bien sages…

Elle s'approcha de Georges pour l'embrasser. Mais, soudain, très pâle, elle étendit le bras dans la direction de la fenêtre et

poussa cette exclamation :

– Ah ! c'est trop fort !… c'est trop fort !… Voyez donc.

L'abbé Jules remontait la place au bras du cousin Debray. Ils marchaient avec lenteur, causant comme de bons amis ; le cousin, raide et gesticulant, l'abbé s'appuyant à son bras d'un air de contentement. Au coin de l'hôtel des Trois-Rois, ils disparurent.

Ma mère restait atterrée ; et Mme Robin, très grave, regardait ma mère.

– Il ne vous manquait plus que cela ! fit-elle… C'est que le capitaine Debray est un fameux intrigant !…

Quant à moi, je ne pensais ni à l'oncle Jules, ni au cousin Debray. Encore sous l'impression des paroles de Georges, je sentais se dévoiler devant moi des choses confuses, redoutables ; et mes yeux allaient de Mme Robin, qui me semblait moins laide, au lit d'acajou, au-dessus duquel un mystère planait, sous les draperies blanches.

II

Le cousin Debray, à l'exception de ses vieux souvenirs de caserne et de sa connaissance plastique des mœurs du putois, n'avait pas beaucoup d'idées dans la tête. Depuis qu'il avait quitté le régiment, il n'en avait eu qu'une, et encore dut-il y renoncer. Le brave cousin s'était imaginé de doter le pays d'une compagnie de sapeurs-pompiers, dont il eût été le commandant ; il avait écrit, à ce propos, rapports sur rapports, mémoires sur mémoires, dressé des plans, des statistiques d'incendie, établi d'admirables règlements. Mais il s'était heurté sans cesse à l'obstination du conseil municipal qui refusa de charger la commune déjà obérée d'un surcroît de dépenses. Le capitaine en conçut un vif ressentiment et, bien que bonapartiste enragé, il se jeta dans l'opposition, – opposition, je m'empresse de le dire, qui se restreignait à des « nom de Dieu ! » poussés contre les autorités locales. Grâce à sa qualité d'ancien capitaine, il occupait à Viantais une situation en vue. D'abord, il figurait en grand uniforme dans les cortèges officiels, et puis, il rendait de nombreux services aux mères de famille qui avaient des fils à l'armée. S'agissait-il d'obtenir un congé, une exemption, une faveur quelconque, c'est au capitaine Debray qu'on s'adressait ; il indiquait la marche à suivre, rédigeait les suppliques en termes du métier, accablait les bureaux de recrutement et le ministère de la guerre de ses recommandations. Très obligeant, il jouissait donc d'une petite popularité et il finit par se consoler de n'être pas pompier en empaillant avec rage et conviction tous les putois et belettes tués dans les taillis d'alentour. Chaque famille possédait au moins un spécimen du talent de notre cousin, et l'on ne pouvait entrer à cette époque dans une maison sans y voir à la place d'honneur un de ces animaux assis sur une planchette de bois et se livrant à des gesticulations badines, généralement empruntées à la mimique des écureuils. Par une tendance vers l'idéal qu'ont généralement les vieux militaires retraités, le cousin corrigeait, dans la zoologie des bêtes carnassières, ce que celles-ci ont de trop répugnant et de trop féroce. Il vivait très retiré avec sa domestique, Mélanie, une grosse femme de quarante-cinq ans,

qu'il appelait familièrement : « Ma poule. » Les intimes relations du maître et de la servante étaient connues de tous. Ils ne s'en cachaient ni l'un ni l'autre, et un jour qu'ils s'étaient disputés tous les deux devant plusieurs personnes, le capitaine avait dit : « Crie, crie, ma poule… Tu sais bien que l'oreiller raccommode tout. » C'était clair. Aussi, dans la société bourgeoise on ne pouvait pas le recevoir, à cause de « la poule » ; mais on continuait de l'estimer à cause des putois dont il était si facilement prodigue.

Après l'incident de la place, ma mère jugea qu'il ne fallait point se faire un ennemi du cousin Debray. Il était préférable de l'amadouer, de l'inciter discrètement à des pensées, à des actions généreuses, de s'en servir comme d'un moyen inconscient de communication entre l'abbé et nous, et, plus tard, comme d'un instrument de réconciliation. On revit donc plus souvent le capitaine à la maison, on l'invita même à dîner. Sans trop s'étonner de ce revirement subit et n'ayant point coutume de chercher la raison des choses, il accepta. Alors, on le gava de bonne chère et du meilleur vin de la cave. Ce fut une amère déception. Le cousin buvait, mangeait et il disait : « Ah ! ce Jules, c'est un nom de Dieu de gaillard ! » Le vocabulaire de ses enthousiasmes, la curiosité de ses observations s'arrêtaient là. Ce « nom de Dieu de gaillard ! » en marquait la hauteur suprême. Il fut impossible d'en tirer autre chose. Non qu'il y mît de la malice, il était sincère, comme une brute, le bon capitaine. Et il revenait à ce « nom de Dieu de gaillard ! » à propos de tout, modifiant le ton de cette exclamation suivant qu'il éprouvait plus ou moins d'enthousiasme, mais n'en changeant jamais la forme. Ma mère avait beau lui suggérer des idées, lui tracer des réponses, il n'entendait rien, ne comprenait rien, il s'obstinait à ce « nom de Dieu de gaillard ». Elle soupirait, demandant à son regard une complicité :

– Ah ! quelle tristesse que les familles divisées !… Ce serait si bon d'être réunis et de s'aimer… Et lui, si seul avec une santé si délicate… On le soignerait si tendrement !… Nous sommes aussi de bien petites gens, pour lui qui est si savant, si éloquent. Dame ! quand on a son intelligence… quand on a été à Paris !… Nous autres, nous n'avons que notre cœur…

Et sa voix, sa pose, ses gestes semblaient crier :

– Mais répète-lui ça, imbécile.

À quoi le cousin Debray, la bouche pleine, l'œil luisant, répondait :

– Oh ! ce Jules ! c'est un nom de Dieu de gaillard !… Quelquefois, en causant avec lui, je ne puis m'empêcher de lui dire : « Jules, tu es un nom de Dieu de gaillard ! »

– Et quand vous causez avec lui, reprenait ma mère en s'accrochant désespérément aux rares mots autres que les jurons du capitaine… Que dit-il ?… Se plaint-il ?… Parle-t-il de Paris ?… De nous ?…

– Lui !… Ah ! bougre, ma cousine !… C'est un nom de Dieu de gaillard, allez !

Enfin, une fois, il expliqua qu'il était entré dans la bibliothèque. Il ajouta même qu'il avait vu des livres, qu'il les avait palpés, que Jules lui avait montré des ouvrages très rares, très chers… Et il conclut en balançant la tête :

– Mes enfants, c'est une nom de Dieu de bibliothèque.

Ainsi, seul de la famille, il était reçu chez l'abbé ! Et non seulement il y était reçu, mais voilà qu'il entrait dans la bibliothèque !… Dans cette bibliothèque sur la porte de laquelle étaient écrits ces mots : « Défense d'entrer !… » Dans cette bibliothèque où personne jusqu'ici n'avait posé le pied, pas même les Servières… Et non seulement il y était entré, mais mon oncle lui avait, de ses propres mains, montré des livres en insistant sur le prix, sur la rareté.

– Et la malle ? interrogea ma mère consternée… Avez-vous vu aussi la malle ?

– Non ! fit le cousin Debray, qui, jusqu'à dix heures, égrena le chapelet de ses jurons.

Mes parents ne l'écoutaient plus, songeaient, et le cousin jurait dans le vide, en caressant sa moustache grise, plus grise sur sa face que la digestion violaçait.

Quand il fut parti :

– Tu vois ! s'exclama ma mère… Tu vois !

Mon père articula, en mettant une pause entre chaque syllabe :

– C'est extraordinaire !… qui aurait jamais deviné ?

– Et tu comprends bien, n'est-ce pas ? pour que l'abbé ait introduit ce grossier personnage dans la bibliothèque, pour qu'il se soit donné la peine de lui en faire les honneurs, tu comprends qu'il a des vues sur lui…

– J'en ai peur !

– Et le cousin héritera de tout !…

– C'est possible !… c'est probable même… Parce que, sans ça, l'abbé ne l'aurait pas mené dans la bibliothèque… L'abbé le connaît bien.

– Parbleu, s'il le connaît !… son testament est peut-être fait déjà !… Enfin, quelle est sa fortune, au juste ?

Mon père eut un geste évasif, et s'étant livré à un calcul mental, il répondit :

– Voilà ce qu'il faudrait savoir !… Il a payé les Capucins douze mille francs, sans les frais d'actes et d'enregistrement… De la succession de ma mère, il a eu six mille livres de rentes… Maintenant… A-t-il plus ?… A-t-il moins ? Ce sont ces six années à Paris, dont on ne connaît rien, qui me chiffonnent !… Qu'est-ce qu'il a fabriqué à Paris ?

– Et la bibliothèque dont tu ne parles pas ?… Et la malle ?

– Oui !… Mais Paris, Paris, vois-tu !… C'est ça qui est l'ennuyeux !… Qu'est-ce qu'il a fabriqué à Paris !

Il se leva, et se promena dans la chambre, les mains dans ses poches, préoccupé. Ma mère, distraitement, agitait un trousseau de clefs qui, sous ses doigts, rendait un son clair de métal, comme un joli son de grelots, dans le lointain. Après quelques secondes de silence, mon père dit, ne s'adressant à personne :

– Et puis nous sommes là à compter !… Heu !… heu !… À quoi cela nous sert-il ?…

Ma mère secoua plus fort son trousseau de clefs, et haussa les épaules :

– Un homme qui vit en concubinage !… qui n'a pas d'enfants !… C'est honteux !…

– Eh bien ! oui, conclut mon père… Voilà la justice de ce monde !… qu'est-ce que tu veux ?

L'heure de me coucher était depuis longtemps passée. Tout à leurs réflexions, mes parents m'oubliaient, ne me voyaient pas. Je n'avais garde, d'ailleurs, d'appeler l'attention sur moi, et je me faisais tout petit, au fond de ma chaise, dans le coin d'ombre où j'avais eu la prudence de me cacher. J'étais prodigieusement intéressé, non par les calculs de la fortune de l'abbé, qui eussent suffi à m'endormir, mais par ce qui se disait du cousin Debray ; j'attendais des révélations sur sa vie, sur « la poule », surtout, dont

il avait été beaucoup question ces jours-là ; car, sous l'empire de ces événements, mes parents se relâchaient, devant moi, dans la tenue de leur langage et l'austérité de leurs observations ; je rapprochais « la poule » et le cousin, de M. et Mme Robin. Depuis les confidences de Georges, un monde nouveau m'apparaissait encore indécis ; j'éprouvais, en tout mon être, des sensations inconnues, vertigineuses, qui me donnaient l'effroi et l'attraction des choses défendues, d'un mal abominable et charmant, que je lisais maintenant, sans le déchiffrer, aux yeux des femmes. Tout cela était brouillé, très incertain, et j'espérais que, par un mot, par une phrase, « sur le cousin et la poule », mes parents allaient dissiper les brumes qui couvraient le mystère, désiré et redouté.

Mon père remonta la lampe qui charbonnait et vint se rasseoir. Il avait sans doute réfléchi, car, voyant sa femme toujours songeuse et inquiète, il tapa tendrement sur ses genoux.

– Allons ! mignonne. Ne te casse pas la tête, va !… Et prenons notre parti de ce qui arrive… Dieu merci ! nous ne manquons de rien… Et j'en serai quitte pour travailler un peu plus vieux, voilà tout !…

Gaîment, il ajouta, en manière de plaisanterie :

– Si seulement nous avions une bonne épidémie, de temps en temps !

Mais ma mère se révolta. D'une voix dure, accompagnée d'un geste résolu :

– Non !… décida-t-elle… Il ne sera pas dit qu'on se sera moqué de nous ainsi… Je suis déterminée à me défendre ! D'abord… D'abord, il faut que tu ailles aux Capucins !…

– Moi ! fit mon père, qui tressauta sur son siège… moi !… Ah ! mais non !… Ah ! mais non !

– Attends donc avant de dire non… Mon Dieu ! que tu es bien de ta famille !

Et, parlant plus vite, elle reprit :

– Il faut que tu ailles aux Capucins… Comprends-moi… Tu verras ton frère… Sans t'humilier, sans pleurnicher, sans implorer une réconciliation, tu lui demanderas de se charger de l'instruction d'Albert… Albert est son filleul, sapristi !…

– Et le curé ? interrompit mon père… il se froissera.

– Le curé, je m'en charge !… Une fois le petit dans la place, tu

comprends que cela arrange joliment nos affaires… C'est à nous à manœuvrer habilement !… Sans compter qu'il peut le mener jusqu'à la seconde… une économie de quatre ans de collège, du même coup.

– Il ne me recevra pas ! objecta mon père.

– Qu'en sais-tu ?

– Cela va être des histoires !

– Quelles histoires ?… Où vois-tu des histoires ?… Quoi de plus naturel qu'un oncle donnant des leçons à son neveu ?… D'ailleurs, il s'ennuie… Ça la distraira…

– Et s'il refuse ?

– Eh bien ! tu t'en reviendras… Et les choses iront comme par le passé… Au moins nous aurons la conscience tranquille ; nous aurons tenté quelque chose.

Mon père sa grattait la tête afin d'en faire jaillir des répliques triomphantes. Il était à bout d'arguments ; aucune objection ne se présentait plus à son esprit. Très ennuyé, il consentit.

– Allons, soit ! soupira-t-il avec efforts… J'irai un de ces jours…

– Pourquoi attendre ?… Avec une santé comme la sienne, il peut mourir d'un moment à l'autre… Est-ce que l'on sait ?… Non, tu iras demain !

– Allons, soit !… J'irai demain.

Le lendemain matin, mon père rôda dans la maison, l'air tout vague. Il cherchait des prétextes pour retarder son départ, s'ingéniait à se trouver tout d'un coup des occupations pressées, des courses urgentes, qui eussent éloigné de quelques heures la redoutable entrevue. Jamais il n'oserait proposer à son frère cette idée absurde… Alors que lui dirait-il ? Rien, évidemment.

– Si j'emmenais Albert ? se demandait-il.

Il sentait le besoin de n'être pas seul, pour affronter le terrible abbé. De m'avoir auprès de lui, il lui semblait que cela lui donnerait plus d'autorité, plus d'assurance. Il pensait aussi que, devant moi, Jules se contiendrait davantage… Et il allait ainsi de la cuisine à son cabinet, du cabinet dans le salon, remettant les chaises en place, tâtant ses poches afin de se rendre compte s'il n'avait rien oublié. Ma mère le poussait à la porte :

– Mais va donc !… Que cherches-tu ?… De quoi as-tu peur ?

– Si j'emmenais le petit ? Ce serait peut-être plus convenable.

– C'est de la folie !… Va donc !… Et tâche qu'il te reçoive dans la bibliothèque !

L'absence de mon père dura une heure à peine. Quand il revint, il était tout joyeux. Son pas sonnait sur la terre battue de la cour comme un pas de victoire.

– Eh bien ? interrogea ma mère émue et pâle.

– C'est fait !… Il consent… À partir de demain, Albert peut aller chez lui.

– Na, vois-tu ?… Je le savais bien !…

Elle se jeta dans les bras de son mari et l'embrassa.

– Avais-je raison, dis ?… Et comment les choses se sont-elles passées ?

Il fallut raconter l'entrevue. L'abbé avait été très froid, mais convenable. Il se promenait dans son jardin, vêtu d'une espèce de houppelande verte qui n'avait ni la forme d'une soutane ni la coupe d'un pardessus. Un vrai fouillis d'herbes, que ce jardin, où les allées même disparaissaient. Dès les premiers mots, Jules avait souri d'une manière drôle, puis : « C'est bon, avait-il dit. Je le prends, il peut venir. » Après quoi, il avait adressé deux ou trois questions au sujet de son élève. Où en était-il ?… Qu'avait-il appris ?… En reconduisant son frère jusqu'à l'entrée de l'avenue, il s'était expliqué de la sorte : « Je tiens à t'avertir que je ne changerai rien à nos relations que je trouve parfaites ainsi… Je ne veux pas vous voir, ni toi, ni ta femme. » Et l'on s'était séparé.

– Alors tu n'as rien vu de la maison ?… de la bibliothèque ?

– Rien. Il ne m'a pas prié d'entrer !

– Et lui, comment est-il ?

Mon père hocha la tête d'un air triste.

– Il vieillit diablement, le pauvre garçon… Je ne serais pas étonné qu'il eût une maladie de cœur…

J'étais bien ému lorsque je m'engageai, à mon tour, dans l'étroite allée de lauriers qui conduisait aux Capucins ; et je ne songeais pas à regarder les merles qui, près de moi, s'envolaient des touffes de verdure ni les rouges-gorges agiles qui se glissaient par terre, entre les ramilles basses, avec des farfouillements de souris. En quittant brusquement une branche de sapin, un geai cria si fort que j'eus peur, et que mes livres tombèrent sur le sol.

Je les ramassai, et en me relevant, j'aperçus, à vingt pas devant moi, mon oncle, tout droit, tout noir, dans l'allée.

– Ah ! te voilà ! me dit-il.

– Oui, mon oncle.

Je tremblais : mes jambes sous mon corps se dérobaient, molles et glacées…

Il se dirigea vers le perron au pied duquel s'étalaient les touffes d'hortensias et s'assit sur une marche.

– Assieds-toi, mon garçon, fit-il.

– Oui, mon oncle…

– Et tu apprends la flûte ? à ce que m'a dit ton père ?

– Oui, mon oncle.

– Et le latin ?…

– Oui, mon oncle.

– Qu'est-ce que tu as là, sous le bras ?

– Ce sont mes livres.

Il les prit, les examina rapidement et les lança dans l'espace, l'un après l'autre. Je les entendis retomber lourdement derrière le petit mur qui entourait la cour.

– Sais-tu encore quelque autre chose, me demanda-t-il.

– Non, mon oncle…

– Eh bien ! mon garçon, va dans le jardin… Tu y trouveras une bêche… Bêche la terre… Quand tu seras fatigué, couche-toi dans l'herbe… Va !

Ce fut ma première leçon.

III

– Qu’est-ce que tu dois chercher dans la vie ?… Le bonheur… Et tu ne peux l’obtenir qu’en exerçant ton corps, ce qui donne la santé, et en te fourrant dans la cervelle le moins d’idées possible, car les idées troublent le repos et vous incitent à des actions inutiles toujours, toujours douloureuses, et souvent criminelles… Ne pas sentir ton moi, être une chose insaisissable, fondue dans la nature, comme se fond dans la mer une goutte d’eau qui tombe du nuage, tel sera le but de tes efforts… Je t’avertis que ce n’est point facile d’y atteindre, et l’on arrive plus aisément à fabriquer un Jésus-Christ, un Mahomet, un Napoléon, qu’un Rien… Écoute-moi donc… Tu réduiras tes connaissances du fonctionnement de l’humanité au strict nécessaire : 1° L’homme est une bête méchante et stupide ; 2° La justice est une infamie ; 3° L’amour est une cochonnerie ; 4° Dieu est une chimère… Tu aimeras la nature ; tu l’adoreras même, si cela te plaît, non point à la façon des artistes ou des savants qui ont l’audace imbécile de chercher à l’exprimer avec des rythmes, ou de l’expliquer avec des formules ; tu l’adoreras d’une adoration de brute, comme les dévotes, le Dieu qu’elles ne discutent point. S’il te prend la fantaisie orgueilleuse d’en vouloir pénétrer l’indévoilable secret, d’en sonder l’insondable mystère… adieu le bonheur ! Tu seras la proie sans cesse torturée du doute et de l’inassouvi… Malheureusement, tu vis dans une société, sous la menace de lois oppressives, parmi des institutions abominables, qui sont le renversement de la nature, et de la raison primitive. Cela te crée des obligations multiples, obligations envers le pouvoir, envers la patrie, envers ton semblable – obligations qui, toutes, engendrent les vices, les crimes, les hontes, les sauvageries qu’on t’apprend à respecter, sous le nom de vertus et de devoirs… Je te conseillerais bien de t’y soustraire… mais il y a le gendarme, les tribunaux, la prison, la guillotine… Le mieux est donc de diminuer le mal, en diminuant le nombre des obligations sociales et particulières, en t’éloignant le plus possible des hommes, en te rapprochant des bêtes, des plantes, des fleurs ; en vivant, comme elles, de la vie splendide, qu’elles puisent aux sources mêmes de la nature, c’est-à-dire de la

Beauté… Et puis, ayant vécu sans les remords qui attristent, sans les passions d'amour ou d'argent qui salissent, sans les inquiétudes intellectuelles qui tuent, tu mourras sans secousse… Et tout le monde, ignorant ta vie, ignorera ta mort… Tu seras pareil à ces jolis animaux des forêts, dont on ne retrouve jamais la carcasse, et qui disparaissent, volatilisés dans les choses !… Vois-tu, mon garçon, si j'avais connu autrefois ces vérités, je n'en serais pas où j'en suis aujourd'hui. Car je suis une canaille, un être malfaisant, l'abject esclave de sales passions… Enfin, je te dirai peut-être cela plus tard… Et sais-tu pourquoi ? Parce que, dès que j'ai pu articuler un son, on m'a bourré le cerveau d'idées absurdes, le cœur de sentiments surhumains. J'avais des organes, et l'on m'a fait comprendre en grec, en latin, en français, qu'il est honteux de s'en servir… On a déformé les fonctions de mon intelligence, comme celles de mon corps, et, à la place de l'homme naturel, instinctif, gonflé de vie, on a substitué l'artificiel fantoche, la mécanique poupée de civilisation, soufflée d'idéal… l'idéal d'où sont nés les banquiers, les prêtres, les escrocs, les débauchés, les assassins et les malheureux… Tiens, tout à l'heure, je te disais que Dieu était une chimère… Eh bien ! je ne sais pas… je ne sais rien… car la conséquence de notre éducation et le résultat de nos études sont de nous apprendre à ne rien savoir, et à douter de tout… Il y a peut-être un Dieu… il y en a peut-être plusieurs… Je ne sais pas… Maintenant, va courir !… Non, attends !… Ce matin, j'ai encore trouvé un lacet, tendu aux merles… Je te défends de chasser les oiseaux… La vie des oiseaux est respectable… Sais-tu ce que tu détruis en eux ?… Tu détruis une musique, un frémissement, de la vie, enfin, qui vaut mieux que la tienne… As-tu regardé l'œil des oiseaux ?… Non… Eh bien ! regarde-le… et tu ne tueras point… Maintenant, va jouer… Monte aux arbres… Rue des pierres… Va !…

C'est par ces tirades d'un anarchisme vague et sentimental que mon oncle me préparait au baccalauréat futur, ambition de mes parents.

D'ordinaire, les leçons se bornaient à des courses dans le jardin, à des exercices de toute sorte, violents et continus. Une fois par semaine, au plus, sous l'acacia-boule, l'abbé, coiffé d'un chapeau de paille, en forme de cloche, et vêtu de sa houppelande verte, qui jaunissait à l'air, m'initiait aux secrets de sa philosophie, laquelle m'effrayait bien un peu, mais que je ne comprenais pas du tout. Je le voyais rarement ; des jours entiers se passaient sans qu'il se montrât : il travaillait dans sa bibliothèque,

ou bien il s'enfermait dans la mystérieuse chambre, avec la malle… Madeleine et moi, nous l'entendions parfois trépigner, crier, et la servante soupirait :

– Allons, bon !… Le v'là cor avec la bête !… Ben sûr que ça finira mal !

Ces jours-là, Madeleine m'employait à tirer de l'eau du puits, à tasser le bois dans le bûcher. J'en vins bientôt à éplucher ses carottes, à faire une partie de sa grosse besogne.

Depuis un an que je suivais les bizarres cours de l'abbé Jules et de Madeleine, j'avais complètement oublié le peu de latin que m'avait enseigné le curé Blanchard. L'orthographe, l'arithmétique, l'histoire de France, n'étaient plus que des souvenirs déjà vieux, effacés. Je grandissais en force et en muscles.

– Comment dit-on *feu* en latin ? me demandait mon oncle, lorsque je rentrais dans la maison, suant, soufflant, tout embaumé de fraîches odeurs d'herbes.

– Je ne sais pas, mon oncle.

– Très bien ! faisait l'abbé, en se frottant les mains avec satisfaction… Parfait !… Et comment écrirais-tu *hasard ?*

Je réfléchissais un instant, et épelant le mot :

– H… a… Ha… z…

– Z… z !… à la bonne heure !… Madeleine ! Madeleine !… Donnez une tartine de confitures à M. Albert…

De loin en loin, il m'emmenait à la promenade. Souvent, à propos de la moindre chose, d'une plante cueillie dans le fossé de la route, d'un dos de paysan entrevu sous un pommier, d'un mouton, d'un nuage, d'une spire de poussière formée par le vent, il partait en des théories de vie sociale, hachées de réflexions comme celle-ci :

– Je ne sais pas pourquoi je te dis tout cela… Tu ferais peut-être mieux d'être notaire ?

Il était rare qu'il ne nous arrivât point quelque extraordinaire aventure. Nous avions, une après-midi, rencontré une petite mendiante. Elle cheminait, près de nous, tendant la main.

– Pauvre petite ! gémit mon oncle, tout attendri… Regarde-la, gentiment, cette pauvre petite… Il faut être bon avec les petits et les souffrants.

Et s'adressant à la pauvresse :

– Viens, pauvre petite… viens jusque chez moi… Je te donnerai de l’argent… Serais-tu contente d’avoir dix francs ?

Étonnée, heureuse, la mendiante se mit à nous suivre discrètement.

Auprès des Capucins, mon oncle se retourna, et voyant la petite guenilleuse qu’il avait oubliée.

– Qu’est-ce que tu veux ? s’écria-t-il… Pourquoi nous suis-tu, voleuse ?

Interdite, ouvrant de grands yeux, elle ne répondit pas.

– Mais c’est vous, mon oncle, hasardai-je, c’est vous qui lui avez dit de venir…

– Comment, c’est moi ?… Tu plaisantes… Est-ce que je la connais ?… Une coureuse de cabaret… de la chair à roulier !… allons, va-t’en !

Enfin, de même que le cousin Debray, j’entrai dans la bibliothèque. Cet événement considérable arriva un jour de pluie. En m’introduisant dans le sanctuaire redoutable, mon oncle me tint ce discours :

– Tu vois !… Ce sont des livres !… Et ces livres contiennent tout le génie humain… Les philosophies, les systèmes, les religions, les sciences, les arts sont là… Eh bien ! mon garçon, tout ça ce sont des mensonges, des sottises, ou des crimes… Et rappelle-toi bien ceci… l’émotion naïve qu’une toute petite fleur inspire au cœur des simples vaut mieux que la lourde ivresse et le sot orgueil qu’on puise à ces sources empoisonnées… Et sais-tu pourquoi ?… Parce que le cœur simple comprend ce que dit la toute petite fleur, et que tous les savants, avec tous les philosophes, avec tous les poètes, en ignoreront toujours le premier mot… Les savants… les philosophes… les poètes !… Peuh !… Ils ne servent qu’à salir la nature de leurs découvertes et de leurs mots, absolument comme si, toi, tu allais barbouiller un lys ou une églantine avec ton caca !… Attends, attends, mon garçon, je vais te dégoûter de la lecture… Et ça ne sera pas long !

Il monta sur un escabeau appliqué contre les bas rayons de la bibliothèque, et prit un livre, au hasard.

– L’*Éthique*, de Spinosa. Voilà ton affaire.

Étant redescendu, il me remit le volume, non sans avoir tapé sur les plats, à plusieurs reprises, de la paume de sa main.

– Assieds-toi, près de la petite table, là-bas… et lis, à haute voix, à la page que tu voudras.

Mon oncle s'enfonça dans son fauteuil, croisa ses longues jambes l'une sur l'autre, ses longues jambes maigres et pointues, dont les genoux atteignaient l'axe du menton. Et la tête renversée en arrière, le bras droit posé sur l'accoudoir, le gauche pendant, il ordonna :

– Commence !

D'une voix incertaine, ânonnante, je commençai la lecture de l'*Éthique.* Ne comprenant rien à ce que je lisais, je bredouillais, commettais à chaque ligne des fautes grossières… Mon oncle ricana d'abord ; peu à peu, il s'impatienta :

– Fais donc attention, animal… Tu n'as donc jamais appris à lire… Reprends cette phrase…

Et le voilà qui se passionnait. Il m'interrompait, tout à coup, pour émettre une réflexion, jeter un cri de colère. Le corps en avant, les deux poings crispés sur les bras du fauteuil, les yeux brillants et farouches, tels que je les avais vus, à son arrivée à Coulanges, il semblait menacer le livre, la table, et moi-même. Et il se levait, tapant du pied, vociférant :

– Il trouve que nous n'avons pas assez d'un Dieu !… Il faut qu'il en fourre partout !… T'z'imbéé…cile !

Lorsque le temps était mauvais au dehors, que le froid ou la pluie me condamnaient à chercher un abri à la cuisine, mon oncle m'appelait. Je m'asseyais devant la petite table, et je lisais à haute voix. Je lisais, depuis l'*Ecclésiaste* jusqu'à Stuart Mill, depuis saint Augustin jusqu'à Auguste Comte. Chaque fois, mon oncle s'emportait contre les opinions, comme jadis contre les hommes, avec les mêmes gestes, avec les mêmes mots. Il traitait les idées ainsi que des personnes vivantes, leur montrait le poing, et jetait à leur incorporelle image l'écume de sa fureur, dans cette insulte :

– T'z'imbéé…ciles !

Mes parents étaient consternés de la façon dont l'abbé Jules entendait l'instruction ; ils ne goûtaient point ce système de pédagogie, et s'inquiétaient fort de l'avenir qu'il me réservait. Ils ne songèrent point, pour cela, un seul instant, à m'arracher des mains de cet étrange professeur, encore moins à lui adresser la plus légère observation. « J'étais dans la place, » avait dit ma mère, je veillais au trésor, je contre-balançais l'influence du cousin

Debray. Et puis, moi aussi, j'entrais dans la bibliothèque. Ces avantages compensaient cet inconvénient. On verrait plus tard à réparer le mal. Loin de paraître fâchés, ils s'acharnaient, au contraire, par des phrases insidieuses qu'ils me faisaient apprendre et que j'étais chargé de répéter, par une suite de petites attentions délicates et détournées, à la conquête de l'abbé. Bien souvent, les clients de mon père nous offraient des cadeaux ; c'étaient de belles volailles grasses, des lièvres, des bécasses, des truites. Je les portais aux Capucins, les déposais à la cuisine, avec discrétion ; mais mon oncle ne me remerciait pas, ne m'en parlait jamais, et les mangeait d'un air satisfait. Même, lorsqu'en allant à « mes leçons », je le rencontrais, soit dans l'allée, soit dans la cour, son premier coup d'œil était pour mes mains : « M'apportes-tu quelque chose ? » semblait-il me demander.

Ma mère, elle, était vexée de ce silence. Et, tout en me remettant un petit panier, qui contenait quatre pots de confitures de fraises, dont mon oncle était très friand :

– C'est égal ! bougonnait-elle… Il pourrait remercier, l'impoli !

Mais l'abbé n'avait garde d'y songer, s'étant fait une dédaigneuse loi de ne jamais prononcer le nom de mes parents. Aux délicates allusions des phrases que je devais lui offrir en même temps que les bécasses et les confitures, il répondait en sifflotant un air. Aucune des mises en scène préparées par ma famille ne réussissait.

– Pardon, mon oncle, si j'arrive en retard… C'est que petite mère est bien malade ! disais-je, ne pouvant m'empêcher de rougir.

Alors, il pirouettait sur ses talons, et s'éloignait, les mains derrière le dos. Il semblait que mes parents n'existaient pas pour lui ; il ne leur accordait même plus l'outrageant honneur d'un : « T'z'imbéé…ciles ! »

Malgré les privautés exceptionnelles dont je continuais de jouir aux Capucins, cette obstinée réserve ne laissa pas, à la fin, d'inquiéter grandement ma mère. Elle y vit, non plus de la haine ; elle y vit quelque chose de pire : de l'ironie. Et cette ironie silencieuse d'aujourd'hui l'effraya davantage que la haine tonnante d'autrefois, car elle y devinait l'implacable froideur d'un calcul, mêlé au désir d'une mystification d'outre-tombe. Après le dîner, en attendant la venue des Robin, elle demeurait longtemps méditative, en proie à des réflexions pénibles qui mettaient la

crispation d'une souffrance sur son visage plus pâle, son visage de bourgeoise tragique. Sans doute des combats se livraient au fond de son âme, entre son amour maternel et sa cupidité de femme ; des remords, aussi, nés de l'incertitude, l'assiégeaient, rompant, d'une légère secousse, la raide immobilité de son corps. Je l'entendis, un jour, qui demanda, d'une voix basse, à mon père, en train de faire reluire, tristement, un bistouri :

– Le crois-tu si, si malade ?

– Je ne l'ai point ausculté, mignonne, répondit-il.

Et s'adressant à moi, il interrogea :

– As-tu remarqué que les jambes de ton oncle enflaient ?…

– Non, papa !…

– Ça ne fait rien, reprit-il… Pour moi, il a une maladie du cœur, peut-être du foie… Mais, heureusement, je peux me tromper dans mon diagnostic…

Il approcha de ses lèvres la lame de l'instrument qui se ternit, à son haleine.

– Je peux me tromper !… répéta-t-il, hochant la tête…

Avec la peau d'un vieux gant, il astiqua l'acier, délicatement l'essuya.

– Alors, tu crois qu'il pourrait aller, comme ça, des mois, des années ?

– Mon Dieu ! il peut aller longtemps… Il peut mourir aussi d'un moment à l'autre… Ça dépend !

Ayant planté le bistouri dans le rayonnement de la lampe, il le fit tourner entre ses doigts, en examina les surfaces polies qui miroitaient, et il répéta :

– Ça dépend !

Puis, il le glissa dans la gaine de la trousse, tandis que ma mère les yeux très vagues, un pli dur au front, murmurait :

– Et si nous avions inutilement sacrifié l'éducation d'Albert ?…

– Ah ! dame !… Te l'ai-je assez dit ?… Eh bien ! il faut l'envoyer au collège !

Elle réfléchit quelques minutes.

– Attendons encore ! fit-elle.

Mon père déplia son journal, se cala fortement au fond de son

siège.

– Attendons ! fit-il.

Un silence descendit sur nous, atroce, pesant comme un couvercle de sépulcre. De l'ombre qui planait au plafond, qui frissonnait aux murs, semblait tomber l'épouvante du Meurtre.

Mon oncle était réellement malade, déclinait chaque jour, un peu plus. Il avait des battements de cœur, des étouffements qui le forçaient à rester, des nuits entières, à la fenêtre ouverte de sa chambre, les flancs haletants, la gorge étranglée. Pour éloigner de sa pensée l'image de la mort, il ne voulait point consulter un médecin, ni rien changer à son régime, à ses habitudes. Il allait, venait, travaillait dans sa bibliothèque, s'enfermait plus fréquemment dans la chambre avec la malle ; ses yeux gardaient leur éclat étrange, et son corps, bosselé d'exostoses par un amaigrissement continu, se cassait en deux. La seule concession qu'il fit à la maladie, ce fut de ne célébrer sa messe qu'une fois par semaine, le dimanche. Et encore, plusieurs dimanches, l'attendit-on vainement ; les cloches sonnèrent et l'abbé ne parut point. Le curé Blanchard s'émut. Jugeant que la maladie n'était qu'un prétexte, puisqu'il n'avait point abandonné ses promenades quotidiennes, il s'en expliqua avec lui.

– Je fais ce qui me plaît ! déclara mon oncle, si je suis assez malade pour ne pas dire ma messe, si je ne le suis pas assez pour me promener, c'est un phénomène pathologique qui ne regarde que moi… Occupez-vous de vos vicaires…

Le curé prit un air de foudroyante autorité.

– Monsieur l'abbé ! si je vous ai laissé tranquille jusqu'ici, c'est que vous appartenez à l'une des meilleures familles du pays, une famille pieuse que j'aime, que j'estime, que je vénère.

– Eh bien ! c'est cela ! interrompit l'abbé, vénérez-la, tout à votre aise… Jouez-lui de la flûte… C'est une brave famille… Vous êtes un brave homme, je suis une canaille. C'est entendu !… Pourtant !… je possède trois mille francs de rentes, une petite maison, un grand jardin… je suis brouillé avec ma famille, je n'ai pas d'héritiers qui m'intéressent…

Il tapa sur l'épaule du curé.

– Si je vous donnais tout cela, par testament ?… Hein ! qu'en dites-vous ?

Regardant l'abbé avec des yeux troubles, où passait la lueur d'une convoitise, le curé Blanchard balbutia :

– Oh ! monsieur l'abbé !… Oh ! cher monsieur l'abbé !… Je ne mérite pas… je… je…

– Et vous savez que je suis malade, que je n'en ai pas pour longtemps !…

– Oh ! protesta le curé… Dieu ne voudra pas… mais en vérité ! je… je…

Un « T'z'imbéé…cile » goguenard et sifflant lui coupa la parole, et il se sentit poussé vers la porte par Jules qui disait dans un ricanement :

– Allez-vous-en !… Vous aviez cru ?… Ha ! ha !… Allez-vous-en !

Cette anecdote amusa beaucoup le cousin Debray, qui s'imaginait avoir lu Voltaire, jadis, et qui trouva que Jules était, plus que jamais, un nom de Dieu de gaillard ! Souvent il venait aux Capucins, braillant, crachant, sacrant, cherchant dans la cour et sous l'herbe des allées, des piquets de putois, des traces de belette. Pour flatter l'amour-propre de mon oncle, le capitaine s'extasiait sur tout, vantait, avec une concision et une délicatesse militaires, les arbres de la propriété, les murs, la bonté du sol, la grâce de la girouette, la hauteur des plafonds, et il s'écriait, chaque fois, en désignant la prairie et le cirque d'arbres qui l'entourait :

– Tout de même, tu as une nom de Dieu de vue !… C'est d'un nom de Dieu de calme, ici !… Bougre ! on serait rudement à son aise, ici, pour empailler des putois !…

Plus rarement l'abbé recevait la visite des Servières. Auprès de la jolie Mme Servières, ses angles s'arrondissaient, sa conversation prenait un tour enjoué, un charme de galanterie spirituelle qui étonnait, chez un homme aussi extravagant et bourru, dont les actions et les paroles allaient, sans cesse, de l'excessif enthousiasme à l'excessive fureur. Mais ses yeux démentaient le calme apparent de ses manières, des yeux étrangement lubriques, lorsqu'ils se posaient sur la nuque de la jeune femme, sur son corsage aux courbes souples et vivantes, sur les plis de sa robe qu'ils semblaient soulever, fouiller, déchirer, avec la brutalité de mains violatrices. Et ses narines s'ouvraient, frémissantes, à la sensualité des odeurs qui s'évaporaient d'elle et montaient dans l'air chargées d'amour. Mme Servières s'en amusait, heureuse au

fond, de cet hommage qui la déshabillait, qui la livrait à l'imagination obscène d'un faune en soutane noire.

Je revois dans ses détails les plus menus, les plus insignifiants, je revois la terrible scène qui suivit l'une de ces visites.

Mon oncle est assis sous l'acacia-boule, le dos appuyé contre le tronc, les jambes dans l'herbe. Il est surexcité, un peu haletant, très sombre, comme à l'approche d'une crise. Et cependant, sa tête pend et roule sur sa poitrine comme une boule trop pesante. La sueur dégoutte de son visage. Il arrache des brins de chiendent qu'il mâchonne et rejette ensuite. Moi, non loin de lui, je rue des pierres, essayant d'atteindre le mur qui sépare la prairie du jardin. Tout à l'heure, Mme Servières était là, toute blanche, dans la verdure : une robe blanche à reflets doux, un chapeau couvert de dentelles blanches qui frissonnaient, une ombrelle blanche, et ses bras, au travers de la mince étoffe blanche, étaient roses. Elle a trempé ses lèvres dans un verre de vin de Malaga, grignoté un gâteau… M. Servières, lui, a fumé une cigarette et parlé d'élections. Mon oncle a été charmant, il a dit des choses exquises qui faisaient une singulière mine dans sa bouche. Cueillant un coquelicot double, dont les pétales fanés, et pareils à de la soie, retombaient les uns sur les autres, en un joli chiffonnage, il l'a offert à Mme Servières : « Regardez cette fleur ! C'est délicieux… N'est-ce pas qu'elle ressemble à une petite robe Louis XV ?… Toute l'émotion, toute la tendresse, toute la grâce, tout l'esprit d'une mode, d'une époque, tout cela vient de cette petite fleur, dont une femme, un jour, en passant, aura envié la parure… Les cathédrales gothiques sont nées du regard d'amour qu'un homme, en cheminant, a jeté sur les grandes allées de nos forêts… Je me demande pourquoi les danseuses n'étudient pas le mouvement des bêtes, le vol des oiseaux, le balancement des branches… – Vous avez donc vu des danseuses ! » interroge en riant, Mme Servières… « – J'en ai vu, répond mon oncle, elles dansent très mal. » Et les Servières sont partis ; et mon oncle est sous l'acacia-boule, et je continue de ruer des pierres. Des oiseaux passent, des oiseaux chantent.

– Albert !

C'est mon oncle qui m'appelle. Sans doute il veut me donner une leçon ; je prévois un cours de morale anarchique sur Dieu, sur la vertu, sur la justice.

– Aide-moi !

Son regard m'effraie. Je ne sais pourquoi, je pense que les assassins doivent regarder ainsi quand ils tuent.

– Aide-moi donc !

Il s'empare de ma main, s'appuie sur mon épaule, et péniblement se relève. Au haut d'un poirier voisin, un bouvreuil s'égosille.

– Quel âge as-tu ? me demande mon oncle.

– Treize ans !

– Treize ans !… c'est bien… Allons !

Sans dire un mot, nous nous dirigeons vers la bibliothèque. Je m'installe à ma place ordinaire, devant la petite table, où j'ai lu toute la philosophie, à treize ans ! Avec des gestes précipités, impatients, mon oncle furette derrière une rangée de grands livres. Il cherche peut-être un philosophe que je ne connais pas encore. Et j'éprouve, à être là, une peur vague. Le dos de mon oncle a je ne sais quoi d'inaccoutumé qui m'impressionne ; ses mains véritablement m'inquiètent ; elles viennent, disparaissent, reviennent, poussées par des hâtes mauvaises. Enfin, il a trouvé. C'est un volume, plus petit que les autres, dont la couverture est rouge, sale, déchirée, dont les feuilles décousues ne tiennent plus. On voit qu'il a beaucoup servi… Mon oncle tourne les pages vite, vite, s'arrêtant une seconde, puis se remettant à les tourner, plus vite, plus vite… Cela fait un sifflement, que couvrirait le bruit d'un mince filet d'eau tombant sur des cailloux.

– Voilà !… C'est cela !…

Et lissant, de sa main étendue, la page où il s'est arrêté, il s'approche, dépose sur la table le livre grand ouvert, marque d'un trait d'ongle l'endroit qu'il faut lire.

– Lentement ! Tu liras lentement… Quand je te dirai, tu commenceras !…

Pendant qu'il s'assied dans son fauteuil, les jambes en avant, toutes droites et raides, je regarde le titre du volume, et je vois : *Indiana,* par GEORGE SAND… George Sand !… Alors je me souviens que mon père parle souvent de George Sand… Il l'a vue au théâtre. C'est une méchante femme qui s'habille toujours en homme, et qui fume la pipe… George Sand !… Je cherche à retrouver des particularités d'elle, dans les récits de mon père. Mais ma mère interrompt sans cesse l'anecdote qui commence. Ce nom seul la scandalise et scandalise aussi Mme Robin…

Évidemment *Indiana* est ce que dans ma famille on appelle un roman, c'est-à-dire quelque chose de défendu, d'épouvantable, et je considère le volume, étalé devant moi, avec une curiosité mêlée de terreur…

– Va !… dit mon oncle… lentement, surtout…

Je jette un coup d'œil sur lui. Il a fermé les yeux… ses bras pendent hors des accoudoirs… sa poitrine s'affaisse et se gonfle comme un soufflet… Je commence :

« Noun était suffoquée de larmes ; elle avait arraché les fleurs de son front, ses longs cheveux tombaient épars sur ses épaules larges et éblouissantes. Si Mme Delmare n'eût eu, pour l'embellir, son esclavage et ses souffrances, Noun l'eût infiniment surpassée en beauté dans cet instant ; elle était splendide de douleur et d'amour. »

– Moins vite ! dit mon oncle, très bas… Et ne te remue pas ainsi sur ta chaise.

« Raymond vaincu l'attira dans ses bras, la fit asseoir près de lui, sur le sofa, et approcha le guéridon, chargé de carafes, pour lui verser quelques gouttes d'eau de fleur d'oranger dans une coupe de vermeil. Soulagée de cette marque d'intérêt, plus que du breuvage calmant, Noun essuya ses pleurs, et, se jetant aux pieds de Raymond :

« – Aime-moi donc encore, lui dit-elle, en embrassant ses genoux avec passion ; dis-moi encore que tu m'aimes, et je serai guérie, je serai sauvée. Embrasse-moi comme autrefois, et je ne regretterai plus de m'être perdue, pour te donner quelques jours de plaisir. »

– Arrête ! dit mon oncle, d'une voix basse et sourde, pareille à un râle d'enfant… Arrête.

Je subis d'étranges sensations, et j'ai comme une lourdeur à la tête. Ces mots : l'amour, le plaisir ; le sofa, la coupe de vermeil, Raymond, Noun, ces baisers, ces épaules éblouissantes, tout cela me trouble. Il me semble que les lettres du volume revêtent des formes inquiétantes, des images de choses connues, de choses rêvées, de choses devinées, qu'elles s'agitent et grimacent. Le mouvement de mon cœur s'accélère ; mes tempes battent, un feu nouveau circule dans mes veines… J'entends mon oncle, dont la respiration s'enrauque, s'exhale en soupirs entrecoupés… Pourquoi ?… Je me hasarde à l'examiner de coin… ses yeux sont clos toujours, toujours ses bras pendent, et son corps est secoué de

temps en temps d'un frisson nerveux… Dort-il ? J'ai peur… Je voudrais m'enfuir…

– Continue.

Et je reprends la lecture d'une voix qui tremble…

« Elle l'entourait de ses bras frais et bruns, elle le couvrait de ses longs cheveux, ses grands yeux noirs lui jetaient une langueur brûlante et cette ardeur du sang, cette volupté tout orientale qui sait triompher de tous les efforts de la volonté, de toutes les délicatesses de la pensée. Raymond oublia tout, et ses résolutions, et son nouvel amour, et le lieu où il était. Il rendit à Noun ses caresses délirantes. Il trempa ses lèvres dans la même coupe, et les vins capiteux qui se trouvaient sous leur main achevèrent d'égarer leur raison… »

Il me semble que mon oncle a parlé… Je m'arrête… D'ailleurs j'ai besoin de reprendre haleine. Ma gorge se serre, mes cheveux tout moites se collent à mon crâne, et je ressens une douleur aiguë au bas de la nuque.

– Va ! mais va donc !

Faisant un effort sur moi-même, tâchant de retenir ma raison qui s'ébranle, de rassembler mes idées qui s'égarent, je continue :

« Les deux panneaux de glace qui se renvoyaient l'un à l'autre l'image de Noun jusqu'à l'infini semblaient se peupler de mille fantômes… »

Je les vois, ces fantômes. Ils passent, s'évanouissent, reparaissent, incomplets, prodigieux, avec des chevelures pendantes, des gorges renversées, des gestes qui enlacent… Et je lis, je lis… les lignes se dérobent sous mes yeux, elles sortent du livre, glissent de la table, bondissent, remplissent la pièce tout autour de moi… Je lis toujours… Étourdi, haletant, je reconnais parmi les hallucinantes images, je reconnais les Robin, la Poule, le cousin Debray, Mme Servières, qui étalent des nudités infâmes, multiplient des postures ignorées… Tous mes souvenirs prennent un corps et viennent s'ajouter à cette infernale ronde !… Et je lis :

« C'était elle qui l'appelait et qui lui souriait derrière ces blancs rideaux de mousseline ; ce fut elle encore qu'il rêva sur cette couche, lorsque, succombant sous l'amour et le vin, il entraîna sa créole échevelée. »

Brusquement, je me suis tu. Sous un afflux de sang mes yeux sont aveuglés. Mes oreilles bourdonnent, mon cœur défaille, noyé

dans un flot soudain de puberté… Je ne distingue rien, je n'entends plus rien… Je voudrais crier, appeler, car je crois que je vais mourir…

Cependant, le silence de la bibliothèque m'étonne. Je ne perçois même plus la respiration de mon oncle, et je n'ose le regarder. Une minute, une lente minute s'écoule. Pas un souffle ne m'arrive, pas le plus léger craquement du fauteuil où il est étendu… Que fait-il ?… Très bas, je l'appelle.

– Mon oncle !

Il ne me répond pas.

– Mon oncle !…

Il n'a pas remué… J'écoute. Il n'a pas respiré.

Alors un affreux soupçon me traverse l'esprit. Je me souviens de ce qu'a dit mon père, l'autre soir, en nettoyant son bistouri : « Il peut mourir d'un instant à l'autre. »

– Mon oncle !

Cette fois, j'ai crié de toutes mes forces, éperdu. Rien.

Je me lève, frissonnant, claquant des dents. Il est là, étendu, presque couché, dans la pose qu'il avait tout à l'heure. Mais sa figure est très pâle. Cette question de mon père me revient encore à la mémoire : « As-tu remarqué que ses jambes enflaient ? » Oui, elles me paraissent énormes… Et il ne bouge pas !… Une mouche circule sur son front, court sur ses paupières, descend le long du nez, remonte. Il ne bouge pas. Je saisis sa main : elle est froide… Une écume blanche borde ses lèvres refermées.

– Mon oncle !… Mon oncle !

Mais voici que ses doigts s'agitent ; à travers l'écume qu'un souffle d'air soulève, ses lèvres, faiblement, laissent échapper une plainte, puis une autre, puis une autre encore. Peu à peu les muscles de la face, raidis, se détendent ; sa mâchoire oscille et craque, sa poitrine se gonfle, respire, ses yeux s'entr'ouvrent ; et de la bouche qui cherche, toute grande, à se remplir de vie, sortent un long soupir, un long gémissement.

– Mon oncle !… mon oncle !…

Ce n'est plus le cri de détresse ; c'est le cri de joie… Il est vivant !

Mon oncle a posé ses yeux sur moi, des yeux dont le regard semble revenir de l'abîme, de l'enfer. Il ne sait pas encore où il

est… il ne sait pas encore qui je suis… Et ce regard se ranime, s’étonne… Sans cesse il va de moi à la petite table, où le livre est resté… il cherche, il interroge, il s’humilie, il implore. En une minute, il traduit toutes les sensations que lui apportent la pensée revenue, la mémoire retrouvée.

– Albert ! c’est toi !

– Oui, mon oncle… C’est moi…

Et avec une expression douloureuse, avec une pitié d’une infinie tristesse, que jamais je ne pourrai oublier, mon oncle balbutie :

– Pauvre petit !… Va-t’en, petit… Pauvre petit !…

– Non, mon oncle, vous êtes malade… je vous soignerai.

– Va-t’en… mon pauvre enfant !… C’est passé… Va t’en… Je le veux !

Le lendemain, je trouvai mon oncle, dans la cour, assis devant un fagot qui flambait ; près de lui était une pile de livres. Il les prenait, un à un, les déchirait et les jetait dans le brasier.

– Tu vois, me dit-il. Je les brûle…

Il mit sa main sur sa poitrine, et il ajouta avec un air de profond dégoût :

– Mais c’est cet affreux livre, qu’il faudrait détruire, cet affreux livre de mon cœur !…

Je regardais la fumée qui montait dans l’air, en spirales bleuâtres, s’évanouissait, et je suivais les petits morceaux de papier brûlé, qui voletaient, chassés par le vent, comme des feuilles mortes.

IV

Le soir allait venir ; c'était la fin d'une douce journée d'avril. Mon oncle et moi, accoudés à la fenêtre de sa chambre, nous regardions. Il faisait grand jour encore, mais une lumière plus fine, plus décolorée, plus éteinte s'épandait sur la terre. Derrière le bois, léger, poudré de cendre verte, le soleil descendait ; et le ciel était sans un nuage, calme comme une mer d'été, d'une pâleur charmante qui s'avivait de rose au couchant. La vie renaissait, gonflait les branches de bourgeons prêts à éclater. Les arbres semblaient heureux d'étendre leurs ramures fécondées. Déjà un gainier étalait le rouge décor de ses fleurettes ; un marronnier, plus loin, poussait ses larges feuilles d'un vert attendri. Une senteur forte de germes montait du sol en travail d'amour ; sur un poirier, en face de nous, deux moineaux se poursuivaient, s'accouplaient, plumes emmêlées, ailes palpitantes.

– Sais-tu ce qu'ils font ?… me demanda mon oncle, tout à coup.

– Non, mon oncle, je ne sais pas.

– Eh bien ! ils font l'amour… Cela te paraît simple, court et gentil, n'est-ce pas ?… C'est que les bêtes sont de braves êtres honnêtement organisés, et qui savent la valeur des choses, n'ayant jamais eu ni philosophes, ni savants pour la leur expliquer… Tiens, les voilà partis !… Ils n'ont pas de remords, eux !…

Et s'arrêtant à chaque phrase, afin de respirer – car il soufflait beaucoup, en ce moment – il me dit :

– Nous, qui ne sommes pas des bêtes, par malheur, nous faisons l'amour autrement… Au lieu de conserver à l'amour le caractère qu'il doit avoir dans la nature, le caractère d'un acte régulier, tranquille et noble… le caractère d'une fonction organique, enfin… nous y avons introduit le rêve… le rêve nous a apporté l'inassouvi… et l'inassouvi, la débauche. Car la débauche, ce n'est pas autre chose que la déformation de l'amour naturel, par l'idéal… Les religions – la religion catholique, surtout – se sont faites les grandes entremetteuses de l'amour… Sous prétexte d'en adoucir le côté brutal – qui est le seul héroïque – elles en ont

développé le côté pervers et malsain, par la sensualité des musiques et des parfums, par le mysticisme des prières et l'onanisme moral des adorations… comprends-tu ?… Elles savaient ce qu'elles faisaient, va, ces courtisanes ! elles savaient que c'était le meilleur et le plus sûr moyen d'abrutir l'homme, et de l'enchaîner… Alors les poètes n'ont chanté que l'amour, les arts n'ont exalté que l'amour… Et l'amour a dominé la vie, comme le fouet domine le dos de l'esclave qu'il déchire, comme le couteau du meurtre, la poitrine qu'il troue !… Du reste, Dieu !… Dieu, ce n'est qu'une forme de la débauche d'amour !… C'est la suprême jouissance inexorable, vers laquelle nous tendons tous nos désirs surmenés, et que nous n'atteignons jamais… Autrefois, j'ai cru à l'amour, j'ai cru à Dieu !… J'y crois encore souvent, car de ce poison on ne guérit pas complètement… Dans les églises, au jour des fêtes solennelles, étourdi par le chant des orgues, énervé par les griseries de l'encens, vaincu par la poésie merveilleuse des psaumes, je sens mon âme qui s'exalte… Elle frémit, remuée en tous ses vagues enthousiasmes, en toutes ses aspirations informulées, comme ma chair frémit, secouée en toutes ses moelles devant une femme nue, ou seulement devant son image rêvée… As-tu compris ?

– Non, mon oncle ! répondis-je timidement.

Il parut étonné, haussa les épaules.

– Alors, qu'est-ce que tu comprends ?… fit-il.

– C'est vrai, aussi, hasardai-je… vous me dites toujours, mon oncle, des choses qui me font peur !

L'abbé s'exclama :

– Qui te font peur !… Qui te font peur !… Parce que tu es un imbécile… parce que tes parents, qui sont des imbéciles, t'ont donné une éducation déplorable !…

Il s'arrêta encore, la gorge étranglée, suffoquant… Sur son visage des gouttes de sueur roulaient… Ouvrant la bouche toute grande, il but l'air frais du jardin, en une longue, douloureuse aspiration.

– Qui te font peur !… reprit-il… C'est évident… Les pères et les mères sont de grands coupables, mets-toi bien cela dans la tête, mon garçon… Au lieu de cacher à l'enfant ce que c'est que l'amour, au lieu de lui fausser l'esprit, de lui troubler le cœur, en le lui montrant comme un mystère redoutable ou comme un ignoble péché, s'ils avaient l'intelligence de le lui expliquer

carrément, de le lui apprendre, comme on lui apprend à marcher, à manger ; s'ils lui en assuraient le libre exercice, à l'époque des pubertés décisives… Eh bien ! le monde ne serait pas ce qu'il est… Et les jeunes gens n'arriveraient pas à la femme, l'imagination déjà pourrie, après avoir épuisé, dans le rêve dégradant, toutes les curiosités abominables… Et toi-même ?… Je parie…

Mon oncle me regarda fixement ; et, sous ce regard, je me sentis rougir, sans que j'eusse pu dire pourquoi…

– Je parie, continua-t-il, que tu as rêvé, à des choses… à des choses… Réponds !

– Mais non, mon oncle, balbutiai-je, en rougissant davantage.

– Allons, ne mens pas !… Réponds…

Je ne répondis pas.

– Pourquoi rougis-tu ?… Tu vois bien, petite canaille !

En ce moment, Madeleine, qui ne nous avait pas entendus rentrer, appelait, en courant dans le jardin…

– Monsieur l'abbé !… Hé ! monsieur l'abbé !…

– Qu'est-ce que c'est ?… demanda mon oncle…

– Faut que vous alliez, tout de suite, porter le bon Dieu et puis les saintes huiles… Y a un homme qui vous attend dans la cuisine…

– Un homme !… se récria mon oncle… Est-ce qu'il se moque de moi ? Est-ce que cela me regarde ?… Est-ce que je suis curé ?

– L'homme dit comme ça, expliqua Madeleine, que M. le curé n'est point au presbytère… M. Desroches est malade, et puis l'autre vicaire est en congé !… C'est pour une jeune fille qui est plus d'aux trois quarts morte…

– C'est bon !… Je vais voir cet homme…

Et il grommela en quittant la chambre :

– Heu ! heu !… D'abord, je suis malade.

Le bois se fonçait par masses d'un bleu et d'un rouge sombres, çà et là trouées de brillantes lumières orangées. Ce n'était pas encore la nuit ; mais, déjà, sous le ciel crépusculaire, les verdures se décoloraient, les choses prenaient des aspects indécis, aux contours fuyants, dans l'air plus dense. Un mystère noyait la prairie dont le vert argenté se confondait avec la brume pulvérulente ; et sur le fond d'or pâlissant des murailles, les arbres

du jardin tordaient leurs silhouettes tourmentées, plus dures. Les oiseaux s'étaient tus. Et je pensai tristement qu'une jeune fille allait mourir.

Mon oncle rentra mécontent, soufflant plus fort. Il dut s'asseoir, quelques minutes, pour reprendre haleine. Et il grogna :

– À cette heure-ci !… C'est de la folie !… Et puis, je suis malade !…

Sa poitrine sifflait, haletait avec des grondements de locomotive ; ses flancs battaient, ses côtes, parfois, dessinaient, sous la soutane, leurs cercles évidés…

– L'extrême-onction !… murmura-t-il, est-ce que je sais comment cela se pratique ?… Petit !…

– Mon oncle !

– Tu vas venir avec moi… Tu feras l'enfant de chœur… Frélotte !… Tu connais ça, toi, le village de Frélotte !

– Oui, mon oncle.

– C'est à une lieue de Viantais ?

– Oui, mon oncle.

– Une lieue !… Mais je ne pourrai jamais arriver jusque-là !… Et mon rituel !… Où est mon rituel ?…

Il fallut chercher le rituel qu'on finit par trouver, au fond d'un tiroir, parmi des bouts de bougie et de vieux clous rouillés. Tandis qu'il parcourait vivement les pages qui traitent de l'extrême-onction, il bougonna :

– Et le curé !… Il est sans doute à s'empiffrer à quelque dîner de conférence !… Heu !… heu !… *ad manus*… *ad pedes*… ce symbolisme est ridicule. Et quand je l'aurai barbouillée… *ad lumbos,* la pauvre fille en sera-t-elle plus blanche !… que le diable emporte le curé !… *ad aures*… On ne peut donc pas les laisser mourir tranquilles, les morts !…

L'abbé referma son rituel, le mit dans la poche de sa soutane.

– Allons !… partons ! dit-il.

En marchant, il répétait sans cesse :

– *Ad pedes ?… ad manus…* Une lieue !… Dieu ! que j'étouffe !

Une lueur blafarde et sans rayonnement, la lueur du pâle ciel nocturne qui entrait par les larges baies vitrées, rompait de sa

clarté avare et douteuse les ténèbres des bas-côtés de l'église. Nos pas résonnèrent sur les dalles, et le bruit monta vers la voûte, se perdit dans l'enfoncement obscur des chapelles et de la nef, où des piliers, des arcs incertains, des blancheurs sourdes se devinaient très vagues, ombres dans de l'ombre. Et la virgule de lumière que l'invisible lampe du chœur suspendait dans l'espace, était aussi triste qu'une solitaire étoile, égarée en un firmament voilé de nuées noires et sans lune.

Le bedeau, prévenu, nous attendait à la sacristie. Des restes de cierges, brûlant dans de hauts chandeliers de cuivre jaune, éclairaient d'une lueur de catafalque la pièce dallée de carreaux noirs et blancs, la rangée des luisantes armoires et, dans le fond, le petit confessionnal dont les moulures brillaient, entre les deux rideaux de serge verte. Une odeur âcre de cire fondue, mêlée au parfum de l'encens, nous prit à la gorge.

– Dépêchons-nous, dit mon oncle au bedeau, qui s'inclinait respectueusement.

Celui-ci était un petit homme, pâle, rond, très propre, aux longs cheveux plats collés sur les tempes, à la mine affable et sournoise qu'ont les frères lais des couvents. Il était pâtissier de son état, adjudicataire des boues de la ville, de l'octroi du marché et des chaises de l'église. Dans les grandes occasions, il servait à table, chez le curé. Ponctuel, méticuleux, connaissant à merveille tous les rites des sacrements, Baptiste Coudray était un bedeau distingué, si distingué qu'on l'honorait presque autant qu'un vicaire. Il parlait très bas, très lentement, en termes toujours choisis et bienveillants… Il avait déjà préparé sa boîte, allumé la lanterne rouge à long manche, que je devais porter.

– J'ai cru devoir mettre une nappe de communion dans la boîte, expliqua-t-il… Ces gens-là n'en ont peut-être pas de convenable pour le saint viatique.

– Mettez ce que vous voudrez !… Dépêchons-nous ! répondit mon oncle.

Et pendant qu'aidé par le bedeau, il revêtait le surplis, puis l'étole :

– Où donc est le curé ? demanda-t-il.

– Monsieur le curé est à Saint-Cyr-la-Rosière, en conférence.

– Et le vicaire ?

– On m'a dit que monsieur le vicaire mariait sa sœur

aujourd'hui, aux confins du département.

Le bedeau tendit à mon oncle son camail, et d'un air d'intérêt et de protection, tout ensemble, il ajouta :

– Je remarque que monsieur l'abbé paraît bien souffrant… mais Frélotte, c'est une promenade.

Mon oncle grogna :

– Une promenade !… Vous oubliez le manipule, Baptiste.

– En ces circonstances, l'officiant ne revêt jamais le manipule… Monsieur l'abbé peut vérifier dans son rituel.

Après avoir dit cela d'un ton de reproche un peu scandalisé, il s'esquiva pour allumer les cierges de l'autel.

Mon oncle ne s'attarda point devant le tabernacle, abrégea autant que possible les *oremus* et les génuflexions, puis, ayant recouvert le ciboire de son pavillon à franges dorées, il redescendit. Nous partîmes.

Le bedeau marchait devant, tenant, d'une main, la boîte aux saintes huiles, de l'autre, une tintenelle ; je venais ensuite, portant la lanterne ; mon oncle nous suivait, haletant, souffrant, très embarrassé du ciboire qu'il levait, baissait, inclinait à droite, puis à gauche, cherchant une position commode, qui lui permît de mieux respirer.

– Pas si vite ! cria-t-il, lorsque nous débouchâmes sur l'allée d'ormes qui reliait l'église au pays !…

Tous les vingt pas le bedeau agitait sa tintenelle qui faisait *derrrlin !… derrrlin !* Les gens se montraient aux portes, se penchaient aux fenêtres, se découvraient, se signaient ; dans la rue, des femmes s'agenouillaient, front baissé, mains jointes. Un petit cortège se forma derrière mon oncle, se grossit à tous les carrefours, devint une véritable procession. Et la tintenelle faisait *derrlin… derrlin !* à intervalles réguliers. J'étais fier de mon rôle, et chaque fois que nous passions sous un réverbère, je m'amusais à regarder mon ombre et l'ombre de la lanterne, grandir, s'allonger sur la chaussée, sur les trottoirs, sur les façades blanches des maisons avec, au bout, le reflet dansant de la lumière rouge… *Derr… lin… derr… lin !…* À la sortie du bourg, mon oncle s'arrêta, le souffle lui manquait.

– J'étouffe ! me dit-il… Je suis en nage… Et ça, ça… ça, qui me gêne horriblement !… Tiens.

Il me tendit le ciboire, essuya avec un pan du surplis son visage baigné de sueur, et durant quelques secondes, il aspira des gorgées d'air, avidement, et nous repartîmes.

La nuit était profonde, silencieuse, troublée seulement par nos pas, et par le rauque sifflement qui s'échappait de la poitrine de mon oncle. Le bedeau n'agitait sa tintenelle que lorsqu'il entendait, au loin, des voix humaines, ou des cahots de charrette. Et nous marchions, sous le ciel terne et bas, que des nuées livides envahissaient maintenant, nous marchions entre les grandes nappes d'ombre qui couvraient la campagne, entre les grandes ombres qui couraient au-dessus de l'horizon rapproché, les ombres tordues, échevelées des diaboliques pommiers. C'étaient, parfois, sur les talus de la route, les effrayantes silhouettes des trognes de chêne, courtes, rases, ébranchées, pareilles, dans la nuit lugubre, à une fuite de monstres embryonnaires, à une galopée de grosses larves bossues, sortant du néant. C'était parfois, sans un arbre, sans une silhouette, sans un talus, la montée de la route, plus pâle entre l'abîme des ténèbres uniformes, et tombant sur elle un haut mur de ciel blafard, sans espace, sans lointain, sans profondeur, qui l'enfermait de sa masse plombée, limite extrême de la terre et du firmament… J'avais peur ; et le bedeau lui-même toussait avec ostentation, pour se rassurer un peu.

Affaibli par la transpiration, épuisé par la souffrance, mon oncle dut encore s'arrêter. Comme ses jambes tremblaient, refusaient de porter son corps, il s'assit sur un mètre de pierre, et longtemps il resta là, affaissé, le ciboire entre les genoux, la tête dans les mains. Et c'était sinistre, dans cette morne nuit, de l'entendre hoqueter, râler, happer la vie aux bouffées du vent qui passait.

– Encore dix minutes, monsieur l'abbé, encouragea le bedeau. J'aperçois, là-bas, les lumières de Frélotte.

– Dix minutes !… Jamais je n'arriverai !… J'étouffe… Je vais mourir…

Il voulut se relever, mais il retomba, et le ciboire roula sur le sol, glissa dans le fossé, en tintant.

– Sainte Vierge ! cria le bedeau !… Le corps de Notre Sauveur dans le fossé… Le bon Dieu qui est peut-être perdu !

Un caillou blanc luisait dans l'ombre, sur la berge. Il crut que c'était l'hostie qui étincelait.

– Je la vois, balbutia-t-il… Elle brille !…

– Eh bien ! ramassez-la, Baptiste, ordonna mon oncle d’une voix étranglée.

Baptiste fut saisi d’épouvante.

– Moi ? monsieur l’abbé… moi ?… Toucher au bon Dieu, avec des mains impures, et quand mon âme est pleine de péchés ?… Non, non, jamais !… Je serais foudroyé !

– Imbécile ! jura l’abbé Jules… Aide-moi, petit.

Il parvint à se mettre debout. Et nous cherchâmes le ciboire. Le bedeau avait posé par terre sa boîte, sa tintenelle, et, tout pâle, les yeux dilatés, il promenait la lanterne inclinée au ras du sol, près du fossé. Bientôt, à la lueur rougissante qui courait sur l’herbe, nous aperçûmes le ciboire intact, encore recouvert de son pavillon. Je le ramassai, non sans un frissonnement. Le couvercle n’avait pas bougé. Mon oncle le souleva légèrement, et voyant l’hostie au fond du vase sacré :

– Allons ! fit-il… il n’y a pas de mal… En route…

On distinguait, en effet, à notre droite, le contour sombre de plusieurs maisons ; et quelques lumières piquaient l’obscurité. Mon oncle râlait moins fort, marchait d’un pas plus affermi. Toujours terrifié par la scène du ciboire qu’il se représentait comme une profanation, comme un sacrilège, le bedeau marmottait des prières à voix basse. De temps en temps, il se détournait, la face blême, l’œil craintif, effaré de ce qu’un prêtre traitât le bon Dieu aussi cavalièrement. À l’entrée du village, il agita sa tintenelle : *derr… lin !… derr… lin !* On entendit des claquements de porte, des bruits de sabots. Des ombres passèrent, des visages apparurent dans le rectangle des fenêtres allumées… *Derr… lin !… derr… lin !* Deux chiens longuement aboyèrent, d’autres chiens répondirent… Et la tintenelle faisait *derr… lin ! derr… lin !* Nous traversions des cours, longions des meules, des clôtures basses au-dessus desquelles des tignasses d’arbres s’échevelaient… Et la tintenelle faisait *derr… lin !… derr… lin !*

Devant la maison de la malade, un cabriolet stationnait, et je reconnus, éclairé par un paysan, mon père qui dénouait la longe de son cheval. Il rangea la voiture, pour laisser le passage libre, et je l’entendis qui disait d’une voix étonnée.

– Tiens, mais c’est Albert !… Tiens, mais c’est Jules !

Puis il vint se mêler à la foule des passants et des personnes, accourus aux *derr lin* de la tintenelle.

Sur un haut lit drapé d'indienne, parmi des blancheurs de linge, où vacillaient des reflets de lumière, la malade reposait, immobile, le visage couleur de cire, les dents serrées. Ses mains, maigres et jaunes, ne remuaient pas, sur le drap où elles étaient étendues. Les narines pincées, les paupières fixes, elle semblait morte. Près du lit, une femme sanglotait, courbée, la tête dans son tablier. Et, depuis la porte jusqu'à la funèbre couche, des voisines agenouillées priaient, des voisins debout, le front baissé, tournaient tristement leurs casquettes dans leurs mains. Entre la cheminée, où brûlaient des racines d'ajoncs, et le lit, contre le mur enfumé, une petite table avait été préparée. Au milieu de cette table, recouverte d'un linge blanc, un crucifix campagnard, flanqué de deux bougies, un vase plein d'eau bénite où trempait un aspergeoir fait de brindilles de bouleau ; une assiette contenant de l'étoupe roulée, de la mie de pain, et près de l'assiette un bol rempli d'eau, pour les ablutions du prêtre. Tout l'éclairage de la pièce se concentrait vers le lit, vers le visage de la mourante, et l'ombre se tassait, au-dessus, dans les draperies d'indienne…

Mon oncle s'arrêta sur le seuil de la porte, et devant le spectacle de la mort, devant le spectacle de la prière, son visage, tout à coup, se transfigura. Une douloureuse pitié mouilla sa bouche qui, tout à l'heure, blasphémait ; une sérénité presque auguste passa dans ses yeux, que, tout à l'heure, la colère bridait atrocement. Par un rude et puissant effort de sa volonté, il fit taire la souffrance qui lui tenaillait la poitrine, qui lui déchirait la gorge, et ce fut en étendant la main d'un geste noble, tranquille et bon, qu'il s'avança dans la chambre misérable.

– *Pax huic domui,* dit-il d'une voix douce et compatissante.

Le bedeau répondit :

– *Et omnibus habitantibus in ea.*

Ayant déposé le ciboire sur la table, aspergé d'eau bénite l'assistance, il dit encore :

– *Dominus vobiscum !*

Le bedeau répondit :

– *Et cum spiritu tuo*.

L'abbé prit le crucifix, l'approcha des lèvres de la mourante, mais les lèvres restèrent inertes au contact du Dieu. Elle ne voyait plus, n'entendait plus, ne sentait plus. Ses yeux regardaient déjà dans l'infini. Alors il se pencha sur elle, tendrement. Un souffle

faible et doux comme l’haleine suprême d’une fleur qui tombe, épuisée et flétrie, s’exhalait de ses dents serrées. Le drap, sur sa poitrine, n’était pas même soulevé. Et l’enfant, sous le pâle masque de la mort, gardait un air de jeunesse et d’attendrissante beauté.

– C’est Dieu qui vient vers vous, dit mon oncle… Ne l’entendez-vous point ?

La jeune fille demeura immobile.

Alors l’abbé se tourna vers les assistants, vers les femmes agenouillées dont la lumière rasait les coiffes blanches, vers les hommes debout, qui tendaient, dans l’ombre, leurs visages bruns.

– Elle meurt ! dit-il.

Et désignant le ciboire qui brillait sur la table, et les saintes huiles dans leur burette d’argent, il ajouta :

– À quoi bon ?… ne la troublons pas… Et priez, vous qui l’aimiez.

Il s’agenouilla auprès du lit, et d’une voix émue qui chantait le triste épithalame de la mort :

– Pauvre enfant !… Tu es venue un jour, et le lendemain tu t’en vas… De la vie tu n’as connu que les premiers sourires, et tu t’endors à l’heure de l’inévitable souffrance… Va dans la clarté ! et dans le repos, petite âme, sœur de l’âme parfumée des fleurs, sœur de l’âme musicienne des oiseaux… Demain, dans mon jardin, je respirerai ton parfum au parfum de mes fleurs, et je t’écouterai chanter aux branches de mes arbres… Tu seras la gardienne de mon cœur et le charme invisible de mes pensées…

Il se releva, mit un baiser au front de la morte, et de nouveau, étendant la main sur l’assistance hébétée de cette oraison inaccoutumée :

– *Dominus vobiscum !* dit-il.

Mais le bedeau ne répondit pas. Ahuri, pétrifié, il ne comprenait rien à ce qui venait de se passer. Non seulement il ne comprenait pas, mais il ne savait plus s’il vivait, si cette maison, les femmes, le ciboire sur cette table, cette morte, si tout cela qui l’entourait n’était point un rêve. Dans son trouble, dans son bouleversement, il ne suivit pas l’abbé qui gagnait la porte, et il demeura, dans la chambre, au milieu des gens, les yeux fous, les bras ballants, la bouche grande ouverte.

Mon père nous attendait au dehors.

– Bonsoir, Jules, dit-il en s’avançant vers son frère, la main tendue.

– Bonsoir !… C’est toi ?

– Oui !… Je sortais de la maison… Je t’ai reconnu… Il est tard… tu es souffrant… Veux-tu que je te ramène en voiture ?

– Je veux bien ! fit mon oncle…

– Et le ciboire ?… Tu avais le viatique, tout à l’heure, il me semble !

– Ah ! oui ! Tiens… Je l’ai laissé !… Tant pis, Baptiste s’en arrangera…

Nous nous tassâmes, tous les trois, dans le cabriolet… Mais bientôt mon oncle commença de haleter.

– Tu souffres ?… lui demanda mon père.

– Oui !… oui !… J’étouffe !… là… J’étouffe !… Je suis en nage… et puis je grelotte.

Mon père l’enveloppa de sa couverture, tira de sa poche une petite bouteille d’alcali qu’il lui fit respirer.

– Pourquoi ne veux-tu pas me recevoir ? dit-il avec un tendre reproche… Je te soignerais bien… Je te guérirais… Voyons, Jules, je suis ton frère, que diable !… Et je ne t’ai rien fait, jamais !…

Alors, mon oncle répondit entre des hoquets douloureux :

– Je veux bien… Viens… que ta femme vienne aussi… J’étouffe !…

Le lendemain, mon père et ma mère vinrent aux Capucins. Ils trouvèrent l’abbé, dans son lit, en proie à de la fièvre. Il avait voulu se lever, le matin, à son heure habituelle, mais il avait eu une syncope, suivie de vomissements ; après quoi, étourdi, la tête prise de vertiges, le corps secoué de frissons, il avait dû se recoucher. Mon père l’ausculta, l’examina avec le plus grand soin, et, devant la gravité du mal, il ne put dissimuler son inquiétude.

– Ce ne sera rien !… dit-il… Mais, est-ce que cela te ferait quelque chose, si j’appelais un confrère en consultation ?… Tu sais, je suis une patraque, moi… Et puis on ne se rend jamais compte des choses, quand il s’agit d’une personne de sa famille.

Mon oncle répondit d’un air résigné :

– À quoi bon ?… Je sens que tout en moi se détraque… que je n'ai plus de longs jours à vivre… Ce que je voudrais, c'est qu'on me laissât mourir en paix à ma fantaisie… Si je souffre trop, tâche de me soulager un peu. Voilà tout ce que je demande…

Avec une mélancolie douloureuse, il ajouta :

– Ma mort, ça n'a pas d'importance… C'est toujours triste de voir tomber les vieilles maisons, les vieux arbres, les vieux clochers… Mais moi !… Je n'ai abrité personne… à personne je n'ai donné des fruits… rien en moi n'a chanté, jamais, d'une belle croyance, d'un bel amour… Si je meurs bien, si je m'en vais, calme, sans regrets, sans haine, ma mort aura été la seule bonté de ma vie… et, peut-être, son seul pardon !…

S'interrompant, car l'oppression de sa poitrine le faisait haleter, il reprit quelques instants après :

– Ce que je voudrais aussi, c'est qu'on transportât mon lit en face de la fenêtre… J'aime mon jardin, j'aime mes arbres, j'aime ce ciel, ce grand ciel…

Mon père était très ému… ma mère regardait le jardin, impassible et dure. Elle dit dans un sourire froid :

– En effet… c'est un si joli coup d'œil !

L'abbé réprima une grimace, éteignit une mauvaise lueur qui commençait de briller dans ses yeux, et il soupira :

– Oh ! j'aime cela, pour des choses que vous ne voyez pas, que vous ne sentez pas, que vous ne comprenez pas, ma sœur.

Il retourna la tête contre le mur, le regard fixé sur les pâles fleurettes du papier et ne parla plus.

Je passai une grande partie de la journée dans le jardin, sans jouer, sans courir. Je n'avais plus l'entrain d'autrefois. Tout me semblait morne, attristé ; les verdures s'endeuillaient ; les oiseaux eux-mêmes étaient moroses, l'acacia-boule me faisait l'effet de ces sombres arbustes qu'on plante sur les tombes. Pourtant, je m'y arrêtai, à la place même où mon oncle aimait à s'asseoir, ses longues jambes dans l'herbe… J'évoquai sa houppelande verte, son chapeau de paille, son allure cassée, ses étranges discours qui m'effrayaient, et qui maintenant m'effrayaient moins, car ils me donnaient, à cette minute, la sensation confuse d'une douleur morale, qu'une tendresse peut-être eût calmée… Et je l'aimais, oui, je l'aimais véritablement, j'ai pensé que lui, si colère toujours, n'avait jamais eu contre moi un mouvement d'impatience… Une

angoisse me ramenait sans cesse à la maison, j'interrogeais Madeleine, cherchant à me rassurer auprès d'elle ; ou bien doucement, sur la pointe du pied, je m'approchais de la porte de la chambre, et je restais là, de longues minutes, à écouter le bruit que faisaient la respiration de mon oncle, et le glissement des pas de ma mère, sur le parquet.

Vers le soir, le cousin Debray arriva.

– Eh bien ! quoi donc ? cria-t-il… Un nom de Dieu de gaillard comme toi ?…

Il fut étonné de trouver mon père et ma mère, installés avant lui, auprès du chevet du malade, et il regarda les tables, les tiroirs, avec une curiosité inquiète d'héritier.

Nous quittâmes la chambre ; l'heure du dîner approchait.

– Eh bien ? interrogea ma mère.

– Il est perdu ! dit mon père… Et ce n'est pas seulement sa maladie de cœur !… c'est sa fièvre !… Pauvre Jules !

Durant toute la soirée, tandis que mon père, retourné aux Capucins, veillait sur le malade, ma mère passa en revue tous nos vêtements noirs, avec le soin calme et méticuleux d'une bonne ménagère.

V

Ma mère, installée depuis trois jours au chevet de l'abbé, venait de sortir. Elle allait à Viantais où elle avait, disait-elle, des commissions à faire. Et je restai seul, dans la chambre, avec mon oncle. La maladie avait encore ravagé son visage, creusé, de ses impitoyables griffes, des rigoles nouvelles sur la peau écharnée et toute sèche. La fièvre tachait ses pommettes saillantes de deux plaques pourprées, et ses yeux agrandis brillaient, au milieu d'un grand cerne bleuâtre, d'un éclat déjà surhumain. De temps en temps, de sa main tremblante, nouée d'exostoses, il portait à ses lèvres une tasse pleine d'un breuvage rafraîchissant, et sa langue empâtée faisait contre son palais un bruit pénible et continu ; il respirait difficilement. Sur la marbre de la commode, des fioles, symétriquement rangées, dégageaient des odeurs pharmaceutiques, et la bouilloire chantait, posée dans les cendres chaudes de la cheminée.

– Petit, me dit mon oncle, ferme la porte, afin que personne n'entre… et viens ici, près de moi… J'ai à te parler, à toi seul, à toi tout seul… Car, tu es le seul être qui m'ait réellement aimé.

La douceur triste avec laquelle il m'avait dit cela m'émut, au point que je ne pus retenir mes larmes. Et, brusquement, j'éclatai en sanglots.

– Allons, allons, consola le malade tendrement. Ne pleure pas, mon enfant, et fais ce que je t'ai dit.

Je verrouillai la porte et je m'approchai du lit. Mon oncle me sourit, se recueillit pendant quelques instants.

Au dehors, dans le jardin, le cousin Debray marchait, crachait. Lui aussi, s'était installé aux Capucins, n'en bougeait plus, surveillant mes parents avec inquiétude. Sa présence était pour mon oncle un sujet d'agacement, bien que celui-ci, parfois, plaisantât le capitaine. « Vous savez, mon cousin, lui disait-il, quand je serai mort vous m'empaillerez, vous me mettrez debout sur une planchette de sapin, avec une noix dans les pattes, comme vos putois. » À quoi le capitaine répondait : « Est-il farceur, ce

Jules… Je n'ai jamais vu un nom de Dieu de malade comme toi ! » On avait cependant obtenu du cousin qu'il pénétrât dans la chambre le plus rarement possible. Il partageait ses journées en promenades autour de la maison, ou bien en longues stations dans la bibliothèque, cherchant à retrouver les volumes très chers et rares que l'abbé lui avait montrés autrefois. Puis il rôdait à travers les pièces ayant l'air d'inventorier les objets, et glissant partout des regards fureteurs.

Mon oncle essuya sa bouche encrassée par la fièvre, but encore une gorgée de tisane, et d'une voix entrecoupée d'efforts douloureux, il commença ainsi :

– Mon cher enfant, j'ai fait mon testament, il y a déjà plusieurs mois… Je ne te donne rien, ni à toi ni à ta famille… Ta mère sera furieuse, mais toi, tu es dans l'âge où l'on n'attache aucune importance aux questions d'argent. J'espère que tu ne m'en voudras pas plus tard… M'en voudras-tu ?

– Non, mon oncle ! balbutiai-je, un peu gêné et rougissant.

Il me remercia d'un signe de tête, et il reprit :

– Si je te déshérite, ne va pas en conclure au moins que je ne t'aime pas… Tu auras assez de fortune sans que la mienne vienne encore s'ajouter à celle que te laisseront tes parents… J'avais depuis longtemps une idée qui est curieuse, une expérience de psychologie à tenter que tu connaîtras le lendemain de ma mort… Donc tu ne m'en veux pas !… Bien vrai ?

– Bien vrai, mon oncle, répondis-je.

– Maintenant, écoute-moi. Comme tous ceux qui ont mal vécu, j'ai longtemps redouté la mort… Mais j'ai beaucoup réfléchi depuis, je me suis habitué à la regarder en face, à l'interroger… Elle ne m'effraye plus. La nuit dernière, en sommeillant, j'ai rêvé qu'elle était comme un lac immense, sans horizon, sans limites… un lac sur lequel je me sentais doucement traîné parmi des blancheurs d'onde, des blancheurs de ciel, des blancheurs infinies… En ce moment, je la vois pareille à ce grand ciel, qui est là, devant moi… Elle a des clartés admirables et profondes.

L'abbé souleva sa tête de dessus l'oreiller, et le cou tendu vers la fenêtre, une ivresse dans ses yeux, il laissa errer son regard dans l'espace.

Des nuages d'une incandescence d'argent vaguaient obliquement à travers l'azur lavé de rose par endroits, et par

endroits glacé d'un verdissement pâle de cristal… Ils montaient au-dessus du bois, s'amoncelaient, s'épandaient, se dispersaient à travers le firmamental infini.

– Oui, répéta-t-il, la mort est pareille à ce grand ciel…

Il resta un moment silencieux, suivant avec extase la lente, la lumineuse ascension des nuées au-dessus du bois ; puis, de nouveau, il renversa la tête sur son oreiller, s'allongea dans le lit, et, d'une voix mélancolique, il continua :

– J'ai manqué ma vie, mon petit Albert… Je l'ai manquée, parce que jamais je n'ai pu dompter complètement les sales passions qui étaient en moi, passions comprimées de prêtre, passions héréditaires, nées du mysticisme de ma mère, de l'alcoolisme de mon père. J'ai lutté pourtant, va !… Elles m'ont vaincu… Je meurs de cette lutte et de cette défaite. Lorsque j'ai pensé à revenir ici dans ce calme, dans cette solitude, je m'étais promis d'oublier le passé, de vivre heureux, de travailler, car j'avais de vastes projets. Je n'ai pas pu… Ici comme partout, je me suis retrouvé face à face avec le monstre… J'ai subi d'affreuses tortures… Il est donc bon que je meure… Mais si j'ai vécu dans la hâte mauvaise, dans la fièvre, dans cette perpétuelle disproportion entre les rêves de mon intelligence et les appétits de ma chair, je veux mourir dans la sérénité ; je veux, ne fût-ce qu'un jour, goûter à cette volupté que je n'ai pas connue : la plénitude du repos de mon cerveau, de mon cœur, de mes sens…

Le malade soupira longuement ; et, broyant d'un geste fébrile le mouchoir qu'il avait dans les mains, il demeura quelques secondes encore, sans dire une parole. Il poursuivit d'un ton plus bref, tandis qu'une grimace tordait sa bouche :

– Je sais où est ta mère. Je le devine du moins. Ta mère est chez le curé… Cela devait être… Elle désire que le curé me voie, qu'il m'apporte ce qu'on appelle les consolations de la religion… Elle le désire non pour moi, dont elle se moque, mais pour elle, pour ton père, pour le renom de piété de la famille… Or, je ne veux pas que le curé mette les pieds chez moi… Je ne le veux pas… Ce qu'il me dirait, je le sais aussi bien que lui… Et la visite de ce gros imbécile m'agacerait, m'irriterait, compromettrait le repos de mes dernières heures… Si Dieu existe, tu penses que ce n'est pas l'image grossière de ce lourdaud, de cet ignorant qu'il revêtira pour se manifester à moi… Si je veux prier, je n'ai besoin de personne… Qu'on me laisse mourir comme je l'entends. Je te fais le gardien de mon repos… Promets-moi que si le curé tente de

forcer ma porte, promets-moi que tu l'éloigneras… Tu lui expliqueras que je refuse de le recevoir, que je ne veux ni du mensonge de ses prières, ni de la triste farce de ses exhortations, ni de cette ridicule et sinistre comédie qui se joue autour du lit des moribonds. Veux-tu me promettre que tu feras cela ?… Veux-tu me promettre que tu me défendras, contre tous les violateurs d'agonie, même contre ta mère ?…

Il me prit les mains, me regarda presque suppliant.

– Veux-tu ?

– Je vous le promets, mon oncle !… dis-je, dans un déchirement de toute mon âme.

– C'est bien, mon enfant !… Je te remercie…

Puis, se parlant à lui-même, il murmura d'une voix plus basse :

– Est-ce curieux ce qui se passe en moi ?… Plus mon âme s'apaise, et plus l'idée de Dieu s'efface de ma raison… Je ne le comprends plus… Dieu !… Dieu !… Quand je vivais mal, je croyais à Dieu, il m'effrayait… Aujourd'hui, en vain je le cherche… Je ne le retrouve plus : il est parti… Ne serait-ce donc que l'idéale entité d'un remords ?…

Après avoir rêvé quelques minutes, il se tourna vers moi…

– Et maintenant, ne sois plus triste, mon enfant… lorsque je poserai mes yeux sur ta petite tête, que je n'y voie pas couler des larmes… Souris-moi… Il ne faut pas pleurer parce que quelqu'un meurt qu'on a aimé… C'est la religion catholique qui a fait de la mort un sombre épouvantement, tandis qu'elle n'est que la délivrance de l'homme, le retour du prisonnier de la vie à sa véritable patrie, au néant bienfaisant et doux… Ah ! je voudrais qu'au lieu de larmes et de deuils, il n'y eût dans les chambres des mourants que des musiques et que des joies !… Je voudrais… je voudrais.

Il s'arrêta, sembla chercher des mots, des pensées qui lui échappaient…

– Je ne sais plus ce que je voudrais encore, balbutia-t-il… je ne sais plus… Si je te parle ainsi, c'est que je sens que je suis près de ma fin… il y a des moments où la vie s'égoutte de mes membres, se tarit dans mon cœur, où ma tête se perd, s'embrouille, se confond avec l'espace, où il me semble que je flotte déjà sur le lac immense, le lac qui ne finit pas et qui est sans fond… Avant de partir, avant de disparaître dans les blancheurs radieuses, je

voudrais te donner quelque chose qui vaut mieux que de l'argent… le secret du bonheur… J'y ai pensé beaucoup, beaucoup… Aime la nature, mon enfant, et tu seras un brave homme, et tu seras heureux… Toutes les joies terrestres sont en cet amour, toutes les vertus aussi… Ce qui s'écarte de la nature est une perversion et ne laisse que des douleurs inguérissables et des remords salissants… Je voudrais encore autre chose… je voudrais que tu me lises Pascal… va me chercher Pascal… tu le trouveras dans la bibliothèque, sur le troisième rayon à gauche, près de la cheminée… c'est un petit livre rouge, à tranches dorées… Va !…

Je revins avec le Pascal, et durant plus d'une heure, je fis la lecture à mon oncle. Il s'endormait parfois ; sa respiration s'accourcissait en plaintes plus faibles et répétées, alors je fermais le livre et me taisais. Mais lui, ne m'entendant plus, se réveillait en sursaut, me regardait comme s'il eût cherché à me reconnaître, à se souvenir. Il murmurait :

– Ah ! oui… c'est toi !… Continue, mon enfant… ta voix me berce… J'écoute ce que tu lis… Les mots, les idées m'arrivent très doux, très vagues, parés de songes délicieux. Ils viennent à moi, ainsi que des êtres féeriques, ils viennent à travers des brumes roses qui flottent sur des mers éblouissantes ; ils m'arrivent en habits chamarrés, en longues traînes de soie, couverts de bijoux et de parfums… Quelle magie que les pensées entrevues dans la fièvre !… Comme elles s'animent, se colorent dans les splendeurs de la mort !… Il faudrait mourir toujours, toujours… Lis, mon enfant… Si je m'assoupis, ne t'arrête pas…

Parfois aussi, tout à coup, l'œil hagard, il m'interrompait :

– Tu sais ce que tu m'as promis !… Le curé… ta mère… Dieu !… Arrête-toi… Cela me fatigue… Les mots maintenant ont d'étranges grimaces ; les pensées passent, noires, disloquées comme des ombres… Et cette trompette qui sonne, sans cesse, là-bas, ah ! qu'elle me fatigue… Fais-la taire, petit, je t'en prie !… Et cette cloche, fais taire aussi cette cloche… C'est le curé qui fait ce vacarme… Il bourdonne à mes oreilles, pareil à un vol de grands frelons… Chasse-le… Je voudrais dormir…

Quand ma mère rentra, l'abbé était très agité. Il se remuait dans son lit, se découvrait jusqu'au ventre, prononçant souvent des mots incohérents… ma mère s'étant approchée de lui :

– Ne me dites rien ! s'écria-t-il… Je ne veux pas que le curé vienne… je ne veux pas de son Dieu… je ne veux pas !… Je veux

mourir comme je l’entends… Pourquoi me torturez-vous ainsi ?…

Elle ramena les draps sur sa poitrine, lui parla doucement.

– Le curé passait sur la route, mon cher frère, expliqua-t-elle… vous sachant souffrant, il est venu… Il est dans le jardin !…

Mon oncle se dressa sur son séant, très effrayé.

– Non ! non ! répéta-t-il… Je ne veux pas… Laissez-moi mourir tranquille…

Ma mère insista, avec des mots tendres, des caresses dans sa voix, des supplications dans son regard…

– Il ne restera qu’une seule minute, mon frère… une minute, voyons !…

Mais l’abbé poussa un cri de fureur.

– Laissez-moi, vous !… laissez-moi, laissez-moi !…

Et empoignant la main de ma mère, il la mordit au pouce, cruellement.

– Que ne suis-je enragé, vilaine femme ? vociféra-t-il… J’aurais plaisir à vous tuer, vieille harpie, à vous tuer de cette mort atroce !…

Pendant ce temps, le curé Blanchard avait entre-bâillé la porte, montrait sa tête rouge et luisante. Mon oncle l’aperçut, se retourna contre le mur et ne bougea plus. Il fut impossible de lui arracher une seule parole. Aux questions du curé, il ne répondit rien, et les dents serrées, les pommettes éclaboussées d’un rouge plus vif, les yeux fixés sur un point vague de la cloison, il demeura immobile et sombre. Seuls, ses doigts se crispaient sur les plis du drap, qu’ils tordaient. J’entendais son cœur battre, par coups précipités dans sa poitrine, et ses dents grincer les unes contre les autres. Le curé leva vers le plafond ses bras découragés, et, reconduit par ma mère, il finit par sortir de la chambre en chuchotant des mots scandalisés.

– Voulez-vous que je reprenne la lecture, mon oncle ? demandai-je, un peu honteux de n’avoir pas tenu ma promesse, et croyant faire une diversion à cette scène pénible.

Le malade ne remua pas. Et je l’entendis qui, d’une voix basse et tremblée, chantonna :

Le curé lui d’manda

Lari ra

Le curé lui d'manda :

Qu'as-tu sous ton jupon,

Lari ron

Qu'as-tu sous ton jupon ?

– Mon oncle !… mon oncle ! implorai-je… parlez-moi, regardez-moi…

Il continua, plus faiblement, sans bouger, tandis que sa main hachait la toile, ainsi qu'une patte de crabe :

C'que j'ai sous mon jupon

Lari ron

C'que j'ai sous mon jupon,

C'est un p'tit chat tout rond

Lari ron

C'est un p'tit chat tout rond.

Puis, il s'endormit d'un sommeil douloureux, coupé de réveils brusques et de sanglots.

En proie à une surexcitation extraordinaire, il passa une nuit mauvaise. La fièvre redoubla. Son cœur battait ainsi qu'une horloge dont le ressort se détraque ; il semblait que la vie se dévidait en un bruit de sonnerie affolée. Le délire mettait en son regard une démence terrible, en ses gestes une hallucination de meurtre. Mon père qui le veillait, aidé de Madeleine, eut beaucoup de difficultés à le contenir. Il voulait se lever, poussait des cris sauvages, tentait de se ruer contre un être imaginaire qu'il voyait et dont il suivait les mouvements désordonnés, avec une fureur croissante, de minute en minute. Il croyait que c'était le curé Blanchard.

– Tu guettes mon âme, bandit, hurlait-il… tu ne veux pas qu'elle s'éparpille dans les choses, voleur… qu'elle soit heureuse… Mais tu ne l'auras point… Elle est là (il montrait sa gorge serrée par un étranglement) ; elle est là… Elle me fait mal, elle m'étouffe… Pourtant, je ne la cracherai pas… Va-t'en… va-t'en !…

Et comme mon père, se penchant au-dessus de lui, essayait de le calmer.

– Chasse-le donc ! ordonnait-il… maintenant il s'accroche à la corniche, ses ailes étendues, toutes noires… Ah ! le voilà qui vole… qui vole… le voilà qui bourdonne… le voilà !… tue-le…

Ah ! tue-le donc !… Tiens… il se cache sous mon lit, il le soulève, il l'emporte… Ah ! tue-le donc !… tue l'infâme curé.

Dans un autre moment, il pleurait, et, tout épeuré il se blottissait sous les draps, en un coin du lit, comme un petit enfant.

Vers le matin, il s'apaisa. Aux agitations de la nuit succédèrent un morne abattement, une prostration lourde de son cerveau et de son corps. Pendant trois heures, il sommeilla, secoué de soubresauts nerveux, sa pauvre tête hantée de cauchemars effrayants qui lui arrachaient des cris d'épouvante. En se posant sur nous, dans les interruptions de l'assoupissement, ses prunelles avaient des profondeurs d'abîme, et cette inquiétante, effarante, accablante fixité du mystérieux regard des bêtes qui viennent de mourir. Elles ne reflétaient plus rien de vivant sur leur convexité vitreuse, plus rien de la vie ambiante, plus rien de la vie intérieure. Et les paupières agrandissaient démesurément, autour de ces prunelles mortes, vides de lumière, leur orbe inerte et pâle. Un instant, il parut me reconnaître ; mais ce ne fut qu'une lueur passagère qui s'éteignit aussitôt…

– Mon oncle ! dis-je, mon oncle, je suis Albert… votre petit Albert… ne me voyez-vous pas ?…

Il continua de me regarder fixement et d'une voix douloureuse, sans articuler les paroles qui tombaient de ses lèvres, ainsi que des sanglots, il chantonna :

C'que j'ai sous mon jupon

Lari ron

C'que j'ai sous mon jupon…

À partir de ce moment, le cousin Debray ne se promena plus dans le jardin. Il restait dans la bibliothèque, l'oreille aux écoutes, apparaissant dans le couloir, au moindre bruit venu de la chambre. Chaque fois que mon père ou que ma mère sortaient, il était là, toujours devant eux, en face de la porte, les paupières bouffies, l'œil soupçonneux :

– Eh bien ?… Ça va toujours plus mal ?

– Plus mal, oui !

– Ah !… vous savez, il faudra mettre les scellés partout !

Chaque matin, la Poule lui apportait une bouteille de cidre, un pain de trois livres, des tranches de viande froide. Il mangeait dans la bibliothèque ; il y dormait aussi, la nuit, allongé dans le

grand fauteuil de mon oncle, se réveillant toutes les heures, pour venir écouter à la porte, et se rendre compte des progrès de la maladie. Un soir, il eut avec ma mère une dispute qui commença très bas, s'éleva peu à peu, au ton violent de la colère et de la menace. Le capitaine disait :

– Vous savez… Il faudra mettre des scellés partout !

Et ma mère, impatientée de cette phrase qui revenait à tout propos, répondait :

– Qu'est-ce que cela vous regarde ?… D'abord, pourquoi êtes-vous ici, vous ?

– Pourquoi ! nom de Dieu ?… Pourquoi ?… Pour vous empêcher de voler, d'emporter les affaires chez vous.

– Moi ?… moi ?… criait ma mère… c'est vous qui fouillez dans les tiroirs !… c'est vous qui êtes un voleur… Que faites-vous ici ? vous n'êtes que son cousin !…

– Il manque de la vaisselle, de l'argenterie… Je vais prévenir le commissaire de police.

– Moi, je vous ferai jeter dehors par les gendarmes.

Il fallut que mon père vînt imposer silence au capitaine, qui se disposait à épuiser la série de ses jurons.

À mesure que l'état de mon oncle s'aggravait, le cousin Debray se faisait plus insolent, il était d'une méfiance hargneuse de garde-chiourme. Il surveillait mes parents, descendait aux plus bas espionnages, ne dissimulait point ses espérances cyniques. Toujours il grognait :

– Faudra qu'on mette les scellés, nom de Dieu !… Je suis sur le testament… Vous n'y êtes pas, vous autres… L'abbé se foutait de vous, nom de Dieu !

Il jugea même que la bibliothèque était trop éloignée de la chambre du moribond. Il installa le grand fauteuil dans le couloir, et c'est là qu'il passa, désormais, ses journées et ses nuits, en faction, l'âme réjouie par les plaintes, par les râles, par les halètements qui lui arrivaient du lit de douleur où mon oncle agonisait d'une épouvantable, hallucinante agonie. Nous l'entendions marcher, cracher, et jurer :

– Nom de Dieu ! faudra qu'on mette les scellés !

Un dimanche matin, je me rappelle, mon père et ma mère s'étaient absentés pour aller à la première messe de Viantais.

Madeleine et moi nous veillions mon oncle. Depuis huit jours, il n'avait retrouvé sa raison que deux ou trois fois, – un éclair vite disparu. Et dans les courtes haltes de son intelligence, battue par toutes les suppliciantes folies de la fièvre, rien n'était plus douloureux que de l'entendre dire :

– Je suis content… je suis content de mourir si tranquille !… Quelle douceur de descendre ainsi bercé sur le grand lac de lumière… Pourquoi ne me fais-tu plus la lecture, mon petit Albert ?… Quand je dors, cela me charme… cela chasse la fièvre… Lis-moi un peu de Lucrèce !…

Son délire, durant les nuits mauvaises, avait eu, à plusieurs reprises, un caractère d'érotisme, d'exaltation sexuelle d'une surprenante et gênante intensité. Comme à l'époque de sa fièvre typhoïde, il avait prononcé des mots abominables, s'était livré à des actes obscènes. En ces moments-là, ma mère n'osait plus s'approcher du lit, dans la crainte d'une attaque imprévue, d'une brusque étreinte impudique, dont elle avait eu une fois beaucoup de peine à se dégager. L'abbé l'avait prise à la taille, l'avait attirée brutalement vers lui, et elle avait senti sur les lèvres l'haleine empestée et brûlante du fiévreux. Ce dimanche-là, il n'y avait pas une demi-heure que nous étions seuls, dans la chambre, Madeleine et moi, quand l'abbé, rejetant loin de lui draps et couvertures, se dressa devant nous, tout à coup, en une posture infâme ; puis, avant qu'il nous eût été possible de l'en empêcher, il quitta le lit, et, trébuchant sur ses longues jambes décharnées, la chemise levée, le ventre nu, il alla se blottir en un coin de la pièce. Ce fut une scène atroce, intraduisible en son épouvantante horreur… Ses désirs charnels, tantôt comprimés et vaincus, tantôt exacerbés et décuplés par les phantasmes d'une cérébralité jamais assouvie, jaillissaient de tout son être, vidaient ses veines, ses moelles, de leurs laves accumulées. C'était comme le vomissement de la passion dont son corps avait été torturé, toujours… La tête contre le mur, les genoux ployés, les flancs secoués de ruts, il ouvrait et refermait ses mains, comme sur des nudités impures vautrées sous lui : des croupes levées, des seins tendus, des ventres pollués… Poussant des cris rauques, des rugissements d'affreuse volupté, il simulait d'effroyables fornications, d'effroyables luxures, où l'idée de l'amour se mêlait à l'idée du sang ; où la fureur de l'étreinte se doublait de la fureur du meurtre. Il se croyait Tibère, Néron, Caligula.

– Qu'on les fouette !… qu'on les déchire ! hurlait-il.

De ses doigts recourbés en forme de griffes, il déchirait le vide, s'imaginant qu'il déchirait de vivantes chairs de femme ; ses lèvres s'avançaient en monstrueux baisers, suçant le sang aux plaies ruisselantes et rouges. Et c'était horrible, en cette frénésie paroxyste d'une chair moribonde, de voir ces deux yeux vides, fixes, sans un reflet de lumière et de pensée, ces deux yeux déjà morts qui s'élargissaient dans le cercle des paupières raidies. Enfin il tomba durement sur le parquet, et ses mains, autour de lui bondissantes et tâtonnantes, cherchèrent des proies d'amour.

Pétrifié d'abord par la terreur, je ne remuai point. Les idées en déroute, les membres rompus, avec cette sensation que je venais de descendre subitement dans un coin de l'enfer, j'aurais voulu m'enfuir. Une pesanteur douloureuse me retenait là, devant ce damné, lamentable et hideux. Cependant, lorsque je vis tomber mon oncle, je poussai un cri, appelai à l'aide le cousin Debray qui montait sa faction dans le couloir. L'abbé se laissa prendre sans résistance.

– C'est cela ! dit-il… Je vais dormir !…

Recouché, il eut de petits sanglots, de petites plaintes, au milieu desquels je distinguai l'air de la chanson qui revenait, dans son délire, comme une ironique et mélancolique obsession :

C'que j'ai sous mon jupon

Lari ron

C'que j'ai sous mon jupon.

C'est un p'tit chat tout rond

Lari ron

C'est un p'tit chat tout rond.

Dès lors, il me fut interdit de rester dans la chambre. Je m'installai, moi aussi, dans le couloir, avec le cousin Debray qui ne m'adressa pas une seule fois la parole. Le cousin rôdait d'un bout à l'autre du couloir, les mains derrière le dos, l'air préoccupé, mécontent, trouvant sans doute que l'agonie se prolongeait au delà de toute convenance. Il était fatigué et sale. Lui, si propre d'habitude, avait ses vêtements couverts de poussière, la barbe trop longue, un foulard noir noué en corde autour de son cou. Quelquefois il entrait dans la bibliothèque, où je l'entendais taper sur des livres, puis il s'en revenait s'asseoir sur le grand fauteuil, maugréait, mâchonnait sous sa moustache des mots que je ne comprenais pas.

Dans la chambre, les accès sa succédèrent rapides… terribles. À travers la cloison m'arrivaient des cris forcenés, des cris étouffés, des râles, des gémissements ; c'étaient aussi des bruits de lutte, des craquements de sommier, des vacillations de meubles, quelque chose de vague et d'angoissant qui me donnait l'impression d'un assassinat. De temps en temps, la voix de mon père suppliait :

– Voyons, Jules, mon ami, calme-toi !

De temps en temps, la voix de Jules hurlait :

– Viens ici !… Ah ! la putain !… qu'on la fouette !

Le curé Blanchard accourut, resta une demi-heure, et ressortit accompagné par ma mère. Ils chuchotaient :

– C'est affreux !… c'est affreux !… Il ne reconnaît plus personne, disait ma mère.

– Heureusement, répondait le curé… Sans cela, il n'aurait pas voulu… Enfin, ça y est… Les gens n'ont pas besoin de savoir le fond des choses.

Et ce fut toute la journée, au milieu des allées et venues, un effarement, une hâte, une folie qui grandissaient. Le capitaine rétrécit l'espace de sa faction, les yeux fixés sans cesse sur la porte, par où une pauvre âme maudite allait s'envoler, disparaître.

L'agonie se prolongea deux jours encore, deux jours atroces qui me firent l'effet de deux siècles. Comment je ne suis pas devenu fou, en vérité, je l'ignore. Je vivais en une continuelle horreur, ma raison s'égarait, prise de vertiges insoupçonnés ; les perceptions de mes sens, ébranlés par des secousses trop violentes, s'altéraient ; les objets les plus ordinaires revêtaient des aspects menaçants, anormaux, extra-terrestres. Il me semblait que mon père, que ma mère, quand ils traversaient le couloir, glissaient, eux aussi, emportés en une fuite d'ombres, comme des êtres inexistants de cauchemar, qu'ils avaient en eux quelque chose de la folie effarante de l'abbé. Le curé, qui revint plusieurs fois, me paraissait un songe extravagant et prodigieux, échappé du cerveau d'un fiévreux. De même que mon oncle, je le voyais vire-volter avec d'étranges ailes noires, pareil à un gros oiseau sinistre et carnassier. Bien que je ne fusse pas entré dans la chambre, durant ces jours abominables, il m'était impossible d'écarter la terrifiante vision de mon oncle Jules, hideux de luxure. Au contraire, elle m'obsédait, se multipliait, s'amplifiait en des images de débauche spectrale. Chaque rugissement, chaque étranglement, chaque

convulsion, chaque hoquet que, distinctement, j'entendais à travers le mur, se représentaient physiquement à mon imagination, affectaient des formes visibles et tangibles, des formes de rêve incohérent, des mouvements de vie paradoxale et monstrueuse, dont l'effroi macabre allait se développant. J'aurais voulu m'enfuir, et je ne le pouvais pas. Je restais là, écoutant cette voix qui vomissait, avec les suprêmes souffles de la vie, les blasphèmes et les impuretés ; je restais là, écoutant les révoltes dernières de ce cerveau maudit, les derniers spasmes de ce sexe damné. Et je me rappelais ces déchirantes paroles de mon oncle : « Quelle douceur de s'en aller, ainsi bercé, sur le grand lac de lumière !… » Il y avait des heures où je me croyais mort, où je sentais tomber sur moi les étouffantes ténèbres de l'éternel Châtiment.

Vers la fin de ce deuxième jour, le bruit cessa, la voix se tut. Une heure, peut-être, se passa ainsi, dans le silence. La nuit se fit ; une clarté jaune brilla dans les fentes de la porte. J'étais tout seul. Le cousin Debray s'était enfermé dans la bibliothèque. Mon père sortit, m'appela.

– Va dire adieu à ton oncle, mon enfant, murmura-t-il, à voix basse. Deux grosses larmes roulaient sur ses joues pâlies.

J'entrai dans la chambre. Mon oncle reposait, la tête renversée sur l'oreiller. Le visage convulsé, affreusement jaune, le corps immobile, on eût dit qu'il dormait. De temps en temps, un spasme secouait ses mâchoires, et ses mains posées à plat sur les draps ; de sa bouche à peine ouverte, un petit bruit s'échappait doux et chantant comme le bruit d'une bouteille qu'on vide. La barbe poussée mettait des ombres dures sur la peau qui s'orangeait dans les saillies des os, qui se plombait dans l'évidement des muscles étirés. Au pied du lit, ma mère agenouillée priait. Priait-elle ?…

Je m'approchai : le cœur défaillant, je déposai un baiser sur le front de mon oncle. Et dans cette brève seconde, où mes lèvres touchèrent sa peau insensible, me revint à l'esprit, avec une extraordinaire netteté, toute la vie de ce pauvre être ; depuis le jour où, prenant mes livres de classe, il les avait lancés par-dessus le mur, d'un geste drôle, jusqu'au moment où il s'était blotti, obscène et si épouvantant dans l'angle de la chambre. J'éclatai en sanglots. Ma mère se releva, croisa les mains du mourant sur sa poitrine, inséra entre ses doigts un petit crucifix de cuivre, qu'elle avait apporté ; puis elle se remit en prières.

Moi, malgré ma douleur, j'avais dans l'oreille l'air de la

chanson ; cet air revenait dans tous les bruits ; il était dans le chuchotement des lèvres de ma mère ; il était dans le râle, plus faible, plus léger, qui disait, en se dévidant ainsi qu'un doux ronron de chatte :

Qu'as-tu sous ton jupon ?

Lari ron

Qu'as-tu sous ton jupon ?

Et je répondais en dedans de moi-même, suffoqué par les larmes :

C'est un p'tit chat tout rond

Lari ron

C'est un p'tit chat tout rond.

Lorsque j'entrai dans la bibliothèque, le cousin Debray, debout sur l'escabeau, une bougie d'une main, passait l'inspection des livres. Depuis longtemps il cherchait à retrouver les volumes très chers et très rares que l'abbé, un jour, lui avait montrés.

– Eh bien ? demanda-t-il… Et Jules ?… On ne l'entend plus gueuler.

– Il est mort, dis-je, pris d'un nouvel accès de larmes.

Le capitaine faillit tomber à la renverse et fut obligé de se raccrocher au montant d'un rayon.

– Nom de Dieu ! jura-t-il.

Il descendit bien vite de l'escabeau, empoigna sa casquette en peau de putois, qu'il avait laissée sur la table, et sortit, criant :

– Faut qu'on mette les scellés !…

VI

La famille Dervelle était réunie dans le cabinet du notaire, pour la lecture du testament de mon oncle. Le notaire montra d'abord et fit circuler une grande enveloppe jaune, carrée, fermée de cinq cachets très larges de cire verdâtre sur laquelle étaient écrits ces mots : « Ceci est mon testament. » Puis il observa que les cachets étaient intacts, les rompit, et retirant de l'enveloppe une feuille de papier timbré, pliée en deux, il lut, d'une voix lente et solennelle, l'étrange document suivant :

Les Capucins, le 27 septembre 1868.

Je n'ai jamais cru à la sincérité de la vocation des prêtres campagnards, et j'ai toujours pensé qu'ils étaient prêtres parce qu'ils étaient pauvres. Le métier de prêtre attire surtout les paresseux qui rêvent une vie de jouissances grossières, sans labeurs, sans sacrifices, les vaniteux et les mauvais fils que la blouse dégoûte et qui renient leurs pères aux dos courbés, aux doigts calleux ; pour eux, le sacerdoce c'est le confortable bourgeois du presbytère, la table servie, l'orgueil d'être salués très bas par les passants. Si la plupart de ces tristes êtres, paysans révoltés et envieux étaient nés riches, ils n'auraient pas songé une seule minute à entrer dans les ordres, et si la fortune leur arrivait, tout d'un coup, presque tous s'empresseraient d'en sortir. J'en veux faire l'éclatante et publique démonstration.

Ceci donc est mon testament, et mon testament est cette démonstration.

Au premier prêtre du diocèse qui se défroquera, à partir du jour de ma mort, je lègue, en toute propriété, mes biens meubles et immeubles, composés ainsi qu'il suit :

1° Ma maison des Capucins, avec ses dépendances et tous les objets mobiliers qui la garnissent, de la cave au grenier, à l'exception toutefois de ma bibliothèque, dont je dispose ci-après.

2° Trois mille cinq cents francs de rentes, en valeurs diverses, dont les titres, tous nominatifs, sont déposés chez le notaire de Viantais.

3° L'argent monnayé, coupons, créances, etc… qui pourraient se trouver chez moi, à l'époque de mon décès.

Je ne doute pas que, ces dispositions étant connues, un grand nombre de prêtres ne se défroquent et ne viennent réclamer âprement ma maison, mes rentes, mon argent, mes meubles. C'est pourquoi je charge mon exécuteur testamentaire de veiller à ce que la qualité de « premier défroqué » soit bien et dûment établie, – ce qui sera une source de haines, de jalousies féroces, de mensonges impudents, de faux témoignages, de passions hideuses qui montreront ce que c'est que l'âme d'un prêtre. S'il arrivait que vingt, cinquante, deux cents prêtres, se fussent défroqués, le même jour, à la même minute, le sort devra décider auquel de ces co-défroqués appartiendra le legs que je fais ici, librement et joyeusement, de ma fortune. Ils la joueront, soit à la courte paille, soit à pile ou face, sous la surveillance de mon exécuteur testamentaire.

Ce légataire inconnu et indigne devra garder Madeleine Couraquin ma servante, lui payer cent vingt francs de gages annuels ou lui servir, à son choix, jusqu'à sa mort, quatre cents francs de rentes.

Je prie M. Servières, propriétaire à Viantais, mon ami, de vouloir bien remplir ces fonctions d'exécuteur testamentaire ; je le prie aussi, en souvenir des bonnes relations que nous avons eues, en dédommagement des ennuis que je lui cause, d'accepter le legs que je lui fais de ma bibliothèque, telle qu'elle se composera le jour de ma mort. Et j'appelle toute sa sollicitude sur le paragraphe suivant.

M. Servières trouvera, dans la chambre qui fait face à la bibliothèque, une malle très vieille, peinte en noir, et dont le couvercle est garni de bandes en peau de truie. Je charge M. Servières, le quatrième jour qui suivra ma mort, de brûler cette malle dans la cour des Capucins, et ce, en présence du juge de paix, du notaire et du commissaire de police.

Je désire enfin que mon enterrement soit simple et très court ; qu'il ne soit célébré aucune messe, qu'il ne soit brûlé aucun cierge durant le service religieux, lequel sera celui des pauvres. D'ailleurs, comme je déclare n'affecter aucune somme d'argent à la célébration de mes obsèques, je me repose, de ce soin, sur la déconvenue de M. le curé Blanchard.

JULES-PIERRE-MARIE DERVELLE,

Prêtre.

Le notaire avait fini la lecture. Hochant la tête, il retourna plusieurs fois la feuille de papier timbré, l'examina avec une attention contrite.

– C'est tout ! dit-il, en faisant de la main un geste évasif… C'est bien tout.

Et il se leva en demandant :

– Désirez-vous que je vous en fasse faire une copie ?

Sur un signe affirmatif de mon père, le notaire entra dans l'étude avec le testament.

Ce fut de l'écrasement, de l'anéantissement. Le cousin Debray n'avait point bougé ; le regard fixé sur le parquet, il semblait un bloc de pierre, tant son immobilité était complète, tant la stupeur pesait lourdement sur son corps, le tassait en boule inerte. Pourtant, au bout de quelques minutes, il se leva, à son tour, souffla très fort :

– Ah ! le nom de Dieu de saligaud ! cria-t-il d'une voix sourde.

Et, sans regarder personne, il partit poussant d'effroyables jurons.

Quant à mon père, certes, il avait toujours redouté quelque « farce » suprême de l'abbé, mais ce testament, il ne l'aurait jamais prévu ! Ce testament dépassait sa raison de bourgeois peureux de toute la terrible hauteur d'un sacrilège irréparable ; ce testament perpétuait jusque dans la mort cette vie d'impiété, d'ingratitude, de désordre et de mystification qui avait été celle de son frère ; ce testament était le dernier hoquet de cette âme impénitente, le dernier rictus de ce démoniaque esprit, rictus qu'il reverrait, hoquet qu'il entendrait, sans cesse, désormais. Et ce qui l'affligeait cruellement aussi, c'était cette outrageante indifférence de mon oncle envers une famille qui l'avait soigné, qui s'était dévouée, dans l'enfer de son agonie. Mon père s'attendrissait sur lui-même, sur moi ; il se répétait le cœur gros, les yeux humides :

– Pas un mot pour moi !… Pas un souvenir pour Albert !… Ma femme, je comprends encore… Mais moi !… mais le petit !…

Quand le notaire rentra, apportant la copie, mon père éprouva le besoin de s'épancher un peu, et, doucement, tristement :

– C'est dur, tout de même, une chose comme ça ! dit-il. Mon Dieu ! ce n'est pas tant sa fortune… Il était libre d'en disposer,

quoique, en vérité, ce testament soit une infamie… Enfin… Mais c'est le procédé ! Pas un souvenir pour Albert, qui est son filleul, le pauvre enfant !… Tenez ! il ne lui aurait laissé que sa bibliothèque… Ça n'était pas grand'chose, n'est-ce pas ?… Eh bien ! il n'y aurait rien eu à dire !… Et cependant autrefois, à Randonnai, hier encore, aux Capucins, j'ai abandonné, pour lui, mes clients ! Ah ! les gens vont en faire des gorges chaudes !…

Le notaire approuvait, réglait ses expressions de physionomie et ses gestes sur ceux de mon père.

– Oui, oui ! disait-il… très contrariant !… très contrariant… Ce n'est pas un conseil que je vous donne, mais il me paraît attaquable, tout ce qu'il y a de plus attaquable. Je ne sais pas jusqu'à quel point… Enfin, vous ferez ce que vous voudrez !…

– Un procès ! gémissait mon père… Ah ! ma foi, non !… Et puis la blessure n'en serait pas moins là…

Cependant, il serra la copie dans son portefeuille et revint bien vite à la maison, où M. et Mme Robin l'attendaient.

En entendant la lecture du testament, ma mère eut peine à se contenir ; Mme Robin poussa des cris de révolte ; M. Robin s'exclama :

– Il est nul, nul, nul !… C'est un autel à l'impiété, à l'immoralité… Il est nul !… Et comment délivrer ce legs au premier défroqué !… Il est nul.

Durant trois heures, il cita des commentaires du Code civil, des arrêts de la Cour de cassation. Dans les yeux de ma mère était une effrayante et sombre lueur de haine. Mon père, doucement, se plaignait !…

– Pas un souvenir pour le petit !… Et si vous saviez comme nous l'avons soigné !… Le petit lui faisait la lecture… Son filleul, madame Robin, est-ce croyable !… Ah ! il doit rire de nous, Servières !… La bibliothèque à Servières ? Je vous demande un peu ?

L'enterrement fut simple et court, ainsi que mon oncle le désirait. Il fut même presque gai. Pas un prêtre ne vint des paroisses voisines. Comme pour les pauvres gens, aucune draperie ne décora le portail de l'église, ni le maître autel, et l'orgue resta muet, Mais derrière le cercueil, la foule était énorme, une foule chuchotante et gouailleuse, qui commentait le testament de

l'abbé… Les réflexions plaisantes, irrespectueuses, s'échangeaient d'un groupe à l'autre ; l'histoire de la malle circulait de bouche en bouche. Et cela faisait, tout le long du cortège, un concert de rires étouffés, de rires ironiques que rythmaient le *derrlin, derrlin* de la tintenelle, et, de minute en minute, la voix graillonnante d'un chantre. Au cimetière, la foule grossie, se précipita, se bouscula autour de la fosse. Elle s'attendait peut-être à ce que mon oncle allait soulever tout à coup le couvercle de la bière, montrer sa figure grimaçante, exécuter une dernière pirouette, dans un dernier blasphème. Quand le trou fut comblé, l'assistance se retira lentement, déconcertée de n'avoir rien vu de surnaturel et de comique. Personne ne vint jeter un peu d'eau bénite sur la terre nue, où pas une couronne, pas une fleur ne fut déposée.

Le quatrième jour qui suivit la mort de mon oncle, nous nous acheminions, mon père et moi, vers les Capucins. M. Robin, qui devait assister à l'incinération de la malle, avait tenu à nous emmener avec lui. Déjà le notaire, M. Servières, le commissaire de police étaient arrivés. Au milieu de la cour, une sorte de petit bûcher était préparé, un bûcher fait de trois fagots très secs, et de margotins qui devaient alimenter le feu. M. Robin était venu poser les scellés, partout, aux Capucins. On constata que les cachets qui fermaient la malle avaient été respectés, puis M. Servières et le commissaire de police apportèrent la malle dans la cour, et la calèrent, avec précaution, sur les fagots. Ce fut un moment d'émotion vive, et presque de terreur. Le mystère qui gisait au fond de cette malle inquiétait. Et il allait se dissiper en fumée ! On le redoutait, mais on aurait voulu le connaître. Et tous, nous avions les yeux tendus sur la malle, des yeux pointus qui s'efforçaient de traverser les planches, les affreuses planches vermoulues et gondolées, lesquelles nous dérobaient… quoi ?… Le juge de paix se rapprocha de mon père, et très pâle, il dit :

– Si c'était plein de matières explosibles !

Mon père le rassura.

– Si ç'avait été comme ça, fit-il, c'est moi qu'il aurait chargé de mettre le feu à la malle.

M. Servières inséra des bouchons de paille flambante dans l'entrelacement des fagots. D'abord, d'épaisses colonnes de fumée montèrent dans l'air tranquille, à peine inclinées par une légère brise de l'est. Peu à peu, le feu couva, pétilla, la flamme grandit, tordant les branches sèches, une flamme jaune et bleuâtre qui bientôt vint lécher les flancs de la malle ! Et la malle s'alluma,

glissant, s'affaissant dans le brasier. Les côtés, vermoulus et très vieux, s'écartèrent, s'ouvrirent brusquement ; un flot de papiers, de gravures étranges, de dessins monstrueux s'échappèrent, et nous vîmes, tordus par la flamme, d'énormes croupes de femmes, des images phalliques, des nudités prodigieuses, des seins, des ventres, des jambes en l'air, des cuisses enlacées, tout un fouillis de corps emmêlés, de ruts sataniques, de pédérasties extravagantes, auxquels le feu, qui les recroquevillait, donnait des mouvements extraordinaires. Tous nous nous étions rapprochés, les prunelles dilatées par ce spectacle imprévu.

– Va-t'en !… va-t'en, petit !

C'était mon père qui m'avait pris par le bras, et me renvoyait, loin du bûcher.

– Va-t'en !… va-t'en, petit.

Je me retirai, l'esprit très troublé, et me postai à l'entrée de l'allée de lauriers. Durant un quart d'heure, tous les cinq, ils restèrent là penchés au-dessus de la flamme, balançant, au bout de leur col étiré, des têtes curieuses et des regards voraces.

Le feu s'éteignit, la fumée se dispersa. Et toujours ils regardaient le tas de cendre qui se refroidissait.

Le retour à Viantais fut silencieux. Sur la place, au moment de quitter M. Robin, je levai les yeux sur la maison des demoiselles Lejars. Derrière sa fenêtre, le petit Georges cousait, plus courbé, plus terreux, plus anguleux que jamais. Ses mains allaient et venaient, tirant l'aiguille.

– À ce soir ! dit mon père au juge de paix.

– À ce soir ! répondit M. Robin.

Le soir, la vie recommença comme par le passé. À plusieurs reprises, mon père s'écria :

– Mais qu'a-t-il pu fabriquer à Paris ?

Et il me sembla que j'entendais un ricanement lui répondre, un ricanement lointain, étouffé, qui sortait, là-bas, de dessous la terre.

Kérisper. Juillet 1887, janvier l888.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2007

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : PatriceC, Coolmicro et Fred